EXPÉDITION

DE

LA RECHERCHE

AU SPITZBERG.

I.

DRONTHEIM.

Nous venions de traverser les campagnes de Vollan et de Locknes avec leurs fermes en bois spacieuses et solidement bâties, leurs vallées où les épis de seigle mûrissent en quelques mois, et leurs coteaux où la rivière écume, scintille et se perd entre les rochers. Ces points de vue rians et pittoresques disparurent peu à peu, et nous nous trouvâmes sur un sol nu et plat, traversé çà et là par de larges bandes de sable, pareil à une grève sans eau. Au loin nous n'aperçûmes qu'un *gaard* et quelques champs ensemencés. La terre avait une teinte grisâtre, et tout autour de nous paraissait triste et sans vie. Nous savions que Drontheim était près de là, et nous détournions avec joie nos regards de cette plaine aride par laquelle il fallait passer, dans l'espoir de découvrir à l'horizon les murs de cette ville que nous aspirions à voir depuis long-temps. Mais les chemins, minés par le dégel et creusés par les charrettes des paysans, étaient difficiles à suivre et dangereux en certains endroits. A chaque instant notre voiture tombait dans de profondes ornières, et, de peur

de la voir se briser sur une route où nous n'aurions trouvé ni charpentier ni forgeron, nous allâmes au pas. Onze heures du soir sonnaient quand, du haut du Steenberg, nous vîmes se dérouler devant nous un vaste et beau panorama : c'était le golfe de Drontheim, large comme la pleine mer, bordé par une longue chaîne de montagnes qui ressemble à un rempart crénelé, et, dans la presqu'île formée par le golfe et le Nid, les maisons de cette vieille cité du Nord, réunies, serrées l'une contre l'autre, comme pour mieux supporter le souffle du vent, l'effort des vagues, le poids de la neige. C'était une de ces nuits limpides des régions polaires où le ciel est pur et étoilé, où les rayons d'un crépuscule d'or remplacent le soleil, qui n'abandonne l'horizon que pour y revenir quelques instans après. Des teintes de lumière molles et argentées inondaient la surface du lac, et la base des montagnes était toute bleue, tandis que les dernières lueurs du jour étincelaient encore sur leurs cimes. Une sorte de voile imprégné de lumière et transparent s'étendait sur la ville, et l'antique cathédrale était là dans ce mélange d'ombre et de clarté, pareille à une de ces images lointaines que la mémoire fait revivre à travers le passé qui les obscurcit. Sur le golfe, tout était calme; on n'entendait que les soupirs des vagues, qui venaient baiser du bout de leurs lèvres les plantes du rivage, et s'enfuyaient avec une couronne de roseaux et un collier d'écume. Dans la ville, tout dormait; nous traversâmes les places et les rues sans rencontrer un être vivant, sans entendre un seul bruit. Quand j'aurais choisi moi-même l'heure à laquelle je devais visiter Drontheim, je n'aurais pu en trouver une plus belle et plus imposante. Dans ce silence de la nuit, dans cette ombre du crépuscule, la vieille ville des rois de Norwége était pour moi comme un livre ouvert dans le recueillement et la solitude. Sur une de ses pages, je lisais une saga glorieuse; sur une autre, un chant de scalde chanté le soir au foyer du jarl; ici les premières lignes d'une légende de saint, là le roman d'amour d'Axel et Valborg. Je m'en allais ainsi de rue en rue, reprenant l'un après l'autre tous les anneaux de cette chaîne du passé, et alors j'oubliais les années inscrites sur le calendrier depuis ces époques de guerre et d'aventure, et il me semblait que je devais voir apparaître encore sur les vagues la barque du Vikingr, entendre le chant des matines au cloître de Munkholm, et visiter dans la cathédrale la merveilleuse châsse de saint Olaf. L'aspect des magasins bâtis le long du golfe anéantit mon rêve; la poétique cité des traditions islandaises disparut, et je ne vis plus que la cité marchande.

L'origine de Drontheim se rattache à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire de Norwége, à l'époque où le paganisme commençait à tomber en ruines, où le jarl Hakon, abandonné de ses soldats, trahi par un esclave, mourait avec les dieux qu'il avait adorés, tandis qu'Olaf Tryggvason, son valeureux adversaire, reprenait le sceptre conquis par son aïeul Harald Haarfager, et sur la pierre sanglante des sacrifices posait la croix, symbole de la paix. Jeune, il avait connu les douleurs de l'exil et les joyeux périls

d'une vie aventureuse. Avant de porter la couronne, il avait manié la lourde épée du Vikingr. Après avoir subjugué l'un après l'autre les divers partis qui s'opposaient à son avénement au trône de Norwége, il se bâtit une demeure auprès de l'embouchure du Nid (997). C'est là le commencement de cette cité de Nidaros (maintenant Drontheim), dont le nom se retrouve si souvent dans les anciennes sagas. Trente ans plus tard, un autre roi construisit une église à côté de la demeure royale, et l'église enrichit la ville naissante.

Le christianisme, énergiquement et quelquefois cruellement défendu par Olaf, n'avait encore fait que des progrès assez incertains, et, sous la domination des deux jarl qui lui succédèrent, la religion païenne reprit son ascendant. Mais un homme vint qui acheva par l'épée l'œuvre de conversion entreprise par le raisonnement : c'était Olaf II. Il s'en alla de district en district, suivi de trois cents soldats, brisant lui-même avec la hache les statues de Thor et d'Odin, prenant les biens de ceux qui refusaient de croire à l'Évangile et condamnant à mort les plus rebelles.

Cette manière de prêcher révolta contre lui ses sujets. Canut-le-Grand encouragea leur sédition, et Olaf, vaincu dans plusieurs rencontres et voyant son parti diminuer de jour en jour, s'enfuit en Suède, puis en Russie. Pendant ce temps, Canut entrait à Drontheim avec une escorte, disent les chroniques, de quatorze cents navires. Dans la ferveur de son zèle, Olaf, dépouillé de sa couronne, avait d'abord pensé à se faire moine ou à s'en aller en pélerinage à Jérusalem; mais une nuit il vit apparaître en songe son prédécesseur Olaf Tryggvason, qui lui conseilla de retourner en Norwége. Il débarqua sur la côte à la tête de quatre mille hommes, et fut attaqué dans la plaine de Stikklestœd par dix mille paysans. Après un combat violent, qui se prolongea pendant plusieurs heures, il fut accablé par le nombre, et mourut sur le champ de bataille (1er août 1030).

Ce prince, que les Norwégiens n'avaient pas voulu garder pour roi, devint un saint; il fit des miracles, et fut invoqué religieusement par ceux qui l'avaient maudit. Son corps avait été enseveli par un de ses partisans à l'endroit où s'élève aujourd'hui une des chapelles de la cathédrale. Un an après, quand on le retira de cette sépulture, non-seulement ses membres n'avaient subi aucune altération, mais sa barbe et ses ongles avaient grandi comme s'il n'avait pas cessé de vivre, et sur le sol où il reposait, on vit jaillir une source d'eau qui avait la vertu de guérir les malades. Le jour de sa mort devint un jour de solennité en Norwége et dans plusieurs autres contrées. Le peuple, qui l'avait chassé, le béatifia et en fit un héros. La légende de saint Olaf, racontée par les moines, vénérée par les paysans, courut de montagne en montagne, de famille en famille, grandissant et se modifiant sans cesse selon les lieux et les circonstances. Aujourd'hui encore, on la retrouve dans tous les districts de la Norwége. Il n'est pas de vieille femme qui ne puisse en raconter quelque chapitre, et pas d'enfant qui, en allant à l'école, n'apprenne à connaître le nom de saint Olaf. Ici on montre le roc désséché d'où il fit

jaillir, comme Moïse, un torrent d'eau pure; là le passage qu'il se fraya entre un rempart de montagnes; plus loin les figures des sorciers qu'il a changés en pierres. A quelque distance de Drivstuen, en allant à Riisa, on aperçoit à droite, au bord de la route, une grande masse de rocs taillés à pic, et terminés par une espèce de terrasse qui s'élève à plus de cent pieds au-dessus du sol. Un jour que je passais là, le guide me dit : « Voyez, voilà le rocher d'où saint Olaf s'élança pour échapper au diable qui le poursuivait, et cette entaille que vous remarquez sur la pierre est l'empreinte du pied de son cheval. » Dans le Romsdal, on montre sur la cime d'une montagne une ouverture pareille à la brèche de Roland dans les Pyrénées, et les paysans racontent que saint Olaf a fendu cette montagne avec son épée. Quand on parle de l'église de Saint-Clément, qu'il fit bâtir à Nidaros, on raconte une légende pareille à celle qui existe sur la cathédrale de Lund. Un Trolle s'était engagé à construire tout l'édifice à condition que saint Olaf lui donnerait le soleil et la lune, s'il ne parvenait pas à savoir son nom; mais lorsque l'église fut finie, le saint proclama à haute voix le nom de l'architecte ensorcelé, qui, dans son désespoir, se précipita du haut de la tour, et mourut à l'instant.

A l'endroit où le corps de saint Olaf avait été déposé, Magnus-le-Bon, son fils, qui monta après lui sur le trône de Norwége, construisit une chapelle en bois (1036) qui, en 1077, fut remplacée par une église en pierre. Vingt ans après, Harald Haardraade en bâtit une autre à peu près sur le même lieu. Il y avait ainsi, dès le XIe siècle, trois églises dans cette ville fondée à la fin du Xe, dans cette capitale d'une contrée où le baptême avait été introduit par la force du glaive. Un grand nombre de pélerins se rassemblaient là chaque année; ils venaient se mettre à genoux dans l'église de saint Olaf et déposaient de riches offrandes sur son tombeau. Les bords du Nid, où l'on n'entendait retentir autrefois que le cri des matelots et le chant de guerre des pirates, répétèrent l'hymne des fêtes religieuses et les prières du cloître. Cette ville, qui n'avait été qu'une résidence de prince et un camp de soldats, devint la métropole de l'Évangile, le boulevart du christianisme dans le Nord. En l'année 1030, elle avait déjà un évêque, et, en 1152, l'évêque fut nommé archevêque, primat de Norwége et légat du saint-siége. Au commencement du XIVe siècle, on comptait à Nidaros deux hôpitaux, quatre couvens, et quatorze églises au milieu desquelles l'œil du voyageur distinguait de loin la magnifique flèche de la cathédrale.

Cette cathédrale, plus vaste que celles de Roeskilde et d'Upsal, fut bâtie en 1183 par l'archevêque Eystein. Une partie de l'ancienne église de Harald forma l'une des ailes du nouvel édifice; le chœur et la nef furent construits sur un autre plan. Quand on y entre, c'est une chose curieuse que d'observer, dans la même enceinte, à quelques pas de distance, deux époques d'art si voisines et déjà si différentes l'une de l'autre, deux styles d'architecture qu'un siècle sépare et qui ne se ressemblent plus. L'église, avec ses deux ailes placées symétriquement de chaque côté, a la forme d'une croix; l'aile droite, con-

struite vers l'an 1050, et l'aile gauche, dessinée plus tard sur le même modèle, présentent un beau type de style bysantin. Là est la grande arcade ronde partagée par une colonne, le pilier massif, le chapiteau carré et plat, et le contour du plein cintre festonné. Le style gothique commence à la nef, qui s'étendait autrefois beaucoup plus loin qu'à présent, et dont le protestantisme, avec ses habitudes de comfort, a complètement masqué les formes par des tribunes en bois qui s'élèvent l'une sur l'autre comme des loges de théâtre. Ce style est simple, composé avec goût, mais peu orné et peu hardi. Toute son élégance, toute sa richesse, semblent avoir été réservées pour le chœur : c'est une enceinte de huit arcades légères comme des rameaux d'arbres, détachées comme un berceau de feuillage du reste de l'édifice; et les colonnes qui portent vers la voûte ces gracieuses ogives, la ceinture de fleurs et de festons qui l'entoure, les deux petites chapelles qui le gardent de chaque côté, comme deux ailes d'ange, tout ce qui appartient à cet antique sanctuaire du catholicisme est fait avec tant de légèreté et d'abandon et offre tant de charmantes combinaisons de détail et d'ensemble, que la pierre semble avoir cédé comme une cire molle à l'inspiration de l'artiste. Les ogives se croisent comme des plantes touffues qui, ne trouvant pas assez de place pour se développer à l'écart, reposent l'une sur l'autre, et leur forme varie à chaque pas, comme les arabesques capricieuses d'un manuscrit du moyen-âge. Tantôt c'est un pilier uni qui s'élance du sol et jette dans les airs trois branches pareilles à celles du candélabre biblique; tantôt, sur la nervure de l'arcade, on voit surgir une bande de dentelles que l'on dirait découpées par la main d'une jeune fille, ou un collier de perles arrondies dans le marbre, ou de longues lignes de feuillage qui semblent avoir grandi entre les moulures de la pierre comme des saxifrages entre les fentes du rocher. Ici la colonne, fine et déliée, porte pour chapiteau une touffe de fleurs, ailleurs un fruit du midi ou de larges feuilles de palmier, dont un croisé, peut-être, rapporta le modèle des bords du Jourdain; puis des têtes de prêtres posées à chaque angle avec un air de recueillement, et quelquefois suspendues à une tige légère, comme des étamines à leurs pistils. Çà et là on rencontre aussi quelques traces de ces rêves hideux qui se mêlaient, dans les églises, aux chastes inspirations de l'art du moyen-âge, comme une idée de doute à un sentiment de foi, comme un rire sceptique à une fervente prière. On aperçoit sur le pourtour d'une colonne un visage de moine qui grimace, un buste de religieux qui se termine en queue de dragon. Mais ces images sont peu nombreuses et peu apparentes; elles s'effacent au milieu de cette végétation cosmopolite qui étale ses fleurs, ses fruits et ses rameaux autour du chœur; elles se perdent dans l'ombre de ces colonnades éclairées seulement par la mystérieuse lumière des fenêtres à ogives.

Comme cette cathédrale du Nord devait être belle jadis, avec ses neuf grandes portes, ses dix-huit autels et ses trois mille piliers, les uns taillés dans les carrières de marbre d'Italie, les autres dans les rocs du Groënland!

Toute la communauté chrétienne de Norwége et de Suède avait contribué à l'enrichir. Les pirates eux-mêmes lui avaient payé leur tribut : deux de ces hommes, qui s'en allaient sur leur navire chercher au loin les aventures et piller les côtes étrangères, revinrent un jour en Norwége avec un riche butin qu'ils ne purent partager sans se battre. L'un d'eux, avant de tirer le glaive, invoqua son bon ange et fit vœu d'offrir à l'église une part de ses richesses, s'il sortait victorieux du combat. Sa prière fut exaucée, et il donna à la cathédrale de Nidaros une croix en argent massif, si lourde qu'il fallait trois hommes pour la porter. C'était cette croix que l'on voyait briller en tête des processions le jour de la fête de saint Olaf; puis venait la châsse du saint, composée de trois caisses, l'une en argent doré, les deux autres en bois, revêtues d'ornemens en or et parsemées de pierres précieuses. Soixante hommes la portaient en dehors de l'église, et les vieillards, les enfans, les hommes du pays et les voyageurs, l'entouraient avec un saint respect. C'était en touchant cette châsse que le malade espérait se guérir; c'était sur cette châsse que les rois étendaient la main en prêtant leur serment; c'était au pied de cette châsse qu'ils étaient couronnés; c'était là qu'on les enterrait. Du haut du sanctuaire, saint Olaf présidait aux destinées de ceux qui venaient occuper son trône; le jour de leur sacre, les rois se mettaient sous la protection de son sceptre; le jour de leur mort, ils reposaient à l'ombre de sa palme de martyr.

Cette époque de foi et de prospérité catholique dura trois siècles. En 1328 l'église fut incendiée, et reconstruite peu de temps après. En 1431, elle fut incendiée encore et réparée avec le même zèle. Mais, en 1531, elle brûla de nouveau, et cette fois les efforts de l'archevêque pour lui rendre sa première splendeur, et les vœux des fidèles, furent impuissans. Les idées de réforme commençaient à pénétrer dans le Nord. Sans avoir encore admis le protestantisme, le peuple discutait déjà le pouvoir des indulgences et la légitimité des saints. Les pélerins ne vinrent plus grossir les processions, les malades désertèrent l'autel. Le tribut que les fidèles portaient chaque jour à la cathédrale diminua peu à peu, et les prêtres, privés du trésor où ils avaient coutume de puiser, ne parvinrent qu'à peine à masquer les désastres de l'incendie et les ruines de leur église. Puis, quand les trois contrées scandinaves eurent adopté le dogme de Luther, les nouveaux convertis crurent faire une œuvre pieuse en détruisant tous les vestiges de leurs anciennes croyances. Ceux-ci brisèrent les statues des saints, ceux-là déchirèrent les tableaux, et il y en eut un plus pervers encore que les autres, qui, rassemblant sur la place les livres du chapitre, en fit un auto-da-fé. Dans cette dévastation des monumens catholiques, le Danemark n'oublia pas qu'il était maître de la Norwége. Il envoya un navire chercher la châsse d'argent, les calices, les ciboires et tous les ornemens d'or et de vermeil. Le navire, attaqué le long de la route et pillé par un pirate hollandais, échoua sur la côte avec le reste de ses dépouilles. Cinquante années auparavant, à la nouvelle de ce naufrage, on eût crié au miracle; mais alors le temps des miracles était passé, et les iconoclastes, plus

barbares que les barbares dont parlent les anciennes chroniques, continuèrent à ravager l'église. En 1564, les Suédois en firent une écurie. Auprès de l'autel du chœur, naguère encore étincelant d'or et de pierreries, ils ne trouvèrent que les armes de saint Olaf qu'ils emportèrent à Stockholm. Il restait encore à cette cathédrale si splendide autrefois et si vite dépouillée de ses richesses, il lui restait encore ce que ni les Danois, ni les Suédois n'auraient pu lui enlever, sa grande flèche qui s'élevait, disent les historiens, à deux cent vingt pieds. Un orage la renversa pendant l'hiver de 1689. Maintenant le toit est surmonté d'une tour carrée, massive, pareille à un clocher de village. La partie de la nef détruite par l'incendie n'a pas été rebâtie; les statues des saints n'ont pas été replacées sur leur piédestal, et les dentelures légères, les rosaces brisées ou mutilées par le marteau, n'ont pas été refaites. Dans quelques endroits, la base des colonnes est seule restée; dans d'autres, on a remplacé les piliers de marbre par des piliers de bois. Quand le roi de Suède vint, en 1818, se faire couronner dans cette cathédrale, il eut pitié du veuvage du chœur et y fit placer une copie du Christ de Thorvaldsen. On dit aussi qu'il a l'intention de mettre dans la nef les douze apôtres du célèbre sculpteur, tels qu'on les voit à Copenhague dans la cathédrale. Peut-être alors, pour leur faire place, sera-t-on obligé d'abattre une partie de ces loges à rideaux rouges qui recouvrent les deux côtés de la nef, et c'est une destruction dont je suis sûr qu'aucun homme de goût ne se plaindra. Malgré les ravages du feu et les ravages des hommes, cette cathédrale est encore l'un des monumens gothiques les plus curieux qui existent. Du milieu de la nef, il est triste d'observer les désastres qu'elle a subis; mais, quand on pénètre dans l'enceinte du chœur, on y reste retenu par un sentiment d'admiration, et quand on la regarde du dehors avec son singulier mélange de construction, sa petite chapelle, posée sur un de ses flancs comme une châsse de saint, son clocher massif, sa coupole ronde comme celles des pagodes de l'Inde, et sa tour semblable à un minaret, il y a je ne sais quel vague souvenir des voyages d'Orient qui prête un charme de plus à cet édifice du Nord; et si alors on remonte jusqu'à l'époque lointaine où ses murailles s'élevèrent sur la tombe d'un roi martyr de son zèle religieux, ce n'est plus seulement une œuvre d'art que l'on contemple, c'est une page d'histoire, c'est une légende de saint noircie par les siècles, altérée par des mains impies, mais assez belle encore pour arrêter long-temps le regard et la pensée.

A la chute du catholicisme, une nouvelle ère s'ouvre dans les annales de la cité de saint Olaf. Elle avait été ville de pélerinages, ville religieuse; elle devint ville marchande. Ses cloîtres tombèrent en ruine, mais son port s'agrandit. En changeant de destinée, elle changea aussi de nom. Les sagas islandaises l'appelaient, dans leur langage poétique, Nidaros. Les contrats de négocians l'appelèrent Trondhiem (du nom du district où elle est située, Trondlagen); nous en avons fait, dans nos habitudes d'altération, Drontheim. Cette capitale des rois, cette métropole des évêques, transformée en entrepôt

de commerce, perdit bientôt les vestiges de sa grandeur première. La cathédrale est le seul monument qui atteste encore ce qu'elle fut autrefois. Incendiée à diverses reprises, Drontheim a si fraîchement été rebâtie, qu'on la prendrait pour une ville née d'hier, pour une de ces villes manufacturières d'Angleterre ou d'Amérique qui surgissent tout d'un coup. Ses rues sont bien percées, régulières et larges, si larges qu'on y remarque à peine le peu de monde qui y passe, et qu'on pourrait parfois les croire désertes. Ses maisons en bois, revêtues d'un stuc blanc, ornées d'un péristyle, d'un fronton, d'une colonnade, ressemblent, pour la plupart, à de superbes édifices en pierres. Ses magasins bordent tout un côté du golfe et les deux rives du Nid; ils reposent à moitié sur terre et à moitié sur pilotis. Les bâtimens viennent, au pied de la porte qui s'ouvre sur l'eau, charger et décharger les marchandises. De distance en distance, on voit quelques-uns de ces magasins qui sont séparés l'un de l'autre, et qui forment entre eux une espèce de baie où le paysan des îles voisines arrive les jours de foire sur son bateau à voiles, avec sa femme et ses enfans.

Entre toutes ces rues si fraîchement bâties et si fraîchement peintes, où la plaque en cuivre du comptoir orne chaque porte, où les denrées coloniales et les denrées du Nord, placées symétriquement derrière les vitres, attirent le regard à chaque pas, il en est une plus large et plus belle que les autres où l'on revient toujours avec une émotion poétique : c'est la *Munkgade* (rue des moines). Là, d'un côté, on aperçoit la cathédrale isolée et debout sur les tombes du cimetière comme une éternelle pensée de vie dans l'empire des morts; de l'autre, le golfe, les montagnes bleues qui le terminent, et la tour de Munkholm, bâtie sur un rocher au milieu des flots. Lorsque Canut-le-Grand vint, en l'an 1028, prendre possession du royaume de Norwége, il bâtit sur cette île un cloître. C'était un de ces cloîtres dont l'aspect seul devait donner à l'ame une impression solennelle, un cloître comme celui dont parle René, où la lampe du sanctuaire brillait de loin comme un fanal aux yeux du matelot égaré dans sa route, où le chant de l'espoir religieux, l'hymne de salut, résonnaient à travers le souffle de l'orage et le mugissement des vagues. La réformation renversa l'autel que les tempêtes de la mer n'avaient pas ébranlé; les religieux quittèrent leurs cellules, et le couvent de Munkholm devint une forteresse. C'est là qu'une barque chargée de soldats conduisit un jour Griffenfeld, cet enfant du peuple devenu grand seigneur, cet étudiant devenu ministre, cet homme d'état dont le Danemark déplora la perte. C'est là qu'il vint expier ses rêves d'ambition et ses phases de grandeur. Il passa dix-huit ans enfermé dans sa prison (de 1680 à 1698). Exilé du monde où il avait vécu, dépouillé des titres qui l'avaient paré, précipité tout à coup des splendeurs d'un palais dans l'ombre d'un cachot, il appela à son secours la poésie et la religion, ces deux fidèles divinités du malheur. Il traduisit les psaumes de David et crayonna autour de lui des sentences morales. Un de ses biographes nous a conservé celle-ci que j'ai essayé de traduire :

Sur les ondes du golfe on voit de loin surgir
Le rocher de Munkholm que la mer bat sans cesse;
Mais la mer qui mugit ne le fait pas fléchir,
Et le flot fatigué se retire et s'affaisse.

Que l'aspect de ce roc nous apprenne à souffrir
Les rigueurs du destin, les orages du monde.
Je regarde ces murs d'où je ne puis sortir,
J'entends autour de moi la vengeance qui gronde.

Mais votre nom, grand Dieu! sera notre rempart.
Si vous nous protégez, si partout où nous sommes
Vos anges sur nos pas étendent leur regard,
Que nous fait le pouvoir et la haine des hommes?

Maintenant ces sentences écrites sur les murailles ont été effacées. La chambre qu'occupait Griffenfeld a été transformée en arsenal. Il ne reste de sa prison que les barreaux de la fenêtre par laquelle plus d'une fois, sans doute, il regarda avec douleur la ville bâtie au bord du golfe et le navire fuyant dans le lointain.

Dans cette même rue des Moines, où l'histoire primitive apparaît ainsi en face de l'histoire moderne, on aperçoit à droite, en montant vers la cathédrale, une maison en bois à un seul étage, peinte en jaune, remarquable entre toutes les autres par sa modeste construction. C'était autrefois le seul hôtel de Drontheim. La bonne vieille femme qui l'a fondé il y a une cinquantaine d'années, et qui l'occupe encore, ne se rappelle pas sans un certain sentiment d'orgueil la prospérité dont il a joui long-temps, les éloges que les voyageurs lettrés lui donnaient dans leurs livres, et la gloire que le comfort de ses appartemens, les combinaisons hardies de sa cuisine, lui avaient acquise dans les pays lointains. Un jour elle vit arriver un jeune homme qui lui demanda d'une voix timide une chambre pour lui et son compagnon de voyage. Mme Holmberg lui montra une chambre d'étudiant bien humble et bien étroite. Elle fit mettre un matelas sur le parquet, et les deux étrangers restèrent là cinq jours, puis partirent pour le cap Nord. Nous avons vu cette chambre à peu près telle qu'elle était il y a quarante ans, et Mme Holmberg nous la montrait avec une naïve vanité d'hôtesse; car ce jeune homme qu'elle avait reçu comme un étudiant, c'était un prince français : c'était Louis-Philippe, duc d'Orléans.

Je ne terminerai pas ce tableau de la Munkgade sans ajouter qu'on y voit encore la maison du gouverneur, le plus grand édifice en bois, disent les habitans de Drontheim, qui existe en Europe, et la maison élégante qui renferme à la fois les salles d'étude du gymnase et les collections de l'académie des sciences. Cette académie, la seule qui existe en Norwége, fut fondée en 1760 par deux hommes d'un grand mérite, Suhm et Schœning, et enrichie

plus tard par plusieurs legs considérables. On a plusieurs fois lancé contre elle de violentes épigrammes; on lui a reproché amèrement son inaction. Le fait est que ses collections d'art et de livres ne sont pas en fort bon ordre, que ses mémoires ne sont ni très volumineux, ni très savans; mais elle a su mettre plusieurs fois d'intéressantes questions au concours, récompenser des œuvres de mérite, et quand des hommes de talent ont réclamé son appui pour entreprendre un voyage utile, ils ne l'ont pas réclamé en vain. Le recteur du gymnase de Drontheim, quels que soient ses titres littéraires, est en quelque sorte président né de cette académie. Le gouverneur, les principales autorités en font nécessairement partie, et les marchands trouvent en général peu de difficultés à s'y faire inscrire. Mais les marchands de Drontheim n'ont pas l'esprit aussi étroit que ceux de Hambourg. Le calme qui les entoure, les longues soirées d'été, et les soirées d'hiver plus longues encore, leur donnent l'habitude de s'entourer, dans leur isolement, des livres et des objets d'art. Moyennant une cotisation annuelle qu'ils se plaisent à acquitter, ils reçoivent très promptement les ouvrages étrangers et les *revues*, qu'ils emportent chez eux et qui passent de main en main jusqu'à ce que le bibliothécaire de la société les place dans le dépôt central. J'ai trouvé chez l'un d'eux, au mois de juin, *la Chute d'un Ange* de M. de Lamartine, qui avait paru au mois de mai à Paris. A Stockholm, on ne recevra peut-être pas ce poème avant un an.

C'est une chose intéressante que d'entrer dans la maison de ces négocians et de passer en revue les divers sujets d'observation qu'elle présente. Il y a dans cette vieille ville de Drontheim des familles où depuis plusieurs siècles les spéculations commerciales ont passé comme une charge héréditaire de père en fils. Chaque génération a déposé là son tribut de meubles et d'argenterie, et l'on compte les entreprises qu'elle a faites, les navires qu'elle a expédiés, les livres de caisse qu'elle a remplis, comme on compte dans une famille parlementaire les débats célèbres auxquels un conseiller a pris part et les discours qu'il a prononcés. Pour être admis chez ces honnêtes négocians, il n'est pas besoin de lettres de recommandation. Le titre d'étranger suffit pour éveiller en eux un sentiment de bienveillance, pour obtenir une réception souvent cordiale et du moins toujours hospitalière. L'hiver ils vous gardent la première place à leur foyer, l'été ils vous emmènent dans leurs maisons de campagne. Les environs de Drontheim présentent plusieurs beaux et larges points de vue. Ici le regard plane sur le golfe; là il repose sur la cathédrale; ailleurs il s'égare sur la cascade de Leer, sur la vallée du Nid ou sur les cimes dentelées des montagnes, et les marchands qui peuvent avoir une villa lui choisissent pour premier ornement une situation pittoresque, une perspective étendue. Il y a chez ces hommes du Nord un amour de la nature qui jette sur leur vie une teinte constante de poésie. Plus leur sol est aride et leur ciel rigoureux, plus ils s'attachent à ses beautés éphémères. Le dimanche, quand ils vont à la campagne se reposer des travaux de la semaine, ils se réjouissent d'un bourgeon qui éclot sur leurs arbustes, d'un

rayon de soleil qui éclaire leur fenêtre, comme un mercier de la rue Saint-Martin se réjouit d'avoir gagné pendant le jour quelques deniers de plus qu'il ne l'avait espéré.

L'amour des voyages, qui était un des traits caractéristiques des anciens Scandinaves, est encore profondément enraciné dans le cœur de leurs descendans. Les contrées lointaines et surtout les contrées méridionales exercent toujours sur eux une attraction à laquelle ils résistent difficilement. La plupart des négocians que j'ai vus à Drontheim avaient visité l'Allemagne, la France, l'Angleterre. L'un d'eux était parti comme un Vikingr avec un navire, non plus pour guerroyer sur les mers, mais pour visiter paisiblement les pays étrangers. De Drontheim il était allé en Islande voir la patrie des conteurs de sagas, de là en Écosse, puis à Naples. Il avait vu la Sicile, l'Espagne, la Turquie, et quand il revint au bout de trois années, quelques graves spéculateurs lui demandèrent peut-être quel bénéfice escomptable il rapportait de sa longue excursion; mais la plupart, oubliant tout calcul matériel, lui enviaient le bonheur d'avoir pu faire un tel voyage.

II.

SANDTORV.

Le 27 juin, au point du jour, les pilotes de Drontheim avaient signalé *la Recherche*. L'un d'eux vint nous annoncer cette nouvelle, et nous courûmes sur le port. Le vent était contraire. A l'aide de la longue-vue, on apercevait, à l'extrémité du golfe, le navire louvoyant le long de la côte, et il était facile de calculer qu'il n'arriverait pas avant plusieurs heures. Mais nous ne pouvions attendre si long-temps; nous prîmes une barque et nous allâmes à sa rencontre. Le ciel était pur, la mer était belle. Nos deux matelots, penchés sur leurs avirons, poussaient avec force notre barque en avant. Jamais je n'ai eu tant de plaisir à voir le sillage d'écume fuyant derrière moi, à entendre le bruit d'une rame tombant sur l'eau. Peu à peu, nous distinguions plus nettement les formes de la corvette qui nous avait ramenés d'Islande, et qui venait nous chercher pour nous conduire au Spitzberg. Déjà nous pouvions voir ses trois lignes de voiles blanches étagées l'une sur l'autre et son drapeau flottant au haut de la dunette. Il faut avoir passé des jours d'isolement en pays étranger et regretté l'air vivifiant de la terre natale pour comprendre l'émotion que l'on éprouve à se retrouver tout à coup avec des compatriotes, avec des hommes qui parlent notre langue, s'associent à nos souvenirs et partagent nos affections. Notre arrivée à bord fut annoncée par de longs cris de joie, et nous embrassions nos amis, et nous ouvrions les lettres qu'ils

nous apportaient, et nous commencions un récit interrompu aussitôt par un autre récit. C'était de part et d'autre un mélange continuel de questions précipitées, de réponses décousues, et des effusions de cœur et des serremens de main. Hélas! il y avait près de deux ans que j'étais loin de la France, et il y avait tant de choses que j'aurais voulu savoir en quelques minutes! Pendant ce temps la corvette continuait sa route, et bientôt nous vîmes arriver une troupe de musiciens de Drontheim qui chantaient nos airs nationaux. Les habitans de la ville étaient réunis sur le rivage, les drapeaux flottaient sur les navires du port, et le canon de Munkholm saluait notre pavillon. Pour cette paisible cité du Nord, où il n'entre que des bâtimens de commerce, l'apparition d'une corvette française était un évènement mémorable, et cet évènement, on le célébrait comme une fête.

Quelques jours après nous faisions nos préparatifs de départ. La corvette devait aller par la pleine mer à Hammerfest. Le désir de voir la côte septentrionale de Norwége nous engagea à nous embarquer sur le bateau à vapeur *le Prince Gustave*, qui passe entre les îles de Norland et de Finmark et relâche sur plusieurs points. Ce bateau n'est pas l'œuvre d'une spéculation commerciale, c'est le gouvernement qui l'a fait construire et qui l'entretient. Le prix du transport des passagers ne suffit pas à payer le charbon qu'il consume, et le transport des marchandises est très minime. Les négocians norwégiens ne renonceront pas si vite à l'habitude d'employer les bateaux à voiles. La célérité dans les relations n'augmente guère leurs chances de succès. Peu leur importe, à vrai dire, que leurs marchandises arrivent quelques semaines plus tôt ou plus tard, pourvu qu'elles arrivent. Le gouvernement ne peut donc pas s'attendre à recouvrer jamais l'argent qu'il a consacré à ce bateau; mais les avantages qu'il procure par là à deux grandes provinces sont incalculables. Qu'on se figure cette quantité d'îles dispersées à travers la mer du Nord, ces montagnes isolées l'une de l'autre, ces habitations jetées au bout du monde. Autrefois on ne traversait l'archipel qu'en s'en allant d'île en île avec une barque de pêcheurs. L'absence de rameurs, la brume, l'orage et les vents contraires arrêtèrent souvent plusieurs jours le passager à la même station. Il fallait un mois au moins pour aller de Hammerfest à Drontheim, et il en coûtait 500 francs pour voyager ainsi sur un bateau découvert, les genoux serrés l'un contre l'autre, les pieds dans l'eau, le corps livré à toutes les intempéries de l'air. Alors il n'y avait point de jour de poste déterminé. La poste arrivait selon le bon vouloir du temps, une semaine ou l'autre : on calculait la célérité de sa marche par la direction du vent et la hauteur du baromètre, mais souvent elle trompait toutes les espérances, et le marchand qui venait l'attendre sur la grève s'en retournait la tête baissée et l'esprit inquiet. L'évêque de Tromsœ me disait qu'une lettre partie de cette ville au mois de mars n'était arrivée à Christiania qu'au mois de juin. Si le correspondant de Christiania mettait le moindre retard à répondre, c'était l'affaire d'un an.

Maintenant le bateau à vapeur va de Drontheim à Hammerfest en huit jours. Il s'arrête quelques heures ici et là, un jour à Sandtorv, deux jours à Tromsœ, et apporte avec lui les lettres, les journaux, les nouvelles du sud. C'est un messager savant qui parcourt une contrée lointaine, c'est une veine de sang généreux qui pénètre jusqu'au cœur de ces froides régions. Quand il parut pour la première fois en Finmark, c'était au mois de mars dernier, un jour où il naviguait avec le vent contraire; les habitans de la côte ne comprenaient pas sa puissance. Ils le regardaient tous avec une sorte de stupéfaction, et en voyant cette lourde machine s'avancer vers eux malgré le vent et les flots, les uns la prenaient pour une baleine, d'autres pour ce vaisseau fabuleux, ce vaisseau maudit que les matelots ont entrevu parfois errant sur les vagues, sans gouvernail et sans voiles. Mais avec leur intelligence de marins, ils ont bientôt découvert la force secrète de ce bateau; lorsqu'ils le voient, ils le saluent et l'admirent; les hommes d'un esprit plus développé, les fonctionnaires, les prêtres, les riches marchands, ne prononcent son nom qu'avec un sentiment de reconnaissance; le drapeau norwégien se déploie au bord de toutes les îles devant lesquelles il s'arrête, et le jour où il arrive les jeunes filles se parent comme pour un jour de fête. Si, après tous ces témoignages de joie, j'avais pu douter encore de l'influence du bateau à vapeur en Norland, j'aurais été converti le jour où j'ai entendu un habitant de Bodœ, dont je respectais le savoir autant que le caractère, s'écrier avec un accent d'enthousiasme : « Nous devons bénir à jamais celui qui le premier songea à nous envoyer *le Prince Gustave;* car nous étions pauvres, et il nous a enrichis; nous n'avions ni livres, ni journaux, et il nous en a apporté; nous vivions dans une espèce de thébaïde, et il nous a rapprochés du monde. » J'ajouterai à cette digression sur le bateau à vapeur un aveu auquel un voyageur ne se résigne pas facilement, c'est que, depuis qu'il existe, il n'y a plus aucun mérite à voyager le long de ces mers orageuses et de ces côtes arides. On trouve sur le bateau à vapeur un salon élégant, des couchettes commodes, et un restaurateur qui se fait gloire d'apporter avec lui une ample provision de vins de France. Le bâtiment est commandé par un lieutenant de la marine royale, M. Grunch, qui, dès le jour de notre arrivée à bord, nous avait tous séduits par ses soins obligeans et sa politesse aimable. On s'en va ainsi de Drontheim à Hammerfest, entre des livres et des journaux, sur un canapé de soie, dans un salon de bonne compagnie. Il ne manque plus qu'un bateau à vapeur de Christiania à Bergen, et le voyage, que l'on regardait encore, il y a quelques années, comme une entreprise audacieuse, deviendra tout simplement une promenade par eau. Le bourgeois parisien pourra s'embarquer à bord de *la Normandie*, et en se laissant conduire à Hambourg, à Copenhague, en s'endormant quelques nuits de suite dans sa cabine, il se réveillera un beau matin dans le port de Hammerfest, au 70ᵉ degré de latitude, à quelques lieues du cap Nord.

Nous venions de voir, sur les bords du lac Miœssen et dans le Guldbrands-

dal, une des parties les plus pittoresques de la Norwége. Au haut du Dovrefield, nous avions rencontré des sites étranges; mais rien de ce qui attire le regard sur la route de Stockholm et celle de Christiania ne ressemble aux magnifiques points de vue des côtes du Nord. A peine sortis du golfe de Drontheim, nous entrons dans une enceinte d'îles étroites, de rocs escarpés, qui tantôt forment autour de nous un bassin pareil à celui d'un port, tantôt s'élèvent de chaque côté du navire comme deux colonnes de granit, se ferment comme une barrière, et s'étendent au loin comme une rue. Les uns portent encore à leur base quelques tiges de bouleaux et des touffes d'herbe; mais la plupart n'offrent que de faibles traces de végétation. Ils sont gris comme la lave de l'Hécla et secs comme une écaille de tortue. Quelquefois on distingue la flèche en bois de la chapelle, qui s'élève comme un signe de consolation au milieu de la tristesse solennelle du paysage. Cette chapelle, quoique située au centre de la paroisse, est ordinairement très éloignée de toute habitation. Le prêtre, qui a plusieurs chapelles à desservir, ne vient là que deux ou trois fois par an, et quand il entreprend ce voyage évangélique, c'est souvent au péril de sa vie, car il faut qu'il traverse des golfes où une raffale violente succède parfois tout à coup à un calme plat. Quelques-uns de ses paroissiens ont encore plus de difficultés à vaincre et de dangers à surmonter quand ils veulent se rendre à l'office. L'hiver, l'église est presque déserte; tandis que les hommes sont à la pêche, la mer et l'orage empêchent les femmes de sortir. On a vu alors des familles obligées de garder un mort pendant deux ou trois mois avant de pouvoir le porter au cimetière pour le faire enterrer.

Le matin, quand nous passions là, le ciel était d'un bleu limpide, le soleil projetait ses rayons sur les flots de la mer, et tous ces rocs si nus, si tristes, si déserts, formaient un singulier contraste avec ces vagues vertes comme l'éméraude, rouges comme la pourpre, et ce ciel pur comme un ciel du midi. Mais peu à peu des vapeurs grises s'amoncellent au sommet des montagnes; elles s'étendent comme un nuage, elles enveloppent l'horizon, et l'on n'entrevoit plus au loin qu'un voile de brouillards noirs, où quelques rayons de lumière percent çà et là comme les teintes blanches que le peintre jette du bout de son pinceau sur une toile sombre. Le brouillard, étendu d'abord au large dans l'espace, nous resserrait de plus en plus. Alors tous les objets se dessinaient confusément à nos yeux, et l'œil exercé du pilote pouvait seul discerner les brisans dont nous étions menacés, et reconnaître la route que nous devions suivre à la forme à demi effacée des montagnes. Nous naviguâmes ainsi à l'aide de la merveilleuse expérience de notre pilote pendant quelques heures; puis la brume devint si obscure, qu'il fallut jeter l'ancre, et nous restâmes là toute la nuit, bercés par le vent et dormant entre les écueils.

Le lendemain, c'étaient des îles plus sauvages encore et des rocs plus escarpés. La mer était parfois si resserrée, qu'on l'eût prise pour une rivière. Le bateau virait sans cesse et glissait comme un serpent entre les sinuosités

des montagnes. Ici la végétation va toujours en décroissant; les pins disparaissent ou deviennent plus petits et plus rares; le bouleau des vallées, aux branches étendues, fait place au bouleau nain, que la neige et le froid oppressent. Les collines sont revêtues d'une quantité de mousses nourries par l'humidité; mais l'œil cherche en vain ces belles couches de fleurs qui parsèment nos campagnes. On ne voit guère que la *diapensia* avec ses rameaux semblables à ceux d'un jeune sapin, ses légères clochettes d'un rouge violet, et l'*azalea procumbens*, pauvre petite plante, plus jolie encore et plus frêle, qui s'épanouit entre les touffes du lichen comme un bouquet de mariée, et semble, en se penchant vers la terre, lui demander un refuge contre la glace et le vent. M. Martins, qui doit traiter la partie botanique de notre voyage, n'avait trouvé ces plantes qu'au sommet des Alpes; il les a trouvées ici presque au niveau de la mer. La végétation refroidie de nos hautes montagnes est celle des vallées du Norland.

Toutes ces collines devant lesquelles notre bateau passe sont sans abri; cette terre est sans culture, et cependant on distingue parfois sur la grève solitaire une cabane en bois. L'homme est plus hardi que l'oiseau de mer; il bâtit sa demeure sur tous les rivages et repose au milieu de toutes les tempêtes.

Après avoir traversé cette longue ligne de côtes arides et de rescifs, on aperçoit au bord de la mer une colline couverte de verdure et couronnée par une forêt de pins : c'est Hildringen, la demeure du maître de poste des deux provinces. Le bateau s'arrêtait là quelques heures pour prendre des lettres, et quand nous descendîmes à terre, il y avait je ne sais quelle espèce de soulagement de cœur à voir cette maison riante bâtie au haut d'une terrasse où le propriétaire essaie de faire croître quelques plantes potagères, et la ceinture de bois qui l'abrite, et le ruisseau, qui coule sur un lit de mousse, mêler ses eaux fraîches aux vagues amères de l'Océan. Toute cette terre, qui sourit de loin aux yeux du voyageur, ne donne pourtant pas de moisson. A peine celui qui l'ensemence parvient-il à récolter, tous les quatre ou cinq ans, un peu d'orge et de pommes de terre. L'été ne commence là qu'au mois de juin, et finit au mois de septembre; mais la colline est couverte d'une bruyère touffue, la chèvre grimpe au flanc du rocher, la génisse dort près du bouleau, et la mer étend avec un doux murmure une nappe d'écume sur un lit de sable. Toute cette habitation est pleine de vie et de fraîcheur : c'est un paysage suisse après un tableau de Salvator Rosa.

De cette scène champêtre nous passions à un aspect grandiose. La mer s'ouvrait devant nous large et puissante. Le bateau bondissait sur les vagues enflées par le vent, puis se penchait sur sa quille et faisait fuir derrière lui deux longues raies pareilles aux sillons creusés par un soc pesant. Devant nous, nous apercevions le Torghat avec sa cime arrondie et ses deux ailes inclinées de chaque côté, comme celles d'un chapeau alsacien; plus loin une ligne bleuâtre et dentelée, les montagnes qu'on appelle *les Sept-Sœurs*, qui s'élèvent comme sept têtes de jeunes filles curieuses à la surface des flots.

Le Torghat est coupé de haut en bas par une ouverture qui a, dit-on, trois cents pieds de haut, et qui le traverse dans toute son épaisseur. On raconte qu'un géant, dont on voit encore, à douze milles de là, le buste pétrifié, lança un jour une flèche contre un Trolle qui lui enlevait sa bien-aimée. Le Trolle échappa au trait meurtrier, la jeune fille fut changée en pierre dans l'île de Lek, et la flèche fit dans le Torghat cette ouverture immense.

Le soir, la brume couvrait encore l'horizon, mais les rayons du soleil luttaient contre elle, et alors on apercevait de singuliers effets de lumière : les montagnes, toutes bleues à leur base, entourées sur leurs flancs d'une ceinture de vapeurs grises, et revêtues au sommet d'une teinte de pourpre, et la mer traversée çà et là par de grandes ombres, et roulant un peu plus loin des étincelles d'or dans des flots de cristal.

Le 4 juillet au matin, nous franchissions le cercle polaire. C'était une fête pour nous tous qui n'avions jamais été si loin au nord, une fête que nous célébrâmes avec joie, en traversant déjà dans notre pensée les nouveaux pays que nous allions voir. A mesure que nous avançons, toute la nature prend un aspect plus sauvage et plus imposant; des montagnes nues s'élancent par des jets hardis du niveau de la mer, leurs flancs sont droits et escarpés, leur cime taillée carrément, effilée comme une aiguille, ou dentelée comme une scie; la neige s'abaisse de plus en plus vers la mer, et les brouillards noirs jettent comme un voile de deuil sur cette surface blanche. De temps à autre une troupe de goëlands s'élève du sein des flots en battant de l'aile, et s'enfuit sur la grève; une hirondelle égarée dans sa route voltige autour de notre bateau comme pour y chercher un abri; puis toute trace de vie disparaît, et l'on n'aperçoit que les montagnes projetant dans les airs leurs pics audacieux, le ciel voilé par une brume continue, la grève déserte, la mer sombre. Que de fois, en regardant ces magnifiques scènes que je me sentais incapable de décrire, en me laissant aller à l'émotion produite par l'aspect de ces îles solitaires, de ces rocs sauvages que l'on dirait enfantés dans un bouleversement de la nature, que de fois n'ai-je pas désiré que Byron fût venu ici! Quel sujet de chant sublime pour Child-Harold! quelle page terrible pour Manfred!

Mais voilà que les matelots déroulent la chaîne de l'ancre. Nous entrons dans une baie bordée de tout côté par des cimes de neige. Deux bricks marchands sont dans le port, un pavillon flotte sur la côte. Nous sommes à Bodœ, la seule ville de Norland, si l'on peut appeler ville un groupe d'une trentaine de maisons en bois et quelques magasins à moitié vides qui se penchent sur l'eau comme pour attendre la cargaison de blé et de poisson qui n'arrive pas. Les marchands de Drontheim avaient fondé de grandes espérances sur cette ville. Ils prétendaient en faire un entrepôt de commerce, rival de Bergen. En 1803, une société, formée par quelques-uns d'entre eux, employa un capital de 600,000 francs à cette spéculation. Mais Bergen l'emporta, et les pertes de la société devinrent en quelques années si considérables, qu'ils se décidèrent à abandonner leur entreprise et à vendre leurs constructions.

Maintenant on ne trouve plus à Bodœ que deux marchands et quelques ouvriers. L'église est à une demi-lieue de là, une jolie petite église bâtie dans une situation pittoresque, entre deux golfes, au pied d'une colline couverte de quelques arbustes. Il y avait là jadis une chapelle très ancienne, car cette province de Norland a été habitée dès les temps les plus reculés. Elle portait, au moyen-âge, le nom de Halogaland. Il en est souvent parlé dans les sagas islandaises. Mais ces vestiges d'antiquité ont disparu peu à peu, et il ne reste qu'un petit nombre de tumulus dispersés çà et là et quelques pierres sépulcrales sans inscription. Le seul monument un peu curieux que nous ayons trouvé dans les environs de la ville, est une pierre tumulaire du XVIIe siècle, placée dans la muraille de l'église et représentant un vieux prêtre de la paroisse avec sa calotte sur la tête, sa longue barbe, ses moustaches, une main sur la poitrine, une autre sur un livre. On me raconta que la femme de ce prêtre avait manqué à ses devoirs de fidélité conjugale. Quand il fut mort, il apprit dans l'autre monde ce qu'il avait toujours eu le bonheur d'ignorer dans celui-ci. Il revint chaque nuit reprocher à sa femme la faute qu'elle avait commise, et la malheureuse veuve, tourmentée par le remords, employa ses colliers, ses parures, à faire ériger cette tombe à son mari; après quoi on assure qu'elle dormit tranquille. A la main droite sculptée sur la pierre, on remarque un doigt mutilé. Une légende populaire rapporte qu'un paysan le brisa un jour pour montrer sa force, mais au même instant il fut attaqué d'une maladie étrange que personne ne connaissait et dont nul médecin ne put le guérir.

Quand nous eûmes visité l'église, nous entrâmes dans la maison du prêtre. Elle est construite carrément comme un ancien castel : au milieu, une grande cour pavée, et de chaque côté une habitation. Ce fut un prêtre riche et ambitieux qui la bâtit. Il avait acheté, selon la taxe en usage au XVIIIe siècle, le titre d'évêque, et quand il eut reçu ses lettres-patentes, il voulut avoir une demeure qui convînt à sa dignité. Il fit venir chez lui un peintre renommé de Drontheim, et décora son salon et son cabinet de travail de quatre grandes toiles représentant des bergers et des bergères, de belles dames à paniers, tenant du bout des doigts une rose épanouie, et à leurs pieds de jolis jouvenceaux cueillant des fleurs. Le dessin de ces pastorales est tout ce qu'on peut voir de moins artiste; mais le fait est curieux. En étudiant l'histoire de l'idylle dans ses diverses transformations, je n'avais pas encore appris qu'elle fût venue se nicher dans la demeure d'un prêtre de Norland, au 66e degré de latitude.

Au-delà de Bodœ, on entre dans le Vestfiord, si vaste en certains endroits, qu'on le prendrait pour la pleine mer. Mais après avoir navigué au large pendant quelques heures, on voit de nouveau reparaître des groupes de montagnes, des amas de rochers. Ce sont les îles Lofodden, l'un des points les plus remarquables de toute la Scandinavie. C'est là que chaque année les pêcheurs du Nord se rassemblent pour la pêche d'hiver. Il en vient de Finmark, de

Drontheim et de Bergen. Il en vient par centaines, par milliers. On compte, dans les diverses îles dispersées à travers le Fiord, environ trois mille bateaux, et chaque bateau est occupé par six hommes. Les uns pêchent à la ligne, d'autres au filet. Ils laissent chaque soir leurs filets à la mer et vont les retirer le lendemain. Ils arrivent au mois de janvier ou février, et ne s'en retournent guère qu'au mois d'avril. Chaque île est occupée par un marchand qui fournit aux pêcheurs de quoi subvenir à leurs besoins imprévus, car ils apportent avec eux leurs provisions de beurre, de farine, de lait et d'eau-de-vie. Le même marchand leur loue, pour une taxe moyenne de vingt-quatre poissons par homme, les séchoirs et les malheureuses cabanes où ils se réunissent quelquefois au nombre de dix-huit ou vingt-quatre. En arrivant à la station qu'ils se sont choisie, ils élisent parmi eux un patron. C'est d'ordinaire un vieux pêcheur expérimenté qui a pour mission d'apaiser leurs différends, d'observer l'état de la température, de voir si elle ne présage pas quelque tempête, et de guider vers les bancs de poisson sa petite flottille. D'après le réglement de 1830, ce patron doit être réélu chaque année, et les hommes placés sous sa surveillance lui paient chacun un tribut de deux poissons.

Autour des côtes de Lofodden, les poissons descendent en si grande quantité, qu'ils s'entassent les uns sur les autres et forment souvent des couches compactes de plusieurs toises de hauteur. Le patron jette la sonde dans la mer, et, là où il la sent rebondir sur le dos des poissons comme sur un roc, il s'arrête et commence la pêche. Chaque matin il consulte l'état de l'atmosphère, la direction du vent, et, lorsqu'il arbore son pavillon, c'est le signal du départ. Au mois de février, sur ces côtes septentrionales, les nuits sont si longues, l'obscurité si épaisse, que les pêcheurs n'osent pas sortir avant neuf heures du matin ni rester à la mer passé quatre heures du soir; ils reviennent alors dans leurs cabanes ou préparent le poisson dans les bateaux. Il y a une partie de leur pêche qu'ils vendent au moment même aux marchands de Drontheim, une autre qu'ils suspendent à des perches pour la faire sécher, et qu'ils viennent reprendre au mois de juin. Ils ont encore une saison de pêche en été, sur les côtes de Finmark; mais à cette époque elle est moins abondante et moins active. On peut évaluer le produit des deux saisons, terme moyen, à 300 fr., et, pour gagner cette somme, ces pêcheurs passent une misérable vie. Rien qu'à voir ces cabanes en bois qui les abritent à peine contre le froid, ce sol nu où ils reposent avec leurs habits humides, on éprouve un profond sentiment de pitié. Et c'est là qu'ils restent trois mois au milieu de l'hiver, loin de leur famille, pauvrement vêtus et pauvrement nourris, couchés la nuit dans la boue, et s'en allant le jour tirer des filets hors d'une eau glacée. La malpropreté, l'humidité des vêtemens, la mauvaise nourriture, engendrent parmi eux des maladies graves dont ils ne guérissent presque jamais; c'est la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, et surtout le scorbut.

Un poète de Norwége, Peter Dass, pasteur d'Alstahong, a décrit en termes

pathétiques les privations auxquelles ces malheureux sont condamnés, les dangers continuels qui les menacent; et les pêcheurs, touchés de voir un homme s'intéresser ainsi à leur sort, ont béni le nom de Peter Dass dans leurs traditions et perpétué sa mémoire dans leurs regrets. Au haut de la grande voile blanche des *Jagt* norlandais, on aperçoit deux petites bandes noires en *vadmel*, et l'on dit que c'est le signe de deuil adopté par les pêcheurs depuis la mort de Peter Dass. L'histoire littéraire cite quelques éclatans témoignages d'admiration rendus à la mémoire des hommes illustres; pour moi, je ne connais rien de plus beau que ce nom du pauvre prêtre passant de père en fils au sein de la colonie des pêcheurs, et ce deuil du poète porté sur toutes les barques à travers tous les golfes (1).

Cependant ni la misère, ni les infirmités, ni les périls d'une mer orageuse, n'arrêtent les hommes du Nord; ils aiment leur vie de pêcheur, et rien au monde ne pourrait les en détacher. Le Norlandais de nos jours est comme celui des temps anciens; il va à la mer par instinct, par entraînement; il y retourne par habitude. C'est son domaine, c'est sa richesse, c'est son orgueil; c'est là que l'enfant exerce ses forces naissantes; c'est là que l'homme marié va chercher les moyens de soutenir sa famille; c'est là que le vieillard veut retourner encore si les infirmités ne l'en empêchent pas. Le jour où le fils du pêcheur va passer un hiver à Lofodden, de ce jour-là date son entrée dans la vie; il revêt la camisole de cuir, il porte les grandes bottes, il manie la rame, il est fier, il est homme. Jusque-là il n'était bon qu'à rester auprès du poêle avec les femmes et les enfans. Si ingrate que soit la terre de Norland, elle porterait cependant quelque récolte, si le pêcheur voulait la labourer; mais il ne la cultive qu'à regret et négligemment, car toutes ses pensées sont tournées du côté de la mer, et, du moment où il quitte la mer, il tombe dans une profonde paresse. Qu'on dise à un Norlandais de faire un quart de lieue à pied, il trouvera le chemin prodigieusement long; mais qu'on lui dise de s'en aller par eau et de ramer pendant plusieurs heures, il sourit, il accepte, il est prêt. Les paysans de la paroisse de Tromsœ, qui s'étend fort au loin, ne craignent pas de faire quinze ou vingt lieues avec leur bateau, pour venir le dimanche à l'église; mais, une fois arrivés dans le port, il leur en coûte de traverser une place et quelques rues, et les marchands, qui connaissent cette indolence, ont bâti leurs magasins aussi près que possible de la grève, afin d'avoir plus de chalands.

Nous venions de passer la limite du Vesterfiord. La mer était orageuse, le ciel noir, le vent froid; on ne pouvait plus se promener sur le pont sans un triple vêtement de laine, et l'on ne pouvait descendre dans le salon sans respirer la funeste odeur du mal de mer. Les passagers les plus robustes es-

(1) Le poème de Peter Dass, l'un des livres les plus populaires qui existent en Norwége, a pour titre : *Norlands Trompet*. Il y en a encore un autre du même genre sur le Finmark, mais qui est moins répandu. L'auteur naquit en 1647 et mourut en 1708.

sayaient de résister à la rigueur de l'air en marchant à pas forcés sur la dunette, et les moins résolus tournaient un regard timide vers le capitaine, comme pour lui demander si l'on n'arriverait pas bientôt à la station de relâche. Mais le thermomètre baissait de plus en plus, le vent enflait encore les vagues, et nous n'apercevions que l'eau et les montagnes nues. Tout à coup, au détour d'une baie, sur un promontoire vert, nous vîmes apparaître une grande et belle maison entourée de quelques magasins; c'était le lieu où nous devions passer la nuit, c'était l'île de Sandtorv. L'île est grande et bien peuplée; la pointe de terre qui s'élève en face de nous est habitée par un riche marchand qui fait, deux fois par année, le voyage de Bergen avec son propre *iagt*, pour vendre le poisson qu'il a acheté et ramener les denrées qu'il débite dans le pays. Chaque pêcheur est un de ses vassaux, chaque voisin lui doit quelque redevance; ses champs d'orge et ses pâturages s'étendent au loin sur la côte. Sa maison est l'hôtel des voyageurs, le foyer des nouvelles, la bourse où se discutent les affaires d'état et les affaires de commerce. Il n'y a que lui qui soit en relations directes avec les deux grandes villes du Nord, Bergen et Drontheim; il n'y a que lui qui reçoive le journal de Christiania. Derrière sa demeure, qui, pour les pauvres gens de ce pays, doit être un vrai palais, on aperçoit cinq ou six cabanes en bois; une de ces cabanes est habitée par un tonnelier, une autre par un cordonnier, tous deux également pauvres, obligés de chercher dans la pêche une ressource qu'ils ne trouvent pas dans leur métier. Un peu plus loin j'aperçus la maison du pilote; il était sur le chemin au moment où je passais, et me pria d'entrer. Sa fille m'apporta une chaise, sa femme m'offrit du lait; car la pauvreté ici n'exclut pas l'hospitalité, et la porte du pêcheur, comme celle du marchand, est ouverte à l'étranger. Pendant que la famille du pilote était ainsi occupée à me recevoir, je regardais cette demeure; elle était bien triste : une seule chambre au rez-de-chaussée, étroite et puante, servant de chambre à coucher, de cuisine et de salle de réunion à toute la famille; en haut, une autre chambre, où les femmes se retirent pour filer la laine et tisser, l'hiver, quand les hommes sont à la pêche; au dehors, un séchoir pour le poisson, un hangar inachevé; voilà tout. Ces pauvres gens couchent sur une planche recouverte d'une peau; ils portent des vêtemens de vadmel, ils boivent du lait mêlé avec de l'eau, après l'avoir laissé fermenter pendant plusieurs mois, et ils se nourrissent toute l'année de fromage et de poissons. Comme ils manquent souvent de foin pour les bestiaux, ils font bouillir les têtes de poissons dans l'eau et les donnent à leurs vaches, qui les mangent, dit-on, avec avidité. Autour d'eux, la terre ne produit qu'un peu d'orge; souvent la récolte manque, et, quand elle donne cinq à six fois la semence, on peut dire que c'est une excellente année. L'hiver et l'été, le mari va à la pêche; la femme travaille avec ses enfans, et cette famille vit ainsi au jour le jour. Elle a l'air paisible et content, et, quand le mari vint me reconduire, quand il me montra le vallon, fermé d'un côté par la mer, de l'autre par une masse de montagnes dont les som-

mités, couvertes de neige, s'effacent dans le lointain, à l'accent de joie et de vérité avec lequel il me disait : « Oh ! c'est un joli pays que notre vallon de Sandtorv ! » je voyais qu'il n'aurait voulu changer son sort contre nulle autre destinée au monde.

En revenant vers la maison du marchand, j'entendis des chants norwégiens, des éclats de voix. La plupart de mes compagnons de voyage étaient rassemblés chez lui. La table était dressée, la carafe de punch d'un côté, le flacon de vin de Porto de l'autre, la théière au milieu. Le maître de la maison s'en allait tour à tour auprès de chacun de ses hôtes, l'invitant à répondre à son toast et à boire. Quand il me vit entrer, il accourut aussitôt à ma rencontre et me souhaita la bienvenue en me serrant la main avec la cordialité norwégienne; puis il m'apporta un verre, et d'abord il fallut boire à ma santé, à la sienne, à celle de sa famille et à celle de toutes les personnes qui se trouvaient là. Cette première tournée de toasts était à peine finie qu'on en recommença une autre, et à chaque nouvelle série de complimens bachiques c'étaient de nouvelles chansons et de nouveaux cris de joie. Pendant ce temps, les femmes, assises à l'écart, regardaient silencieusement cette scène bruyante, ne se levant que pour venir elles-mêmes verser du punch dans nos verres et se rasseyant aussitôt. Mais il y avait parmi elles une jeune fille au visage pâle, au regard languissant, qui soulevait parfois timidement vers nous sa blonde tête, et dont l'ame souffrante semblait, comme Mignon, appeler, au milieu de cette froide contrée, la terre où les citrons fleurissent.

X. Marmier.

Hammerfest, 20 août 1838.

SPIRIDION.

SECONDE PARTIE.[1]

Le père Alexis parla en ces termes :

— Il est d'autres héritages que ceux de la famille, où l'on se lègue, selon la chair, les richesses matérielles. D'autres parentés plus nobles amènent souvent des héritages plus saints. Quand un homme a passé sa vie à chercher la vérité par tous les moyens et de tout son pouvoir, et qu'à force de soins et d'études il est arrivé à quelques découvertes dans le vaste monde de l'esprit, jaloux de ne pas laisser s'enfouir dans la terre le trésor qu'il a trouvé, et rentrer dans la nuit le rayon de lumière qu'il a entrevu, dès qu'il sent approcher son terme, il se hâte de choisir parmi des hommes plus jeunes une intelligence sympathique à la sienne, dont il puisse faire, avant de mourir, le dépositaire de ses pensées et de sa science, afin que l'œuvre sacrée, ininterrompue malgré la mort du premier ouvrier, marche, s'agrandisse, et, perpétuée de race en race par des successions pareilles, parvienne à la fin des temps à son entier accomplissement. Et crois bien, mon fils, qu'il est besoin, pour entreprendre

(1) Voir la livraison du 15 octobre 1838.

et continuer de pareils travaux, pour faire et accepter de pareils legs, d'une intelligence généreuse et d'un fort dévouement, quand on sait d'avance qu'on ne connaîtra pas le mot de la grande énigme à l'intelligence de laquelle on a pourtant consacré sa vie. Pardonne-moi cet orgueil, mon enfant; ce sera peut-être la seule récompense que je retirerai de toute cette vie de labeurs; peut-être sera-ce le seul épi que je récolterai dans le rude sillon que j'ai labouré à la sueur de mon front. Je suis l'héritier spirituel du père Fulgence, comme tu seras le mien, Angel. Le père Fulgence était un moine de ce couvent; il avait, dans sa jeunesse, connu le fondateur, notre vénéré maître, Hébronius, ou, comme on l'appelle ici, l'abbé Spiridion. Il était alors pour lui ce que tu es pour moi, mon fils; il était jeune et bon, inexpérimenté et timide comme toi; son maître l'aimait comme je t'aime, et il lui apprit, avec une partie de ses secrets, l'histoire de sa vie. C'est donc de l'héritier même du maître que je tiens les choses que je vais te redire.

Pierre Hébronius ne s'appelait pas ainsi d'abord. Son vrai nom était Samuel. Il était juif, et né dans un petit village des environs d'Inspruck. Sa famille, maîtresse d'une assez grande fortune, le laissa, dans sa première jeunesse, complètement libre de suivre ses inclinations. Dès l'enfance, il en montra de sérieuses. Il aimait à vivre dans la solitude, et passait ses journées et quelquefois ses nuits à parcourir les âpres montagnes et les étroites vallées de son pays. Souvent il allait s'asseoir sur le bord des torrens ou sur les rives des lacs, et il y restait long-temps à écouter la voix des ondes, cherchant à démêler le sens que la nature cachait dans ces bruits. A mesure qu'il avança en âge, son intelligence devint plus curieuse et plus grave. Il fallut donc songer à lui donner une instruction solide. Ses parens l'envoyèrent étudier aux universités d'Allemagne. Il y avait à peine un siècle que Luther était mort, et son souvenir et sa parole vivaient encore dans l'enthousiasme de ses disciples. La nouvelle foi affermissait les conquêtes qu'elle avait faites, et semblait s'épanouir dans son triomphe. C'était, parmi les réformés, la même ardeur qu'aux premiers jours, seulement plus éclairée et plus mesurée. Le prosélytisme y régnait encore dans toute sa ferveur, et faisait chaque jour de nouveaux adeptes. En entendant prêcher la morale et expliquer les dogmes que le luthéranisme avait pris dans le catholicisme, Samuel fut pénétré d'admiration. Comme c'était un esprit sincère et hardi, il compara tout de suite les doctrines qu'on lui exposait présentement avec celles dans lesquelles on l'avait élevé; et, éclairé par

cette comparaison, il reconnut tout d'abord l'infériorité du judaïsme. Il se dit qu'une religion faite pour un seul peuple, à l'exclusion de tous les autres, qui ne donnait à l'intelligence ni satisfaction dans le présent, ni certitude dans l'avenir, méconnaissait les nobles besoins d'amour qui sont dans le cœur de l'homme, et n'offrait pour règle de conduite qu'une justice barbare; il se dit que cette religion ne pouvait être celle des belles ames et des grands esprits, et que celui-là n'était pas le Dieu de vérité qui ne dictait qu'au bruit du tonnerre ses changeantes volontés, et n'appelait à l'exécution de ses étroites pensées que les esclaves d'une terreur grossière. Toujours conséquent avec lui-même, Samuel, qui avait dit selon sa pensée, fit ensuite selon son dire, et, un an après son arrivée en Allemagne, il abjura solennellement le judaïsme pour entrer dans le sein de l'église réformée. Comme il ne savait pas faire les choses à moitié, il voulut, autant qu'il était en lui, dépouiller le vieil homme et se faire une vie toute nouvelle; c'est alors qu'il changea son nom de Samuel pour celui de Pierre. Quelque temps se passa, pendant lequel il s'affermit et s'instruisit davantage dans sa nouvelle religion. Bientôt il en arriva au point de chercher pour elle des objections à réfuter, et des adversaires à combattre. Comme il était audacieux et entreprenant, il s'adressa d'abord aux plus rudes. Bossuet fut le premier auteur catholique qu'il se mit à lire. Ce fut avec une sorte de dédain qu'il le commença : croyant que dans la foi qu'il venait d'embrasser résidait la vérité pure, il méprisait toutes les attaques que l'on pouvait tenter contre elle, et riait un peu d'avance des argumens irrésistibles de l'aigle de Meaux. Mais son ironique méfiance fit bientôt place à l'étonnement, et ensuite à l'admiration. Quand il vit avec quelle logique puissante et quelle poésie grandiose le prélat français défendait l'église de Rome, il se dit que la cause plaidée par un pareil avocat en devenait au moins respectable; et, par une transition naturelle, il arriva à penser que les grands esprits ne pouvaient se dévouer qu'à de grandes choses. Alors il étudia le catholicisme avec la même ardeur et la même impartialité qu'il avait fait pour le luthéranisme, se plaçant vis-à-vis de lui, non pas, comme font d'ordinaire les sectaires, au point de vue de la controverse et du dénigrement, mais à celui de la recherche et de la comparaison. Il alla en France s'éclairer auprès des docteurs sur la religion mère, comme il avait fait en Allemagne pour la réformée. Il vit le grand Arnauld, et le second Grégoire de Nazianze, Fénelon, et ce même Bossuet. Guidé par ces maîtres, dont la vertu lui faisait aimer l'intelligence, il pénétra rapidement au fond des

mystères de la morale et du dogme catholiques. Il y retrouva tout ce qui faisait pour lui la grandeur et la beauté du protestantisme, le dogme de l'unité et de l'éternité de Dieu que les deux religions avaient emprunté au judaïsme, et ceux qui semblent en découler naturellement et que pourtant celui-ci n'avait pas reconnus, l'immortalité de l'ame, le libre arbitre dans cette vie, et dans l'autre la récompense pour les bons et la punition pour les méchans. Il y retrouva, plus pure peut-être et plus élevée encore, cette morale sublime qui prêche aux hommes l'égalité entre eux, la fraternité, l'amour, la charité, le dévouement à autrui, le renoncement à soi-même. Le catholicisme lui paraissait avoir, en outre, l'avantage d'une formule plus vaste et d'une unité vigoureuse qui manquait au luthéranisme. Celui-ci avait, il est vrai, en retour conquis la liberté d'examen, qui est aussi un besoin de la nature humaine, et proclamé l'autorité de la raison individuelle; mais il avait, par cela même, renoncé au principe de l'infaillibilité, qui est la base nécessaire et la condition vitale de toute religion révélée, puisqu'on ne peut faire vivre une chose qu'en vertu des lois qui ont présidé à sa naissance, et qu'on ne peut, par conséquent, confirmer et continuer une révélation que par une autre. Or, l'infaillibilité n'est autre chose que la révélation continuée par Dieu même ou le Verbe, dans la personne de ses vicaires. Le luthéranisme, qui prétendait partager l'origine du catholicisme et s'appuyer à la même révélation, avait, en brisant la chaîne traditionnelle qui rattachait le christianisme tout entier à cette même révélation, sapé de ses propres mains les fondemens de son édifice. En livrant à la libre discussion la continuation de la religion révélée, il avait par là même livré aussi son commencement, et attenté ainsi lui-même à l'inviolabilité de cette origine qu'il partageait avec la secte rivale. Comme l'esprit d'Hébronius se trouvait en ce moment plus porté vers la foi que vers la critique, et qu'il avait bien moins besoin de discussion que de conviction, il se trouva naturellement porté à préférer la certitude et l'autorité du catholicisme à la liberté et à l'incertitude du protestantisme. Ce sentiment se fortifiait encore à l'aspect du caractère sacré d'antiquité que le temps avait imprimé au front de la religion mère. Puis la pompe et l'éclat dont s'entourait le culte romain semblaient à cet esprit poétique l'expression harmonieuse et nécessaire d'une religion révélée par le Dieu de la gloire et de la toute-puissance. Enfin, après de mûres réflexions, il se reconnut sincèrement et entièrement convaincu, et reçut de nouveau le baptême des mains de Bossuet. Il ajouta sur les

fonts le nom de Spiridion à celui de Pierre, en mémoire de ce qu'il avait été deux fois éclairé par l'esprit. Résolu dès-lors à consacrer sa vie tout entière à l'adoration du nouveau Dieu qui l'avait appelé à lui, et à l'approfondissement de sa doctrine, il passa en Italie, et y fit bâtir, à l'aide de la grande fortune que lui avait laissée un de ses oncles, catholique comme lui, le couvent où nous sommes. Fidèle à l'esprit de la loi qui avait créé les communautés religieuses, il y rassembla autour de lui les moines les mieux famés par leur intelligence et leur vertu, pour se livrer avec eux à la recherche de toutes les vérités, et travailler à l'agrandissement et à la corroboration de la foi par la science. Son entreprise parut d'abord réussir. Stimulés par son exemple, ses compagnons se livrèrent pendant quelques années avec ardeur à l'étude, à la prière et à la méditation. Ils s'étaient placés sous la protection de saint François, et avaient adopté les règles de son ordre. Quand le moment fut venu pour eux de se donner un chef spirituel, ils portèrent unanimement sur Hébronius leur choix, qui fut ratifié par le pape. Le nouveau prieur, un instant heureux de la confiance des frères qu'il s'était choisis, se remit à ses travaux avec plus d'ardeur et d'espérance que jamais. Mais son illusion ne fut pas de longue durée. Il ne fut pas long-temps à reconnaître qu'il s'était cruellement trompé sur le compte des hommes qu'il avait appelés à partager son entreprise. Comme il les avait pris parmi les plus pauvres religieux de l'Italie, il n'eut pas de peine à en obtenir du zèle et du soin pendant les premières années. Accoutumés qu'ils étaient à une vie dure et active, ils avaient facilement adopté le genre d'existence qu'il leur avait donné, et s'étaient conformés volontiers à ses désirs. Mais, à mesure qu'ils s'habituèrent à l'opulence, ils devinrent moins laborieux, et se laissèrent peu à peu aller aux défauts et aux vices dont ils avaient vu autrefois l'exemple chez leurs confrères plus riches, et dont peut-être ils avaient conservé en eux-mêmes le germe. La frugalité fit place à l'intempérance, l'activité à la paresse, la charité à l'égoïsme; le jour n'eut plus de prières, la nuit plus de veilles; la médisance et la gourmandise trônèrent dans le couvent comme deux reines impures; l'ignorance et la grossièreté y pénétrèrent à leur suite, et firent du temple destiné aux vertus austères et aux nobles travaux un réceptacle de honteux plaisirs et de lâches oisivetés.

Hébronius, endormi dans sa confiance et perdu dans ses profondes spéculations, ne s'apercevait pas du ravage que faisaient autour de lui les misérables instincts de la matière. Quand il ouvrit les yeux,

il était déjà trop tard : n'ayant pas vu la transition par laquelle toutes ces ames vulgaires étaient allées du bien au mal, trop éloigné d'elles par la grandeur de sa nature pour pouvoir comprendre leurs faiblesses, il se prit pour elles d'un immense dédain; et, au lieu de se baisser vers les pécheurs avec indulgence, et de chercher à les ramener à leur vertu première, il s'en détourna avec dégoût, et dressa vers le ciel sa tête désormais solitaire. Mais, comme l'aigle blessé qui monte au soleil avec le venin d'un reptile dans l'aile, il ne put, dans la hauteur de son isolement, se débarrasser des révoltantes images qui avaient surpris ses yeux. L'idée de la corruption et de la bassesse vint se mêler à toutes ses méditations théologiques, et s'attacher, comme une lèpre honteuse, à l'idée de la religion. Il ne put bientôt plus séparer, malgré sa puissance d'abstraction, le catholicisme des catholiques. Cela l'amena, sans qu'il s'en aperçût, à le considérer sous ses côtés les plus faibles, comme il l'avait jadis considéré sous les plus forts, et à en rechercher, malgré lui, les possibilités mauvaises. Avec le génie investigateur et la puissante faculté d'analyse dont il était doué, il ne fut pas long-temps à les trouver; mais, comme ces magiciens téméraires qui évoquaient des spectres et tremblaient à leur apparition, il s'épouvanta lui-même de ses découvertes. Il n'avait plus cette fougue de la première jeunesse qui le poussait toujours en avant, et se disait que cette troisième religion une fois détruite, il n'en aurait plus aucune sous laquelle il pût s'abriter. Il s'efforça donc de raffermir sa foi qui commençait à chanceler, et pour cela il se mit à relire les plus beaux écrits des défenseurs contemporains de l'église. Il revint naturellement à Bossuet; mais il était déjà à un autre point de vue, et ce qui lui avait autrefois paru concluant et sans réplique, lui semblait maintenant controversable ou niable en bien des points. Les argumens du docteur catholique lui rappelèrent les objections des protestans, et la liberté d'examen, qu'il avait autrefois dédaignée, rentra victorieusement dans son intelligence. Obligé de lutter individuellement contre la doctrine infaillible, il cessa de nier l'autorité de la raison individuelle. Bientôt même il en fit un usage plus audacieux que tous ceux qui l'avaient proclamée. Il avait hésité au début; mais, une fois son élan pris, il ne s'arrêta plus. Il remonta de conséquence en conséquence jusqu'à la révélation elle-même, l'attaqua avec la même logique que le reste, et força de redescendre sur la terre cette religion qui voulait cacher sa tête dans les cieux. Lorsqu'il eut livré à la foi cette bataille décisive, il continua presque forcément sa marche et poursuivit sa victoire, victoire funeste qui lui coûta bien

des larmes et bien des insomnies. Après avoir dépouillé de sa divinité le père du christianisme, il ne craignit pas de demander compte à lui et à ses successeurs de l'œuvre humaine qu'ils avaient accomplie. Le compte fut sévère. Hébronius alla au fond de toutes les choses. Il trouva beaucoup de mal mêlé à beaucoup de bien, et de grandes erreurs à de grandes vérités. Le grand champ catholique avait porté autant d'ivraie peut-être que de pur froment. Dans la nature d'esprit d'Hébronius, l'idée d'un Dieu pur esprit, tirant de lui-même un monde matériel et pouvant le faire rentrer en lui par un anéantissement pareil à sa création, lui semblait être le produit d'une imagination malade, pressée d'enfanter une théologie quelconque; et voici ce qu'il se disait souvent : « Organisé comme il l'est, l'homme, qui ne doit pourtant juger et croire que d'après ses perceptions, peut-il concevoir qu'on fasse de rien quelque chose et de quelque chose rien? Et, sur cette base, quel édifice se trouve bâti? Que vient faire l'homme sur ce monde matériel que le pur esprit a tiré de lui-même? Il a été tiré et formé de la matière, puis placé dessus, par le Dieu qui connaît l'avenir, pour être soumis à des épreuves que ce Dieu dispose à son gré et dont il sait d'avance l'issue; pour lutter en un mot contre un danger auquel il doit nécessairement succomber, et expier ensuite une faute qu'il n'a pu s'empêcher de commettre. »

Cette pensée des hommes appelés, sans leur consentement, à une vie de périls et d'angoisses, suivie pour la plupart de souffrances éternelles et inévitables, arrachait à l'ame droite d'Hébronius des cris de douleur et d'indignation : « Oui, s'écriait-il, oui, chrétiens, vous êtes bien les descendans de ces juifs implacables qui, dans les villes conquises, massacraient jusqu'aux enfans des femmes et aux petits des brebis, et votre Dieu est le fils agrandi de ce Jéhovah féroce qui ne parlait jamais à ses adorateurs que de colère et de vengeance! »

Il renonça donc sans retour au christianisme; mais, comme il n'avait plus de religion nouvelle à embrasser à sa place, et que, devenu plus prudent et plus calme, il ne voulait pas se faire inutilement accuser encore d'inconstance et d'apostasie, il garda toutes les pratiques extérieures de ce culte qu'il avait intérieurement abjuré. Mais ce n'était pas assez d'avoir quitté l'erreur; il aurait encore fallu trouver la vérité. Hébronius avait beau tourner les yeux autour de lui, il ne voyait rien qui y ressemblât. Alors commença pour lui une suite de souffrances inconnues et terribles. Placé face à face avec le doute, cet esprit sincère et religieux s'épouvanta de son isolement, et se prit à suer l'eau et le sang, comme le Christ sur la montagne, à la vue

de son calice. Et comme il n'avait d'autre but et d'autre désir que la vérité, que rien hors elle ne l'intéressait ici-bas, il vivait absorbé dans ses douloureuses contemplations; ses regards erraient sans cesse dans le vague qui l'entourait comme un océan sans bornes, et il voyait l'horizon reculer sans cesse devant lui à mesure qu'il voulait le saisir. Perdu dans cette immense incertitude, il se sentait pris peu à peu de vertige, et se mettait à tourbillonner sur lui-même. Puis, fatigué de ses vaines recherches et de ses tentatives sans espérance, il retombait affaissé, morne, désorganisé, ne vivant plus que par la sourde douleur qu'il ressentait sans la comprendre.

Pourtant il conservait encore assez de force pour ne rien laisser voir au dehors de sa misère intérieure. On soupçonnait bien à la pâleur de son front, à sa lente et mélancolique démarche, à quelques larmes furtives qui glissaient de temps en temps sur ses joues amaigries, que son ame était fortement travaillée, mais on ne savait par quoi. Le manteau de sa tristesse cachait à tous les yeux le secret de sa blessure. Comme il n'avait confié à personne la cause de son mal, personne n'aurait pu dire s'il venait d'une incrédulité désespérée ou d'une foi trop vive que rien sur la terre ne pouvait assouvir. Le doute, à cet égard, n'était même guère possible. L'abbé Spiridion accomplissait avec une si irréprochable exactitude toutes les pratiques extérieures du culte, et tous ses devoirs visibles de parfait catholique, qu'il ne laissait ni prise à ses ennemis, ni prétexte à une accusation plausible. Tous les moines, dont sa rigide vertu contenait les vices et dont ses austères labeurs condamnaient la lâche paresse, blessés à la fois dans leur égoïsme et dans leur vanité, nourrissaient contre lui une haine implacable, et cherchaient avidement les moyens de le perdre; mais, ne trouvant pas dans sa conduite l'ombre d'une faute, ils étaient forcés de ronger leur frein en silence, et se contentaient de le voir souffrir par lui-même. Hébronius connaissait le fond de leur pensée, et, tout en méprisant leur impuissance, s'indignait de leur méchanceté. Aussi, quand, par instans, il sortait de ses préoccupations intérieures pour jeter un regard sur la vie réelle, il leur faisait rudement porter le poids de leur malice. Autant il était doux avec les bons, autant il était dur avec les mauvais. Si toutes les faiblesses le trouvaient compatissant, et toutes les souffrances sympathique, tous les vices le trouvaient sévère, et toutes les impostures impitoyable. Il semblait même trouver quelque adoucissement à ses maux dans cet exercice complet de la justice. Sa grande ame s'exaltait encore à l'idée de faire le bien. Il n'avait plus de règle certaine

ni de loi absolue; mais une sorte de raison instinctive, que rien ne pouvait anéantir ni détourner, le guidait dans toutes ses actions, et le conduisait au juste. Ce fut probablement par ce côté qu'il se rattacha à la vie; en sentant fermenter ces généreux sentimens, il se dit que l'étincelle sacrée n'avait pas cessé de brûler en lui, mais seulement de briller, et que Dieu veillait encore dans son cœur, bien que caché à son intelligence par des voiles impénétrables. Que ce fût cette idée ou une autre qui le ranimât, toujours est-il qu'on vit peu à peu son front s'éclaircir, et ses yeux, ternis par les larmes, reprendre leur ancien éclat. Il se remit avec plus d'ardeur que jamais aux travaux qu'il avait abandonnés, et commença à mener une vie plus retirée encore qu'auparavant. Ses ennemis se réjouirent d'abord, espérant que c'était la maladie qui le retenait dans la solitude; mais leur erreur ne fut pas de longue durée. L'abbé, au lieu de s'affaiblir, reprenait chaque jour de nouvelles forces, et semblait se retremper dans les fatigues toujours plus grandes qu'il s'imposait. A quelque heure de la nuit que l'on regardât sa fenêtre, on était sûr d'y voir de la lumière, et les curieux qui s'approchaient de sa porte pour tâcher de connaître l'emploi qu'il faisait de son temps, entendaient presque toujours dans sa cellule le bruit de feuillets qui se tournaient rapidement, ou le cri d'une plume sur le papier, souvent des pas mesurés et tranquilles, comme ceux d'un homme qui médite. Quelquefois même des paroles inintelligibles arrivaient aux oreilles des espions, et des cris confus, pleins de colère ou d'enthousiasme, les clouaient d'étonnement à leur place ou les faisaient fuir d'épouvante. Les moines, qui n'avaient rien compris à l'abattement de l'abbé, ne comprirent rien à son exaltation. Ils se mirent à chercher la cause de son bien-être, le but de ses travaux, et leurs sottes cervelles n'imaginèrent rien de mieux que la magie. La magie! comme si les grands hommes pouvaient rapetisser leur intelligence immortelle au métier de sorcière, et consacrer toute leur vie à souffler dans des fourneaux pour faire apparaître aux enfans effrayés des diables à queue de chien avec des pieds de bouc! Mais la matière ignorante ne comprend rien à la marche de l'esprit, et les hiboux ne connaissent pas les chemins par où les aigles vont au soleil.

Cependant la monacaille n'osa pas dire tout haut son opinion, et la calomnie erra honteusement dans l'ombre autour du maître, sans oser l'attaquer en face. Il trouva, dans la terreur qu'inspiraient à ses imbéciles ennemis des machinations imaginaires une, sécurité qu'il n'aurait pas trouvée dans la vénération due à son génie et à sa vertu.

Du mystère profond qui l'entourait, ils s'attendaient à voir sortir quelque terrible prodige, comme d'un sombre nuage des feux dévorans. C'est ainsi qu'il fut donné à Hébronius d'arriver tranquille à son heure dernière. Quand il la vit approcher, il fit venir Fulgence, pour qui il nourrissait une paternelle affection. Il lui dit qu'il l'avait distingué de tous ses autres compagnons, à cause de la sincérité de son cœur et de son ardent amour du beau et du vrai, qu'il l'avait depuis long-temps choisi pour être son héritier spirituel, et que l'instant était venu de lui révéler sa pensée. Alors il lui raconta l'histoire intime de sa vie. Arrivé à la dernière période, il s'arrêta un instant, comme pour méditer, avant de prononcer les paroles suprêmes et définitives; puis il reprit de la sorte : « Mon cher enfant, je t'ai initié à toutes les luttes, à tous les doutes, à toutes les croyances de ma vie. Je t'ai dit tout ce que j'avais trouvé de bon et de mauvais, de vrai et de faux, dans toutes les religions que j'ai traversées. Je t'en laisse le juge, et remets à ta conscience le soin de décider. Si tu penses que j'aie tort, et que le catholicisme, où tu as vécu depuis ton enfance, satisfasse à la fois ton esprit et ton cœur, ne te laisse pas entraîner par mon exemple, et garde ta croyance. On doit rester là où on est bien. Pour aller d'une foi à une autre, il faut traverser des abîmes, et je sais trop combien la route est pénible pour t'y pousser malgré toi. La sagesse mesure aux plantes le terrain et le vent : à la rose elle donne la plaine et la brise, au cèdre la montagne et l'ouragan. Il est des esprits hardis et curieux qui veulent et cherchent avant tout la vérité; il en est d'autres, plus timides et plus modestes, qui ne demandent que le repos. Si tu me ressemblais, si le premier besoin de ta nature était de savoir, je t'ouvrirais sans hésiter ma pensée tout entière. Je te ferais boire à la coupe de vérité que j'ai remplie de mes larmes, au risque de t'enivrer. Mais il n'en est pas ainsi, hélas! Tu es fait pour aimer bien plus que pour savoir, et ton cœur est plus fort que ton esprit. Tu es attaché au catholicisme, je le crois du moins, par des liens de sentiment que tu ne pourrais briser sans douleur; et, si tu le faisais, cette vérité, pour laquelle tu aurais immolé toutes tes sympathies, ne te paierait pas de tes sacrifices. Au lieu de t'exalter, elle t'accablerait peut-être. C'est une nourriture trop forte pour les poitrines délicates, et qui étouffe quand elle ne vivifie pas. Je ne veux donc pas te révéler cette doctrine, qui fait le triomphe de ma vie et la consolation de mon heure dernière, parce qu'elle ferait peut-être ton deuil et ton désespoir. Que sait-on des ames? Pourtant, à cause même de ton amour, il est possible que le culte du beau te

mène au besoin du vrai, et l'heure peut sonner où ton esprit sincère aura soif et faim de l'absolu. Je ne veux pas alors que tu cries en vain vers le ciel, et que tu répandes sur une ignorance incurable des larmes inexaucées. Je laisse après moi une essence de moi, la meilleure partie de mon intelligence, quelques pages, fruit de toute une vie de méditations et de travaux. De toutes les œuvres qu'ont enfantées mes longues veilles, c'est la seule que je n'aie pas livrée aux flammes, parce que c'était la seule complète. Là je suis tout entier; là est la vérité. Or, le sage a dit de ne pas enfouir les trésors au fond des puits. Il faut donc que cet écrit échappe à la brutale stupidité de ces moines. Mais comme il ne doit passer qu'en des mains dignes de le toucher et s'ouvrir qu'à des yeux capables de le comprendre, j'y veux mettre une condition, qui sera en même temps une épreuve. Je veux l'emporter dans la tombe, afin que celui de vous qui voudra un jour le lire ait assez de courage pour braver de vaines terreurs en l'arrachant à la poussière du sépulcre. Ainsi, écoute ma dernière volonté. Dès que j'aurai fermé les yeux, place cet écrit sur ma poitrine. Je l'ai enfermé moi-même dans un étui de parchemin, dont la préparation particulière pourrait le garantir de la corruption durant plusieurs siècles. Ne laisse personne toucher à mon cadavre; c'est là un triste soin qu'on ne se dispute guère et qu'on te laissera volontiers. Roule toi-même le linceul autour de mes membres exténués, et veille sur ma dépouille d'un œil jaloux, jusqu'à ce que je sois descendu dans le sein de la terre avec mon trésor, car le temps n'est pas venu où tu pourrais toi-même en profiter. Tu n'en adopterais l'esprit que sur la foi de ma parole, et cette foi ne suffirait pas à l'épreuve d'une lutte chaque jour renouvelée contre toi par le catholicisme. Comme chaque génération de l'humanité, chaque homme a ses besoins intellectuels, dont la limite marque celle de ses investigations et de ses conquêtes. Pour lire avec fruit ces lignes que je confie au silence de la tombe, il faudra que ton esprit soit arrivé, comme le mien, à la nécessité d'une transformation complète. Alors seulement tu dépouilleras sans crainte et sans regret le vieux vêtement, et tu revêtiras le nouveau avec la certitude d'une bonne conscience. Quand ce jour luira pour toi, brise sans inquiétude la pierre et le métal, ouvre mon cercueil, et plonge dans mes entrailles desséchées une main ferme et pieuse. Ah! quand viendra cette heure, il me semble que mon cœur éteint tressaillera comme l'herbe glacée au retour d'un soleil de printemps, et que du sein de ses transformations infinies mon esprit entrera en commerce immédiat avec le tien :

car l'esprit vit à jamais, il est l'éternel producteur et l'éternel aliment de l'esprit; il nourrit ce qu'il engendre; et comme chaque destruction alimente une production nouvelle dans l'ordre matériel, de même chaque souffle intellectuel entretient, par une invisible communion, le souffle éveillé par lui dans un sanctuaire nouveau de l'intelligence. »

Ce discours n'éveilla pas dans le sein de Fulgence une ardeur plus grande que son maître ne l'avait pressenti; Spiridion l'avait bien jugé en lui disant que l'heure de la connaissance n'était pas sonnée pour lui. Sans doute, des esprits plus hardis et des cerveaux plus vastes que celui de Fulgence eussent pu être institués dépositaires du secret de l'abbé; à cette époque il s'en trouvait encore dans le cloître. Mais, sans doute aussi, ces caractères ne lui offraient point une garantie suffisante de sincérité et de désintéressement; il devait craindre que son trésor ne devînt un moyen de puissance temporelle ou de gloire mondaine dans les mains des ambitieux, peut-être une source d'impiété, une cause d'athéisme, sous l'interprétation d'une ame aride et d'une intelligence privée d'amour. Il savait que Fulgence était, comme dit l'Écriture, *un or très pur*, et que si, le courage lui manquant, il venait à ne point profiter du legs sacré, du moins il n'en ferait jamais un usage funeste. Quand il vit avec quelle humble résignation ce disciple bien-aimé avait écouté ses confidences, il s'applaudit de l'avoir laissé à son libre arbitre, et lui fit jurer seulement qu'il ne mourrait point sans avoir fait passer le legs en des mains dignes de le posséder. Fulgence le jura. — Mais, ô mon maître! s'écria-t-il, à quoi connaîtrai-je ces mains pures? et, si nul ne m'inspire assez de confiance pour que je lui transmette votre héritage, du sein de la tombe votre voix ne montera-t-elle pas vers moi pour tancer mon aveuglement ou ma timidité? Pourrai-je, quand la lumière sera éteinte, me diriger seul dans les ténèbres?

— Aucune lumière ne s'éteint, répondit l'abbé, et les ténèbres de l'entendement sont, pour un esprit généreux et sincère, des voiles faciles à déchirer. Rien ne se perd, la forme elle-même ne meurt pas; et, ma figure restant gravée dans le plus intime sanctuaire de ta mémoire, qui pourra dire que ma figure a disparu de ce monde et que les vers ont détruit mon image? La mort rompra-t-elle les liens de notre amitié, et ce qui est conservé dans le cœur d'un ami a-t-il cessé d'être? L'ame a-t-elle besoin des yeux du corps pour contempler ce qu'elle aime, et n'est-elle pas un miroir d'où rien ne s'efface? Va, la mer cessera de refléter l'azur des cieux avant que l'image d'un

être aimé retombe dans le néant; et l'artiste qui fixe une ressemblance sur la toile ou sur le marbre ne donne-t-il pas, lui aussi, une sorte d'immortalité à la matière?. —

Tels étaient les derniers entretiens de Spiridion avec son ami. Mais ici commence pour ce dernier une série de faits personnels, sur lesquels j'appelle toute ton attention; les voici tels qu'ils m'ont été transmis mainte fois par lui avec la plus scrupuleuse exactitude.

Fulgence ne pouvait s'habituer à l'idée de voir mourir son ami et son maître. En vain les médecins lui disaient que l'abbé avait peu de jours à vivre, sa maladie ayant dépassé déjà le terme où cessent les espérances et où s'arrêtent les ressources de l'art; il ne concevait pas que cet homme, encore si vigoureux d'esprit et de caractère, fût à la veille de sa destruction. Jamais il ne l'avait vu plus clair et plus éloquent dans ses paroles, plus subtil dans ses aperçus, et plus large dans ses vues. Au seuil d'une autre vie, il avait encore de l'énergie et de l'activité pour s'occuper des détails de la vie qu'il allait quitter. Plein de sollicitude pour ses frères, il donnait à chacun l'instruction qui lui convenait : aux mauvais, la prédication ardente; aux bons, l'encouragement paternel. Il était plus inquiet et plus touché de la douleur de Fulgence que de ses propres souffrances physiques, et sa tendresse pour ce jeune homme lui faisait oublier ce qu'a de solennel et de terrible le pas qu'il allait franchir.

Ici le père Alexis s'interrompit en voyant mes yeux se remplir de larmes, et ma tête se pencha sur sa main glacée, à la pensée d'un rapprochement si intime entre la situation qu'il me décrivait et celle où nous nous trouvions l'un et l'autre. Il me comprit, serra ma main avec force, et continua.

— Spiridion, voyant que cette ame tendre et passionnée dans ses attachemens allait se briser avec le fil de sa vie, essayait de lui adoucir l'horreur dont le catholicisme environne l'idée de la mort; il lui peignait sous des couleurs sereines et consolantes ce passage d'une existence éphémère à une existence sans fin. « Je ne vous plains pas de mourir, lui répondait Fulgence; je me plains parce que vous me quittez. Je ne suis pas inquiet de votre avenir, je sais que vous allez passer de mes bras dans ceux d'un Dieu qui vous aime; mais moi, je vais gémir sur une terre aride et traîner une existence délaissée parmi des êtres qui ne vous remplaceront jamais pour moi! — O mon enfant! ne parle pas ainsi, répondit l'abbé; il y a une providence pour les hommes bons, pour les cœurs aimans. Si elle te retire un ami dont la mission auprès de toi est remplie, elle donnera en ré-

compense à ta vieillesse un ami fidèle, un fils dévoué, un disciple confiant, qui entourera tes derniers jours des consolations que tu me procures aujourd'hui. — Nul ne pourra m'aimer comme je vous aime, reprenait Fulgence, car jamais je ne serai digne d'un amour semblable à celui que vous m'inspirez; et quand même cela devrait arriver, je suis si jeune encore! Imaginez ce que j'aurai à souffrir, privé de guide et d'appui, durant les années de ma vie où vos conseils et votre protection m'eussent été le plus nécessaires!

— Écoute, lui dit un jour l'abbé, je veux te dire une pensée qui a traversé plusieurs fois mon esprit sans s'y arrêter. Nul n'est plus ennemi que moi, tu le sais, des grossières jongleries dont les moines se servent pour terrifier leurs adeptes; je ne suis pas davantage partisan des extases, que d'ignorans visionnaires ou de vils imposteurs ont fait servir à leur fortune ou à la satisfaction de leur misérable vanité; mais je crois aux apparitions et aux songes qui ont jeté quelquefois une salutaire terreur ou apporté une vivifiante espérance à des esprits sincères et pieusement enthousiastes. Les miracles ne me paraissent pas inadmissibles à la raison la plus froide et la plus éclairée. Parmi les choses surnaturelles qui, loin de causer de la répugnance à mon esprit, lui sont un doux rêve et une vague croyance, j'accepterais comme possibles les communications directes de nos sens avec ce qui reste en nous et autour de nous des morts que nous avons chéris. Sans croire que les cadavres puissent briser la pierre du sépulcre et reprendre pour quelques instans les fonctions de la vie, je m'imagine quelquefois que les élémens de notre être ne se divisent pas subitement, et qu'avant leur diffusion un reflet de nous-mêmes se projette autour de nous, comme le spectre solaire frappe encore nos regards de tout son éclat, plusieurs minutes après que l'astre s'est abaissé derrière notre horizon. S'il faut t'avouer tout ce qui se passe en moi à cet égard, je te confesserai qu'il était une tradition, dans ma famille, que je n'ai jamais eu la force de rejeter comme une fable. On disait que la vie était dans le sang de mes ancêtres à un tel degré d'intensité, que leur ame éprouvait, au moment de quitter le corps, l'effort d'une crise étrange, inconnue. Ils voyaient alors leur propre image se détacher d'eux, et leur apparaître quelquefois double et triple. Ma mère assurait qu'à l'heure suprême où mon père rendit l'esprit, il prétendait voir de chaque côté de son lit un spectre tout semblable à lui, revêtu de l'habit qu'il portait les jours de fête pour aller à la synagogue dont il était rabbin. Il eût été si facile à la raison hautaine de repousser cette légende, que je ne

m'en suis jamais donné la peine. Elle plaisait à mon imagination, et j'eusse été affligé de la condamner au néant des erreurs *jugées*. Ces discours te causent quelque surprise, je le vois. Tu m'as vu repousser si durement les tentatives de nos visionnaires et railler d'une manière si impitoyable leurs hallucinations, que tu penses peut-être qu'en cet instant mon cerveau s'affaiblit. Je sens au contraire que les voiles se dégagent, et il me semble que jamais je n'ai pénétré avec plus de lucidité dans les perceptions inconnues d'un nouvel ordre d'idées. A l'heure d'abdiquer l'exercice de la raison superbe, l'homme sincère, sentant qu'il n'a plus besoin de se défendre des terreurs de la mort, jette son bouclier et contemple d'un œil calme le champ de bataille qu'il abandonne. Alors il peut voir que, de même que l'ignorance et l'imposture, la raison et la science ont leurs préjugés, leurs aveuglemens, leurs négations téméraires, leurs étroites obstinations. Que dis-je? il voit que la raison et la science humaines ne sont que des aperçus provisoires, des horizons nouvellement découverts, au-delà desquels s'ouvrent des horizons infinis, inconnus encore, et qu'il juge insaisissables, parce que la courte durée de sa vie et la faible mesure de ses forces ne lui permettent pas de pousser plus loin son voyage. Il voit, à vrai dire, que la raison et la science ne sont que la supériorité d'un siècle relativement à un autre, et il se dit en tremblant que les erreurs qui le font sourire en son temps ont été le dernier mot de la sagesse humaine pour ses devanciers. Il peut se dire que ses descendans riront également de sa science, et que les travaux de toute sa vie, après avoir porté leurs fruits pendant une saison, seront nécessairement rejetés comme le vieux tronc d'un arbre qu'on recèpe. Qu'il s'humilie donc alors, et qu'il contemple avec un calme philosophique cette suite de générations qui l'ont précédé et cette suite de générations qui le suivront; et qu'il sourie en voyant le point intermédiaire où il a végété, atome obscur, imperceptible anneau de la chaîne infinie! Qu'il dise : J'ai été plus loin que mes ancêtres, j'ai grossi ou épuré le trésor qu'ils avaient conquis. Mais qu'il ne dise pas : Ce que je n'ai pas fait est impossible à faire, ce que je n'ai pas compris est un mystère incompréhensible, et jamais l'homme ne surmontera les obstacles qui m'ont arrêté. Car cela serait un blasphème, et ce serait pour de tels arrêts qu'il faudrait rallumer les bûchers où l'inquisition jette les écrits des novateurs.

Ce jour-là, Spiridion mit sa tête dans ses mains, et ne s'expliqua pas davantage. Le lendemain, il reprit un entretien qui semblait lui plaire et le distraire de ses souffrances.

— Fulgence! dit-il, que peut signifier ce mot *passé?* et quelle action veut marquer ce verbe : *n'être plus?* Ne sont-ce pas là des idées créées par l'erreur de nos sens et l'impuissance de notre raison? Ce qui a été peut-il cesser d'être, et ce qui est peut-il n'avoir pas été de tout temps?

— Est-ce à dire, maître, lui répliqua le simple Fulgence, que vous ne mourrez point, ou que je vous verrai encore après que vous ne serez plus?

— Je ne serai plus et je serai encore, répondit le maître. Si tu ne cesses pas de m'aimer, tu me verras, tu me sentiras, tu m'entendras partout. Ma forme sera devant tes yeux, parce qu'elle restera gravée dans ton esprit; ma voix vibrera à ton oreille, parce qu'elle restera dans la mémoire de ton cœur; mon esprit se révélera encore à ton esprit, parce que ton ame me comprend et me possède. Et peut-être, ajouta-t-il avec une sorte d'enthousiasme et comme frappé d'une idée nouvelle, peut-être te dirai-je, après ma mort, ce que mon ignorance et la tienne nous ont empêchés de découvrir ensemble et de nous communiquer l'un à l'autre. Peut-être ta pensée fécondera-t-elle la mienne; peut-être la semence laissée par moi dans ton ame fructifiera-t-elle, échauffée par ton souffle. Prie, prie! et ne pleure pas. Rappelle-toi que le jeune prophète Élysée demanda pour toute grace au Seigneur qu'il mît sur lui une double part de l'esprit du prophète Élie, son maître. Nous sommes tous prophètes aujourd'hui, mon enfant. Nous cherchons tous la parole de vie et l'esprit de vérité.

Le dernier jour, l'abbé reçut les sacremens avec tout le calme et toute la dignité d'un homme qui accomplit un acte extérieur et qui l'accepte comme un symbole respectable. Il reçut tous les adieux de ses frères, leur donna sa dernière bénédiction, et, se tournant vers Fulgence, il lui dit tout bas au moment où celui-ci, le voyant si fort et si tranquille, espérait presque qu'une crise favorable s'opérait et que son ami allait lui être rendu :

— Fais-les sortir, Fulgence; je veux être seul avec toi. Hâte-toi, je vais mourir.

Fulgence, consterné, obéit, et quand il fut seul avec l'abbé, il lui demanda, en tremblant et en pleurant, d'où lui venait, dans un moment où il semblait si calme, la pensée que sa vie allait finir si vite.

— Je me sens extraordinairement bien en effet, répondit Spiridion, et si je m'en rapportais au bien-être que j'éprouve dans mon corps et dans mon ame, je croirais volontiers que je ne fus jamais plus fort et mieux portant. Mais il est certain que je vais mourir, car

j'ai vu tout à l'heure mon spectre qui me montrait le sablier, et qui me faisait signe de renvoyer tous ces témoins inutiles ou malveillans. Dis-moi où en est le sable.

— O mon maître! plus d'à-moitié écoulé dans le réceptacle.

— C'est bien, mon enfant... Donne-moi l'écrit... place-le sur ma poitrine, et mets tout de suite le linceul autour de mes reins.

Fulgence obéit, le front baigné d'une sueur froide. L'abbé lui prit les mains, et lui dit encore :

— Je ne m'en vais pas... Tous les élémens de mon être retournent à *Dieu*, et une partie de moi passe en toi.

Puis il ferma les yeux et se recueillit. Au bout d'une demi-heure, il les rouvrit, et dit :

— Cet instant est ineffable; je ne fus jamais plus heureux... Fulgence, reste-t-il du sable?

Fulgence tourna ses yeux humides vers le sablier. Il ne restait plus que quelques grains dans le récipient. Emporté par un mouvement de douleur inexprimable, il serra convulsivement les deux mains de son maître, qui étaient enlacées aux siennes, et qu'il sentait se refroidir rapidement. L'abbé lui rendit son étreinte avec force, et sourit en disant : — *Voici l'heure!*

En cet instant, Fulgence sentit une main pleine de chaleur se poser sur sa tête. Il se retourna brusquement, et vit debout derrière lui un homme en tout semblable à l'abbé, qui le regardait d'un air grave et paternel. Il reporta ses regards sur le mourant; ses mains s'étaient détendues, ses yeux étaient fermés. Il avait cessé de vivre de la vie des hommes.

Fulgence n'osa se retourner. Partagé entre la terreur et le désespoir, il colla son visage au bord du lit, et perdit connaissance pendant quelques instans. Mais bientôt, se rappelant le devoir qu'il avait à remplir, il reprit courage, et acheva d'ensevelir son maître bien-aimé dans le linceul. Il arrangea le manuscrit avec le plus grand soin, plaça dessus le crucifix, suivant l'usage, et croisa les bras du cadavre sur la poitrine. A peine y furent-ils, qu'ils se raidirent comme l'acier, et il sembla à Fulgence que nul pouvoir humain n'eût pu arracher le livre à ce corps privé de vie.

Il ne le quitta pas une seule minute, et le porta lui-même, avec trois autres novices, dans l'église. Là, il se prosterna près de son catafalque, et y resta, sans prendre aucun aliment, ni goûter aucun sommeil, jusqu'à ce qu'il eût de ses mains soudé le cercueil, et qu'il eût vu de ses yeux sceller la pierre du caveau. Quand ce fut fait, il

se prosterna sur cette dalle, et l'arrosa de larmes amères. Alors il entendit une voix qui lui dit à l'oreille : *T'ai-je donc quitté?* Il n'osa pas regarder auprès de lui. Il ferma les yeux pour ne rien voir. Mais la voix qu'il avait entendue était bien celle de son ami. Les chants funèbres résonnaient encore sous la voûte du temple, et le cortége des moines défilait lentement.

— Là, poursuivit Alexis après s'être un peu reposé, cessent pour moi les intimes révélations de Fulgence. Lorsqu'il me raconta ces choses, il crut devoir ne me rien cacher de la vie et de la mort de son maître; mais, soit scrupule de chrétien, soit une sorte de confusion et de repentir envers la mémoire de Spiridion, il ne voulut point me raconter ce qui s'était passé depuis entre lui et l'ombre assidue à le visiter. J'ai la certitude intime qu'il eut de nombreuses apparitions dans les premiers temps ; mais la crainte qu'elles lui causaient et les efforts qu'il faisait pour s'y soustraire, les rendirent de plus en plus rares et confuses. Fulgence était un caractère flottant, une conscience timorée. Quand il eut perdu son maître, le charme de sa présence continuelle n'agissant plus sur lui, il fut effrayé de tout ce qu'il avait entendu, et peut-être de ce qu'il avait fait en inhumant le livre. Personne mieux que lui ne savait combien l'accusation de magie était indigne de la haute sagesse et de la puissante raison de l'abbé. Néanmoins, à force d'entendre dire, après sa mort, qu'il s'était adonné à cet art détestable, et qu'il avait eu commerce avec les démons, Fulgence, épouvanté des choses surnaturelles qu'il avait vues, et de celles qui, sans doute, se passaient encore en lui, chercha dans l'observance scrupuleuse de ses devoirs de chrétien un refuge contre la lumière qui éblouissait sa faible vue. Ce qu'il faut admirer dans cet homme généreux et droit, c'est qu'il trouva dans son cœur la force qui manquait à son esprit, et qu'il ne trahit jamais, même au sein des investigations menaçantes ou perfides du confessionnal, aucun des secrets de son maître. L'existence du manuscrit demeura ignorée, et, à l'heure de sa mort, il exécuta fidèlement la volonté suprême de Spiridion, en me confiant ce que je viens de te confier.

Spiridion avait érigé en statut particulier de notre abbaye, que tout religieux atteint d'une maladie grave serait en droit de réclamer, outre les soins de l'infirmier ordinaire, ceux d'un novice ou d'un religieux à son choix. L'abbé avait institué ce réglement peu de jours avant sa mort, en reconnaissance des consolations dont Fulgence entourait son agonie, afin que ce même Fulgence et les autres religieux eussent, dans leur dernière épreuve, ces secours et ces consolations

de l'amitié que rien ne peut remplacer. Fulgence étant donc tombé en paralysie, je fus mandé auprès de lui. Le choix qu'il faisait de moi en cette occurrence eut lieu de me surprendre, car je le connaissais à peine, et il n'avait jamais semblé me distinguer, tandis qu'il était sans cesse entouré de fervens disciples et d'amis empressés. Objet des persécutions et des méfiances de l'ordre, durant les années qui suivirent la mort de l'abbé, il avait fini par faire sa paix à force de douceur et de bonté. De guerre lasse, on avait cessé de lui demander compte des écrits hérétiques qu'on soupçonnait être sortis de la plume d'Hébronius, et on se persuadait qu'il les avait brûlés. Les conjectures sur le grand œuvre étaient passées de mode depuis que l'esprit du XVIIIe siècle s'était infiltré dans nos murs. Nous avions au moins dix bons pères philosophes, qui lisaient Voltaire et Rousseau en cachette, et qui poussaient *l'esprit fort* jusqu'à rompre le jeûne et soupirer après le mariage. Il n'y avait plus que le portier du couvent, vieillard de quatre-vingts ans, contemporain du père Fulgence, qui mêlât les superstitions du passé à l'orgueil du présent. Il parlait du vieux temps avec admiration, de l'abbé Spiridion avec un sourire mystérieux, et de Fulgence lui-même avec une sorte de mépris, comme d'un ignorant et d'un paresseux qui eût pu faire part de son secret et enrichir le couvent, mais qui avait peur du diable et faisait niaisement son salut. Cependant il y avait encore de mon temps plusieurs jeunes cerveaux que la vie et la mort d'Hébronius tourmentaient comme un problème. J'étais de ce nombre, mais je dois dire que, si le sort de cette grande ame dans l'autre vie m'inspirait quelque inquiétude, je ne partageais aucune des imbéciles terreurs de ceux qui n'osaient prier pour elle, de peur de la voir apparaître. Une superstition, qui durera tant qu'il y aura des couvens, condamnait son spectre à errer sur la terre jusqu'à ce que les portes du purgatoire tombassent tout-à-fait devant son repentir ou devant les supplications des hommes. Mais, comme, selon les moines, il est de la nature des spectres de s'acharner après les vivans qui veulent bien s'occuper d'eux pour en obtenir toujours plus de messes et de prières, chacun se gardait bien de prononcer son nom dans les commémorations particulières.

Pour moi, j'avais souvent réfléchi aux choses étranges qu'on racontait au noviciat sur les anciennes apparitions de l'abbé Spiridion. Aucun novice de mon temps ne pouvait affirmer avoir vu ou entendu *l'esprit;* mais certaines traditions s'étaient perpétuées dans cette école avec les commentaires de l'ignorance et de la peur, élémens

ordinaires de l'éducation monacale. Les anciens, qui se piquaient d'être éclairés, riaient de ces traditions, sans avouer qu'ils les avaient accréditées eux-mêmes dans leur jeunesse. Pour moi, je les écoutais avec avidité, mon imagination se plaisant à la poésie de ces récits merveilleux, et ma raison ne cherchant point à les commenter. J'aimais surtout une certaine histoire que je veux te rapporter.

Pendant les dernières années de l'abbé Spiridion, il avait pris l'habitude de marcher à grands pas dans la longue salle du chapitre, depuis midi jusqu'à une heure. C'était là toute la récréation qu'il se permettait, et encore la consacrait-il aux pensées les plus graves et les plus sombres; car, si on venait l'interrompre au milieu de sa promenade, il se livrait à de violens accès de colère. Aussi les novices qui avaient quelque grace à lui demander se tenaient-ils dans la galerie du cloître contiguë à celle du chapitre, et là ils attendaient, tout tremblans, que le coup d'une heure sonnât; car l'abbé, scrupuleusement régulier dans la distribution de sa journée, n'accordait jamais une minute de plus ni de moins à sa promenade. Quelques jours après sa mort, l'abbé Déodatus, son successeur, étant entré un peu après midi dans la salle du chapitre, en sortit, au bout de quelques instans, pâle comme la mort, et tomba évanoui dans les bras de plusieurs frères qui se trouvaient dans la galerie. Jamais il ne voulut dire la cause de sa terreur ni raconter ce qu'il avait vu dans la salle. Aucun religieux n'osa plus y pénétrer à cette heure-là, et la peur s'empara de tous les novices au point qu'on passait la nuit en prières dans les dortoirs, et que plusieurs de ces jeunes gens tombèrent malades. Cependant la curiosité étant plus forte encore que la peur, il y en eut quelques-uns d'assez hardis pour se tenir dans la galerie à l'heure fatale. Cette galerie est, vous le savez, plus basse de quelques pieds que le sol de la salle du chapitre. Les cinq grandes fenêtres en ogive de la salle donnent donc sur la galerie, et à cette époque elles étaient, comme aujourd'hui, garnies de grands rideaux de serge rouge constamment baissés sur cette face du bâtiment. Quels furent la surprise et l'effroi de ces novices, lorsqu'ils virent passer sur les rideaux la grande ombre de l'abbé Spiridion, bien reconnaissable à la silhouette de sa belle chevelure! En même temps qu'on voyait passer et repasser cette ombre, on entendait le bruit égal et rapide de ses pas. Tout le couvent voulut être témoin de ce prodige, et les esprits forts, car dès ce temps-là il y en avait quelques-uns, prétendaient que c'était Fulgence ou quelque autre des anciens favoris de l'abbé qui se promenait de la sorte. Mais l'étonnement des incrédules

fut grand lorsqu'ils purent s'assurer que toute la communauté, sans en excepter un seul religieux, novice ou serviteur, était rassemblée sur la galerie, tandis que l'ombre marchait toujours et que le plancher de la salle craquait sous ses pieds comme à l'ordinaire.

Cela dura plus d'un an. A force de messes et de prières, on satisfit, dit-on, cette ame en peine, et le premier anniversaire de la mort d'Hébronius vit cesser le prodige. Cependant une autre année s'écoula encore sans que personne osât entrer dans la salle à l'heure maudite. Comme on donne à chaque chose un nom de convention dans les couvens, on avait nommé cette heure le *miserere*, parce que, pendant l'année qu'avait duré la promenade du revenant, plusieurs novices, désignés à tour de rôle par les supérieurs, avaient été tenus d'aller réciter le *miserere* dans la galerie. Quand cette apparition eut cessé, et qu'on se fut familiarisé de nouveau avec les lieux hantés par l'esprit, on disait qu'à l'heure de midi, au moment où le soleil passait sur la figure du portrait d'Hébronius, on voyait ses yeux s'animer et paraître en tout semblables à des yeux humains.

Cette légende ne m'avait jamais trouvé railleur et superbe. Je prenais un singulier plaisir à l'entendre raconter, et long-temps avant l'époque où je connus intimement Fulgence, je m'étais intéressé à ce savant abbé, dont l'ame agitée n'avait peut-être pu encore entrer dans le repos céleste, faute d'avoir trouvé des amis assez courageux ou des chrétiens assez fervens pour demander et obtenir sa grace. Dans toute la naïveté de ma foi, je m'étais posé comme l'avocat de Spiridion auprès du tribunal de Dieu, et tous les soirs, avant de m'endormir, je récitais avec onction un *De Profundis* pour lui. Bien qu'il fût mort une quarantaine d'années avant ma naissance, soit que j'aimasse la grandeur de ce caractère dont on rapportait mille traits remarquables, soit qu'il y eût en moi quelque chose comme une prédestination à devenir son héritier, je me sentais ému d'une vive sympathie et d'une sorte de tendresse pieuse, en songeant à lui. J'avais horreur de l'hérésie, et je le plaignais si vivement d'avoir donné dans cette erreur, que je ne pouvais souffrir qu'on parlât devant moi de ses dernières années.

Néanmoins la prudence me défendait d'avouer cette sympathie. L'inquisition exercée sans cesse par les supérieurs eût incriminé la pureté de mes sentimens. Le choix que Fulgence fit de moi pour son ami et son consolateur eut lieu de me surprendre autant qu'il surprit les autres. Quelques-uns en furent blessés, mais personne ne songea à m'en faire un crime; car je ne l'avais pas cherché, et on

n'en conçut point de méfiance. J'étais alors aussi fervent catholique qu'il est possible de l'être, et même ma dévotion avait un caractère d'orthodoxie farouche qui m'assurait, sinon la bienveillance, du moins la considération des supérieurs. Il y avait déjà quatre ans que j'avais fait profession, et cette *ferveur de novice* qui est devenue un terme proverbial, ne s'était pas encore démentie. J'aimais la religion catholique avec une sorte de transport; elle me semblait une arche sainte à l'abri de laquelle je pourrais dormir toute ma vie en sûreté contre les flots et les orages de mes passions, car je sentais fermenter en moi une force capable de briser comme le verre tous les raisonnemens de la sagesse, et les idées que renferme ce mot *mystère* étaient les seules qui pussent m'enchaîner, parce qu'elles seules pouvaient gouverner ou du moins endormir mon imagination. Je me plaisais à exalter la puissance de cette révélation divine qui coupe court à toutes les controverses, et promet, en revanche de la soumission de l'esprit, les éternelles joies de l'ame. Combien je la trouvais préférable à ces philosophies profanes qui cherchent vainement le bonheur dans un monde éphémère, et qui ne peuvent, après avoir lâché la bride aux instincts de la matière, reprendre le moindre empire durable sur eux par le raisonnement! J'étais chargé de presque toutes les instructions scolastiques, et je professais la théologie en apôtre exalté, faisant servir tout l'esprit de discussion et d'examen qui était en moi à démontrer l'excellence d'une foi qui proscrivait l'un et l'autre.

Je semblais donc l'homme le moins propre à recevoir les confidences de l'ami d'Hébronius. Mais un seul acte de ma vie avait révélé naguère au vieux Fulgence quel fonds on pouvait faire sur ma loyauté. Un novice m'avait confié une faute que je l'avais engagé à confesser. Il ne l'avait pas fait, et la faute ayant été découverte, ainsi que la confidence que j'avais reçue, on taxait presque mon silence de complicité. On voulait pour m'absoudre que je fisse de plus amples révélations, et que je complétasse, par la délation, l'accusation portée contre ce jeune homme. J'aimai mieux me laisser charger que de le charger lui-même. Il confessa toute la vérité, et je fus disculpé. Mais on me fit un grand crime de ma résistance, et le prieur m'adressa des reproches publics dans les termes les plus blessans pour l'orgueil irritable qui couvait dans mon sein. Il m'imposa une rude pénitence; puis, voyant la surprise et la consternation que cet arrêt sévère répandait sur le visage des novices tremblans autour de moi, il ajouta : « Nous avons regret à punir avec la rigueur de la justice un homme aussi régulier dans ses mœurs et aussi attaché à ses devoirs que vous

l'avez été jusqu'à ce jour. Nous aimerions à pardonner cette faute, la première de votre vie religieuse qui nous ait offert de la gravité. Nous le ferions avec joie, si vous montriez assez de confiance en nous pour vous humilier devant notre paternelle autorité, et si, tout en reconnaissant vos torts, vous preniez l'engagement solennel de ne jamais retomber dans une telle résistance, en faveur des profanes maximes d'une mondaine loyauté.

— Mon père, répondis-je, j'ai sans doute commis une grande faute, puisque vous condamnez ma conduite; mais Dieu réprouve les vœux téméraires, et quand nous faisons un ferme propos de ne plus l'offenser, ce n'est point par des sermens, mais par d'humbles vœux et d'ardentes prières que nous obtenons son assistance future. Nous ne saurions tromper sa clairvoyance, et il se rirait de notre faiblesse et de notre présomption. Je ne puis donc m'engager à ce que vous me demandez.

Ce langage n'était pas celui de l'église, et, à mon insu, un instant d'indignation venait de tracer en moi une ligne de démarcation entre l'autorité de la foi et l'application de cette autorité entre les mains des hommes. Le prieur n'était pas de force à s'engager dans une discussion avec moi. Il prit un air d'hypocrite compassion, et me dit d'un ton affligé qui déguisait mal son dépit : — Je serai forcé de confirmer ma sentence, puisque vous ne vous sentez pas la force de me rassurer à l'avenir sur une seconde faute de ce genre.

— Mon père, répondis-je, je ferai double pénitence pour celle-ci. Je la fis en effet; je prolongeai tellement mes macérations, qu'on fut forcé de les faire cesser. Sans m'en douter, ou du moins sans l'avoir prévu, j'allumai de profonds ressentimens, et j'excitai de vives alarmes dans l'esprit des supérieurs, par l'orgueil d'une expiation qui désormais me déclarait invulnérable aux atteintes des châtimens extérieurs. Fulgence fut vivement frappé du caractère inattendu que cette conduite, de ma part, révélait aux autres et à moi-même. Il lui échappa de dire que, du temps de l'abbé Spiridion, de *telles choses ne se seraient point passées.*

Ces paroles me frappèrent à mon tour, et je lui en demandai l'explication un jour que je me trouvai seul avec lui. — Ces paroles signifient deux choses, me répondit-il : d'abord que jamais l'abbé Spiridion n'eût cherché à arracher de la bouche d'un ami le secret d'un ami; ensuite que, si quelqu'un l'eût osé tenter, il eût puni la tentative et récompensé la résistance. — Je fus fort surpris de cet instant d'abandon, le seul peut-être auquel Fulgence se fût livré

depuis bien des années. Très peu de temps après, il tomba en paralysie, et me fit venir auprès de lui. Il me parut d'abord très gêné avec moi, et j'attendais vainement qu'il m'expliquât par quel hasard il m'avait choisi. Mais, voyant qu'il ne le faisait pas, je sentis ce qu'il y aurait eu d'indélicat à le lui demander, et je m'efforçai de lui montrer que j'étais reconnaissant et honoré de la préférence qu'il m'accordait. Il me sut gré de lui épargner toute explication, et nos relations s'établirent sur un pied de tendre intimité et de dévouement filial. Cependant la confiance eut peine à venir, quoique nous parlassions beaucoup ensemble et avec une apparence d'abandon. Le bon vieillard semblait avoir besoin de raconter ses jeunes années, et de faire partager à un autre l'enthousiasme qu'il avait pour son bien-aimé maître Spiridion. Je l'écoutais avec plaisir, éloigné que j'étais de concevoir aucune inquiétude pour ma foi; et bientôt je pris tant d'intérêt à ce sujet, que, lorsqu'il s'en écartait, je l'y ramenais de moi-même. J'aurais bien, à cause des travaux inconnus qui avaient rempli les dernières années de l'abbé, gardé contre lui une sorte de méfiance, si les détails de sa vie m'eussent été transmis par un catholique moins régulier que Fulgence; mais de celui-ci rien ne m'était suspect, et à mesure que par lui je me mis à connaître Spiridion, je me laissai aller à la sympathie étrange et toute puissante que m'inspirait le caractère de l'homme, sans m'alarmer des opinions finales du théologien. Cette sincérité vigoureuse et cette justice rigide qu'il avait apportées dans tous les actes de sa vie faisaient vibrer en moi des cordes jusque-là muettes. Enfin j'arrivai à chérir ce mort illustre comme un ami vivant. Fulgence parlait de lui et des choses écoulées depuis soixante ans, comme s'ils eussent été d'hier; le charme et la vérité de ses tableaux étaient tels pour moi, que je finissais par croire à la présence du maître ou à son retour prochain au milieu de nous. Je restais parfois long-temps sous l'empire de cette illusion, et quand elle s'évanouissait, quand je revenais au sentiment de la réalité, je me sentais saisi d'une véritable tristesse, et je m'affligeais de mon erreur perdue avec une naïveté qui faisait sourire et pleurer à la fois le bon Fulgence. Malgré la résignation patiente avec laquelle ce digne religieux supportait son infirmité toujours croissante, malgré l'enjouement et l'expansion que ma présence lui apportait, il était facile de voir qu'un chagrin lent et profond l'avait rongé toute sa vie; et plus ses jours déclinaient vers la tombe, plus ce chagrin mystérieux semblait lui peser. Enfin, sa mort étant proche, il m'ouvrit tout-à-fait son ame, et me dit qu'il m'avait jugé

seul capable de recevoir un secret de cette importance, à cause de la fermeté de mes principes et de celle de mon caractère. L'une devait m'empêcher, selon lui, de m'égarer dans les abîmes de l'hérésie; l'autre me préserverait de jamais trahir le secret du livre. Il désirait que je ne prisse point connaissance de ce livre; mais il ajoutait, selon l'esprit du maître, que, si je venais à perdre la foi et à tomber dans l'athéisme, ce livre, quoique entaché peut-être d'hérésie, devait certainement me ramener à la croyance de la divinité et des points fondamentaux de la vraie religion. Sous ce rapport, c'était un trésor qu'il ne fallait pas laisser à jamais enfoui; et Fulgence me fit jurer, au cas où je n'aurais jamais besoin d'y recourir, de ne point emporter ce secret dans la tombe et de le confier à quelque ami éprouvé avant de mourir. Il y eut beaucoup d'embarras et de contradictions dans les aveux du bon religieux. Il semblait qu'il y eût en lui deux consciences, l'une tourmentée par les devoirs et les engagemens de l'amitié, l'autre par les terreurs de l'enfer. Son trouble excita en moi une tendre compassion, et je ne songeai pas à porter de sévères jugemens sur sa conduite, en un moment si solennel et si douloureux. D'autre part, je commençais à me trouver moi-même dans la même situation que lui. Catholique et hérétique à la fois, d'une main j'invoquais l'autorité de l'église romaine, de l'autre je plongeais dans la tombe de Spiridion pour y chercher ou du moins pour y protéger l'esprit de révolte et d'examen. Je compris bien les souffrances du moribond Fulgence, et je lui cachai celles qui s'emparaient de moi. Il s'était soutenu vigoureux d'esprit tant que l'urgence de ses aveux avait été aux prises avec les scrupules de sa dévotion. A peine eut-il mis fin à ces agitations, qu'il commença à baisser; sa mémoire s'affaiblit, et bientôt il sembla avoir complètement oublié jusqu'au nom de son ami. Durant les heures de la fièvre, il était livré aux plus minutieuses pratiques de dévotion, et je n'étais occupé qu'à lui réciter des prières et à lui lire des psaumes. Il s'endormait un rosaire entre les doigts, et s'éveillait en murmurant : *Miserere nobis*. On eût dit qu'il voulait expier, à force de puérilités, la coûteuse énergie qu'il avait déployée en exécutant la volonté dernière de son ami. Ce spectacle m'affligea. A quoi sert toute une vie de soumission et d'aveuglement, pensai-je, s'il faut à quatre-vingts ans mourir dans l'épouvante? Comment mourront les athées et les débauchés, si les saints descendent dans la tombe pâles de terreur et manquant de confiance en la justice de Dieu?

Une nuit, Fulgence, {en proie à un redoublement de fièvre, fut

agité de rêves pénibles. Il me pria de m'asseoir près de son lit et de rester éveillé, afin de l'éveiller lui-même s'il venait à s'endormir. A chaque instant, il croyait voir un spectre approcher de lui; mais il avouait ensuite qu'il ne le voyait point, et que la peur seule de le voir faisait passer devant ses yeux des images flottantes et des formes confuses. Il faisait un beau clair de lune, et cette circonstance l'effrayait particulièrement. C'est alors que, dévoré d'une curiosité égoïste, je lui arrachai l'aveu des apparitions qu'il avait eues. Mais cet aveu fut très incomplet, sa tête s'égarait à chaque instant; tout ce que je pus savoir, c'est que le spectre avait cessé de le visiter pendant plus de cinquante ans. C'était environ un an avant cette maladie, sous laquelle il succombait, que l'apparition était revenue. A l'heure de la nuit où la lune entrait dans son plein, il s'éveillait et voyait l'abbé assis près de lui. Celui-ci ne lui parlait point, mais il le regardait d'un air triste et sévère, comme pour lui reprocher son oubli et lui rappeler ses promesses. Fulgence en avait conclu que son heure était proche; et, cherchant autour de lui à qui il pourrait transmettre le secret, il avait remarqué que j'étais le seul homme sur lequel il pût compter. Il n'avait voulu me faire aucune ouverture préalable, afin de ne point attirer sur nos relations l'attention des supérieurs et de ne point m'exposer par la suite à des persécutions.

La nuit se passa sans que le spectre apparût à Fulgence. Quand il vit le matin blanchir l'horizon, il secoua tristement la tête, en disant : — C'est fini, il ne viendra plus. Il ne venait que pour me tourmenter lorsqu'il était mécontent de moi, et maintenant que j'ai fait sa volonté, il m'abandonne! O maître, ô maître, j'ai pourtant exposé pour vous mon salut éternel, et peut-être suis-je damné à jamais pour vous avoir aimé plus que moi-même!

Ce dernier élan d'une affection plus forte que la peur m'attendrit profondément. Quel était donc cet homme, qui, soixante ans après sa mort, inspirait une telle épouvante, de tels dévouemens et de si tendres regrets! Fulgence s'endormit, et se réveilla vers midi. — C'en est fait, me dit-il, je sens la vie qui de minute en minute se retire de moi. Mon cher frère, je voudrais recevoir les derniers sacremens. Allez vite assembler nos frères et demander qu'on vienne m'administrer. Hélas! ajouta-t-il d'un air préoccupé, je mourrai donc sans savoir si son ame a fait sa paix avec la mienne! J'ai dormi profondément; je n'ai point entendu sa voix pendant mon sommeil. Ah! il aimait son livre mieux que moi. Je le savais bien! Je le lui disais quand il était parmi nous : Maître, toute votre affection réside dans votre intelligence, et votre cœur n'a rien pour nous. C'est l'histoire

des hommes forts et des hommes faibles. Quand l'esprit des forts est content de nous, ils condescendent à nous rechercher; mais nous autres, que nous approuvions ou non les spéculations de leur esprit, notre cœur leur reste indissolublement attaché.

— Père Fulgence, ne dites pas cela, m'écriai-je en le serrant dans mes bras par un élan involontaire et sans songer à me faire l'application d'un reproche qui ne s'adressait pas à moi. Ce serait la première, la seule hérésie de votre vie. Les hommes vraiment forts aiment passionnément, et c'est parce que vous êtes un de ces hommes que vous avez tant aimé. Prenez courage à cette heure suprême. Si vous avez péché contre la science de l'église en restant fidèle à l'amitié, Dieu vous absoudra, parce qu'il préfère l'amour à l'intelligence. — Ah! tu parles comme parlait mon maître, s'écria Fulgence. Voici la première parole selon mon cœur que j'aie entendue depuis soixante ans. Sois béni, mon fils! Je te répéterai la bénédiction de Spiridion : Veuille le Tout-Puissant donner à tes vieux jours un ami fidèle et tendre comme tu l'as été pour moi!

Il reçut les sacremens avec une grande ferveur. Toute la communauté assistait à son agonie. Ceux des religieux que ne pouvait contenir sa cellule étaient agenouillés sur deux rangs dans la galerie, depuis sa porte jusqu'au grand escalier, qu'on apercevait au fond. Tout à coup Fulgence, qui semblait expirer dans une muette béatitude, se ranima, et, m'attirant vers lui, me dit à l'oreille : *Il vient, il monte l'escalier; va au-devant de lui.* Ne comprenant rien à cet ordre, mais obéissant avec cet aveuglement que les moribonds ont droit d'exiger, je sortis doucement, et, sans troubler le recueillement des religieux, je franchis le seuil et portai mes regards sur cette vaste profondeur de l'escalier voûté où nageait en cet instant la vapeur embrasée du soleil. Les novices, placés toujours derrière les profès, étaient à genoux de chaque côté des rampes. Je vis alors un homme qui montait les degrés et qui s'approchait vivement. Sa démarche était légère et majestueuse à la fois, comme l'est celle d'un homme actif et revêtu d'autorité. A sa haute taille pleine d'élégance, à sa chevelure blonde et rayonnante, à son costume du temps passé, je le reconnus sur-le-champ. Il était en tout conforme à la description que Fulgence m'en avait faite tant de fois. Il traversa les deux rangées de moines qui récitaient à voix haute les litanies des saints, sans que personne s'aperçût de sa présence, quoiqu'elle fût visible pour moi comme la lumière du jour, et que le bruit de ses pas rapides et cadencés frappât mon oreille.

Il entra dans la cellule. Au moment où il passa près de moi, je

tombai sur mes genoux. Sans s'arrêter, il tourna la tête vers moi, et me regarda fixement. Je continuai à le suivre des yeux. Il s'approcha du lit, prit la main de Fulgence, et s'assit auprès de lui. Fulgence ne bougea pas. Sa main resta immobile et pendante dans celle du maître; sa bouche était entr'ouverte, ses yeux fixes et sans regard. Pendant tout le temps que durèrent les litanies, l'apparition demeura immobile, toujours penchée sur le corps de Fulgence. Au moment où elles furent achevées, celui-ci se dressa sur son séant, et, serrant convulsivement la main qui tenait la sienne, cria d'une voix forte : *Sancte Spiridion, ora pro nobis*, et retomba mort. Le fantôme disparut en même temps. Je regardai autour de moi pour voir l'effet qu'avait produit cette scène sur les autres assistans: au calme qui régnait sur tous les visages, je reconnus que l'esprit n'avait été visible que pour moi seul.

Vingt-quatre heures après on descendit le corps de Fulgence au sein de la terre; je fus un des quatre religieux désignés pour le porter au fond du caveau destiné à son dernier sommeil. Ce caveau est situé au transsept de notre église. Tu as vu souvent la pierre longue et étroite qui en marque le centre, et qui porte cette étrange inscription : *Hic est veritas*.

— Cette inscription, dis-je, en interrompant le père Alexis, a souvent distrait mes regards et occupé ma pensée pendant la prière. Malgré moi, je cherchais à pénétrer le sens d'une devise qui me paraissait opposée à l'esprit du christianisme. Comment, me disais-je, la vérité pourrait-elle être enfouie dans un sépulcre? Quel enseignement les vivans peuvent-ils demander à la poussière des cadavres? N'est-ce pas vers le ciel que nos regards doivent se tourner dès que l'étincelle de la vie a quitté notre chair mortelle, et que l'ame a brisé ses liens?

— Maintenant, répondit Alexis, tu peux comprendre le sens mystérieux de cette épitaphe. Spiridion, dans son enthousiasme pour Bossuet, l'avait fait inscrire, ainsi que tu l'as vu, au dos du livre que le peintre de son portrait lui plaçait dans la main. Plus tard, lorsqu'il eut, avec son inaltérable bonne foi, changé une dernière fois d'opinion, voulant, en face des variations de son esprit, témoigner de la constance de son cœur, il résolut de garder sa devise, et, à sa mort, il exigea qu'elle fût gravée sur sa tombe. Noble jalousie d'un vaillant esprit que rien ne peut séparer de sa conquête, et qui demande à dormir dans sa tombe avec la vérité qu'il a gagnée, comme le guerrier avec le trophée de sa victoire! Les moines ne comprirent

pas que cette protestation du mourant ne se rapportait plus à la doctrine de Bossuet; quelques-uns méditèrent avec méfiance sur la portée de ces trois mots; nul n'osa cependant y porter une main profane, tant était grand le respect mêlé de crainte que l'abbé inspirait jusque dans son tombeau.

Le jour des obsèques de Fulgence, cette dalle fut levée, et nous descendîmes l'escalier du caveau, car une place avait été conservée pour l'ami de Spiridion à côté de celle même où il reposait. Telle avait été la dernière volonté du maître. Le cercueil de chêne que nous portions était fort lourd; l'escalier, raide et glissant; les frères qui m'aidaient, des adolescens débiles, troublés peut-être par la lugubre solennité qu'ils accomplissaient. La torche tremblait dans la main du moine qui marchait en avant. Le pied manqua à l'un des porteurs; il roula en laissant échapper un cri, auquel les cris de ses compagnons répondirent. La torche tomba des mains du guide, et, à demi éteinte, ne répandit plus sur les objets qu'une lumière incertaine, de plus en plus sinistre. L'horreur de cet instant fut extrême pour des jeunes gens timides, élevés dans les superstitions d'une foi grossière, et prévenus contre la mémoire de l'abbé par les imputations absurdes qui circulaient encore contre lui dans le cloître. Ils croyaient sans doute que le spectre de Spiridion allait se dresser devant eux, ou que l'esprit malin, réveillé par ces saintes ablutions, allait s'exhaler en flammes livides de la fosse ténébreuse.

Quant à moi, plus robuste de corps ou plus ferme d'esprit, je ressentais une vive émotion, mais nulle terreur ne s'y mêlait, et c'était avec une sorte de vénération joyeuse que j'approchais des reliques d'un grand homme. Lorsque mon compagnon tomba, je retins à moi seul la dépouille respectable de mon maître; mais les deux autres qui marchaient derrière nous s'étant laissé choir aussi, je fus entraîné par la secousse imprimée au fardeau, et j'allai tomber avec le cercueil de Fulgence sur le cercueil de Spiridion. Je me relevai aussitôt; mais, en appuyant ma main sur le sarcophage de plomb qui contenait les restes de l'abbé, je fus surpris de sentir, au lieu du froid métallique, une chaleur qui semblait tenir de la vie. Peut-être était-ce le sang d'une légère blessure que je venais de me faire à la tête, et dont le sarcophage avait reçu quelques gouttes. Dans le premier moment, je ne m'aperçus point de cette blessure; et transporté d'une sympathie étrange, inconcevable, j'embrassai ce sépulcre avec le même transport que si j'eusse senti tressaillir contre mon sein palpitant les ossemens desséchés de mon père. Je me relevai à la hâte

en voyant qu'un autre moine, survenant au milieu de cette scène de terreur, avait ramassé la torche.

Je ne me rappelle pas sans une sorte de honte les pensées qui m'absorbèrent la nuit qui suivit les obsèques de Fulgence, tandis que je méditais agenouillé sur sa pierre tumulaire. Le souvenir de Spiridion m'était sans cesse présent : ébloui par le prestige de son audace intellectuelle et de cette puissance merveilleuse dont l'influence lui avait survécu si long-temps, je me sentis tout à coup possédé d'un ardent désir de marcher sur ses traces. La jeunesse est orgueilleuse et téméraire, et les enfans croient qu'ils n'ont qu'à ouvrir les mains pour saisir les sceptres qu'ont portés les morts. Je me voyais déjà abbé du couvent, comme Spiridion, maître de son livre, éblouissant le monde entier par ma science et ma sagesse. Je ne savais quelle était sa doctrine; mais, quelle qu'elle fût, je l'acceptais d'avance, comme émanée de la plus forte tête de son siècle. Enthousiasmé par ces idées, je me levai instinctivement pour aller m'emparer du livre, et déjà je cherchais les moyens de soulever la pierre; mais, au moment d'y porter les mains, je me sentis arrêter tout d'un coup par la pensée d'un sacrilége, et tous mes scrupules religieux, un instant écartés, revinrent m'assaillir en même temps. Je sortis de l'église à la fois charmé, tourmenté, épouvanté. L'orgueil humain et la soumission chrétienne étaient aux prises en moi; je ne savais encore lequel triompherait, mais il me sembla que le sentiment qui avait, en une heure, pris autant de force que l'autre en dix ans, aurait bien de la peine à succomber. Cette lutte intérieure dura plusieurs jours. Enfin, mon intelligence vint au secours de l'orgueil et décida sa victoire. La foi s'enfuit devant la raison, comme l'obéissance fuyait devant l'ambition.

Ce ne fut point tout d'un coup cependant, et de parti délibéré, que j'abjurai la foi catholique. Lorsque j'accordai à mon esprit le droit d'examiner sa croyance, j'étais encore tellement attaché à cette croyance affaiblie, que je me flattais de la retremper au creuset de l'étude et de la méditation. Si elle devait s'écrouler au premier choc de l'intelligence, me disais-je, elle serait un bien pauvre et bien fragile édifice. La loi qui prescrit d'abaisser l'entendement devant les mystères a dû être promulguée pour les cerveaux faibles. Ces mystères divins ne peuvent être que de sublimes figures dont le sens trop vaste épouvanterait et briserait les cerveaux étroits. Mais Dieu aurait-il donné à l'intelligence sublime de l'homme, émanée de lui-même, les ténèbres pour domaine et la peur pour guide? Non, ce serait ou-

trager Dieu, et la lettre a dû être aux prophètes aussi claire que l'esprit. Pourquoi l'ame qui se sent détachée de la terre et ardente à voler vers les hautes régions de la pensée ne chercherait-elle pas à marcher sur les traces des prophètes? Plus on pénétrera dans les mystères, plus on y trouvera de force et de lumière pour répondre aux argumens de l'athéisme. Celui-là est un enfant qui se craint lui-même, quand sa volonté est droite et son but sublime.

Qui sait, me disais-je encore, si le livre de Spiridion n'est pas un monument élevé à la gloire du catholicisme? Fulgence a manqué de courage; peut-être, s'il eût osé s'emparer de la science de son maître, eût-il vu cesser toutes ses alarmes. Peut-être, après bien des hésitations et bien des recherches, Hébronius, éclairé d'une lumière nouvelle et ranimé par une force imprévue, a-t-il proclamé dans son dernier écrit le triomphe de ces mêmes idées que depuis dix ans il passait à l'alambic. Je me rappelais alors la fable du *Laboureur* qui confie à ses fils l'existence d'un trésor enfoui dans son champ, afin de les engager à travailler cette terre, dont la fécondité doit faire leur richesse. La pensée de Spiridion a été celle-ci, me disais-je : Ne croyez pas sur la foi les uns des autres, et ne suivez pas, comme des animaux privés de raison, le sentier battu par ceux qui marchent devant vous. Ouvrez vous-mêmes votre voie vers le ciel; tout chemin conduit à la vérité celui qu'une intention pure anime, et que l'orgueil n'aveugle pas. La foi n'a d'utilité véritable qu'autant qu'elle est librement consentie, et de fermeté réelle qu'autant qu'elle satisfait tous les besoins et occupe toutes les puissances de l'ame.

Je résolus donc de me livrer à des études sérieuses et approfondies sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme, et de ne recourir au livre d'Hébronius qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire au cas où, mes forces se trouvant au-dessous d'une tâche si rude, je sentirais en moi le doute se changer en désespoir, et mes facultés épuisées ne plus suffire à fournir le reste de ma carrière.

Cette résolution conciliait tout, et ma curiosité qui s'éveillait aux mystères de la science, et ma conscience qui restait encore attachée à ceux de la foi. Avant d'en venir à cette conclusion, j'avais été fort agité, j'avais beaucoup souffert. Dans le mouvement de joie enthousiaste qu'elle me causa, je me laissai entraîner à une manifestation toute catholique de ma philosophie nouvelle. Je voulus faire un vœu : je pris avec moi-même l'engagement de ne point recourir au livre d'Hébronius avant l'âge de trente ans, fussé-je assailli jusque-là par les doutes les plus poignans, ou éclairé en apparence par les certi-

tudes les plus vives. C'était à cet âge que l'abbé Spiridion avait été dans toute la ferveur de son catholicisme, et qu'après avoir abjuré déjà deux croyances, il s'était voué à la troisième par une indissoluble consécration. J'avais vingt-quatre ans, et je pensais que six années suffiraient à mes études. Dans ces dispositions, je m'agenouillai de nouveau sur la pierre qu'on appelait dans le couvent le *hic est;* là, dans le silence et le recueillement, je prononçai à voix basse un serment terrible, vouant mon ame à l'éternelle damnation et ma vie à l'abandon irrévocable de la Providence, si je portais les mains sur le livre d'Hébronius avant l'hiver de 1766. Je ne voulus point faire ce serment dans l'ombre de la nuit, me méfiant du trouble que la solennité funèbre de certaines heures répand dans l'esprit de l'homme; ce fut en plein midi, par un jour brûlant et à la clarté du soleil, que je voulus m'engager. La chaleur étant accablante, le prieur avait, comme il arrive quelquefois dans cette saison, accordé à la communauté une heure de sieste à midi. J'étais donc parfaitement seul dans l'église; un profond silence régnait partout; on n'entendait même pas le bruit accoutumé des jardiniers au dehors, et les oiseaux, plongés dans une sorte de recueillement extatique, avaient cessé leurs chants.

Mon ame se dilatait dans son orgueilleux enthousiasme; les idées les plus riantes et les plus poétiques se pressaient dans mon cerveau en même temps qu'une confiance audacieuse gonflait ma poitrine. Tous les objets sur lesquels errait ma vue semblaient se parer d'une beauté inconnue. Les lames d'or du tabernacle étincelaient comme si une lumière céleste était descendue sur le saint des saints. Les vitraux coloriés, embrasés par le soleil, se reflétant sur le pavé, formaient entre chaque colonne une large mosaïque de diamans et de pierres précieuses. Les anges de marbre semblaient, amollis par la chaleur, incliner leurs fronts, et, comme de beaux oiseaux, vouloir cacher sous leurs ailes leurs têtes charmantes, fatiguées du poids des corniches. Les battemens égaux et mystérieux de l'horloge ressemblaient aux fortes vibrations d'une poitrine embrasée d'amour; et la flamme blanche et mate de la lampe qui brûle incessamment devant l'autel, luttant avec l'éclat du jour, était pour moi l'emblème d'une intelligence enchaînée sur la terre, qui aspire sans cesse à se fondre dans l'éternel foyer de l'intelligence divine. Ce fut dans cet instant de béatitude intellectuelle et physique que je prononçai à demi-voix la formule de mon vœu. Mais à peine avais-je commencé que j'entendis la porte placée au fond du chœur s'ouvrir doucement, et des pas que

je reconnus, car nuls pas humains ne purent jamais se comparer à ceux-là, retentirent dans le silence du lieu saint avec une indicible harmonie. Ils approchaient de moi, et ne s'arrêtèrent qu'à la place où j'étais agenouillé. Saisi de respect et transporté de joie, j'élevai la voix, et j'achevai distinctement la formule que je n'avais pas interrompue. Quand elle fut finie, je me retournai, croyant trouver debout derrière moi celui que j'avais déjà vu au lit de mort de Fulgence, mais je ne vis personne. L'esprit s'était manifesté à un seul de mes sens. Je n'étais pas encore digne apparemment de le revoir. Il reprit sa marche invisible, et, passant devant moi, il se perdit peu à peu dans l'éloignement. Quand il me parut avoir atteint la grille du chœur, tout rentra dans le silence. Je me reprochai alors de ne lui avoir point adressé la parole. Peut-être m'eût-il répondu. Peut-être était-il mécontent de mon silence, et n'eût-il attendu qu'un élan plus vif de mon cœur vers lui pour se manifester davantage. Cependant je n'osai marcher sur ses traces ni invoquer son retour, car il se mêlait une grande crainte à l'attrait irrésistible que j'éprouvais pour lui. Ce n'était pas cette terreur puérile que les hommes faibles ressentent à l'aspect d'une perturbation quelconque des faits ordinairement accessibles à leurs perceptions bornées. Ces perturbations rares et exceptionnelles, qu'on appelle à tort faits prodigieux et surnaturels, tout inexplicables qu'elles étaient pour mon ignorance, ne me causaient aucun effroi. Mais le respect que m'inspirait cet homme supérieur après sa mort, je l'eusse éprouvé, presque au même degré, si je l'eusse vu durant sa vie. Je ne pensais pas qu'il fût investi, par aucune puissance invisible, du droit de me nuire ou de m'effrayer; je savais qu'à l'état de pur esprit il devait lire en moi et comprendre ce qui s'y passait, avec plus de force et de pénétration encore qu'il ne l'eût fait lorsque son ame était emprisonnée dans la matière. Au contraire de ces caractères timides qui eussent tremblé de le voir, je ne craignais qu'une chose, c'était de ne jamais lui sembler digne de le voir une seconde fois. Lorsque j'eus perdu l'espérance de le contempler ce jour-là, je demeurai triste et humilié. J'étais arrivé à me persuader qu'il n'était point mort hérétique, et que son ame ne subissait pas les tourmens du purgatoire, mais qu'elle jouissait dans les cieux d'une éternelle béatitude. Ses apparitions étaient une grace, une bénédiction d'en haut, un miracle qui s'était accompli en faveur de Fulgence et de moi; c'était pour moi un doux et glorieux souvenir, mais je n'osais demander plus qu'il ne m'était accordé.

Dès ce jour, je m'adonnai au travail avec ardeur, et, en moins de

deux années, j'avais dévoré tous les volumes de notre bibliothèque qui traitaient des sciences, de l'histoire et de la philosophie. Mais, quand j'eus franchi ce premier pas, je m'aperçus que je n'avais rien fait que de tourner dans le cercle restreint où le catholicisme avait enfermé ma vie passée. Je me sentais fatigué, et je voyais bien que je n'avais pas travaillé; mon esprit était attiédi et affaissé sous le poids de ces controverses incroyablement subtiles et patientes du moyen-âge, que j'avais abordées courageusement. Ma confiance dans l'infaillibilité de l'église n'avait pas eu le moindre combat à soutenir, puisque tous ces écrits tendaient à proclamer et à défendre les oracles de Rome; mais précisément cette lutte sans adversaires et cette victoire sans péril me laissaient froid et mécontent. Ma foi avait perdu cette vigueur aventureuse, ce charme de sublime poésie qu'elle avait eus auparavant. Les grands éclairs de génie qui traversaient ce fatras d'écrits scolastiques, ne compensaient pas l'inutilité verbeuse de la plupart d'entre eux. D'ailleurs, ces réfutations véhémentes de doctrines qu'il était défendu d'examiner ne pouvaient satisfaire un esprit qui s'était imposé la tâche de connaître et de comprendre par lui-même. Je résolus de lire les écrits des hérétiques. La bibliothèque du couvent n'était pas, comme aujourd'hui, rassemblée dans plusieurs pièces réunies sous la même clé. La collection des auteurs hérétiques, impies et profanes, que Spiridion avait tant de fois interrogée, était restée enfouie dans une pièce inaccessible aux jeunes religieux, et très éloignée de la bibliothèque sacrée. Ce cabinet réservé était situé au bout de la grande salle du chapitre, celle même où jadis l'abbé Spiridion, avant et après sa mort, s'était promené si solennellement à de certaines heures. Cette précieuse collection était restée pour les uns un objet d'horreur et d'effroi, pour la plupart un objet d'indifférence et de mépris. Un statut du fondateur en interdisait la destruction, l'ignorance et la superstition en gardaient l'entrée. Je fus le premier peut-être, depuis le temps d'Hébronius, qui osa secouer la poussière de ces livres vénérables.

Je ne pris pas une telle résolution sans une secrète épouvante; mais il faut dire aussi qu'il s'y mêlait une curiosité ardente et pleine de joie. L'émotion solennelle que j'éprouvai en entrant dans ce sanctuaire avait donc plus de charme que d'angoisse, et je franchis le seuil tellement absorbé par mes sensations intimes, que je ne songeai même pas à demander la permission aux supérieurs. Cette permission ne s'obtenait pas aisément, comme tu peux le croire,

Angel; peut-être même ne s'obtenait-elle pas du tout, car j'ignore si jamais aucun de nous avait eu le courage de la demander ou l'art de se la faire octroyer.

Pour moi, je n'y pensai seulement pas. La lutte qui s'était livrée au dedans de moi, lorsque ma soif de science s'était trouvée aux prises avec les résistances de ma foi, avait une bien autre importance que tous les combats où j'eusse pu m'engager avec des hommes. Dans cette circonstance comme dans tout le cours de ma vie, j'ai senti que j'étais doué d'une singulière insouciance pour les choses extérieures, et que le seul être qui pût m'effrayer, c'était moi-même.

J'aurais pu pénétrer la nuit dans cet asile, à l'aide de quelque fausse clé, prendre les livres que je voulais étudier, les emporter et les cacher dans ma cellule. Cette prudence et cette dissimulation étaient contraires à mes instincts. J'entrai en plein jour, à l'heure de midi, dans la salle du chapitre; je la parcourus dans sa longueur d'un pas assuré, et sans regarder derrière moi si quelqu'un me suivait. J'allai droit à la porte... porte fatale sur laquelle le Destin avait écrit pour moi les paroles de Dante :

Per me si va nell' eterno dolore.

Je la poussai avec une telle résolution et tant de vigueur, qu'elle obéit, bien qu'elle fût fermée par une forte serrure. J'entrai, mais aussitôt je m'arrêtai plein de surprise; il y avait quelqu'un dans la bibliothèque, quelqu'un qui ne se dérangea pas, qui ne sembla pas s'apercevoir du fracas de mon entrée, et qui ne leva pas seulement les yeux sur moi; quelqu'un que j'avais déjà vu une fois, et que je ne pouvais jamais confondre avec aucun autre. Il était assis dans l'embrasure d'une longue croisée gothique, et le soleil enveloppait d'un chaud rayon sa lumineuse chevelure blonde; il semblait lire attentivement. Je le contemplai, immobile, pendant environ une demi-minute, puis je fis un mouvement pour m'élancer à ses pieds; mais je me trouvai à genoux devant un fauteuil vide : la vision s'était évanouie dans le rayon solaire.

GEORGE SAND.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

POÈTES

ET

ROMANCIERS DE LA FRANCE.

XXX.

PRÉVOST.

De tous les ouvrages de Prévost, un seul est demeuré en possession de la sympathie publique, *Manon Lescaut*, et c'est le seul en effet qui ait mérité de survivre. Il y a dans ce livre un charme puissant qui ne relève précisément ni de l'invention, ni du style, car l'invention et le style de *Manon Lescaut* sont loin de pouvoir défier les reproches, mais qui s'explique très bien par la force même de la vérité. Les sentimens qui animent ce livre, et qui circulent dans chaque page comme une sève généreuse, ne sont pas toujours choisis avec un goût très sévère, et souvent même choquent la délicatesse des esprits les plus indulgens. Mais chacun de ces sentimens est tellement pris sur le fait, et dessiné avec une franchise si évidente, qu'il est impossible de s'arrêter à moitié chemin dès qu'on a commencé la lecture de

Manon Lescaut. Chose étonnante, et qui marque bien la valeur de ce livre! Quoique le style de *Manon Lescaut* laisse beaucoup à désirer, il faut avoir lu plusieurs fois cette histoire touchante pour apercevoir les taches qui la déparent. C'est là sans doute un mérite singulier, qui ne réduit pas la critique au silence, qui ne lui défend pas de juger en toute liberté le chef-d'œuvre de Prévost, mais qui l'affermit dans son respect pour la vérité humaine des créations littéraires. Bien des livres empreints d'un talent d'écrivain très supérieur à celui de Prévost seront oubliés avant dix ans, et dans cent ans comme aujourd'hui *Manon Lescaut* sera relue avec une vive sympathie par tous ceux qui se plaisent à étudier le jeu des passions humaines. Le maniement le plus habile du langage est impuissant à protéger contre le dédain et l'indifférence les œuvres qui cherchent la pensée dans le choc des mots au lieu de ciseler les mots selon les formes de la pensée; les œuvres telles que *Manon Lescaut*, revêtues du sceau de la vérité, jouissent d'une longue popularité parmi les classes lettrées et illettrées, malgré la vulgarité de plusieurs détails, malgré l'incorrection du langage; et cette popularité n'a rien d'illégitime, car elle repose sur le fondement même de toute poésie, sur l'analyse et la peinture des passions humaines. Les caprices de la mode ne peuvent rien sur de telles œuvres; le culte exclusif du moyen-âge peut succéder au goût de l'antiquité grecque sans discréditer la valeur de ces simples récits. Écrite avec une pureté constante, l'histoire de Manon Lescaut prendrait place parmi les plus précieux monumens de l'imagination française. Malgré les taches qu'une attention sévère ne manque pas d'y découvrir, elle doit être proposée comme sujet d'étude à tous ceux qui ont l'ambition de connaître et de retracer les joies et les angoisses du cœur.

Pour ceux qui ont pris la peine de feuilleter la biographie de Prévost, il n'est pas étonnant que *Manon Lescaut* ait seule conservé la popularité qui accueillit autrefois *Cleveland*, *le Doyen de Killerine*, *les Mémoires d'un homme de qualité*, et tant d'autres ouvrages dont le nom n'est aujourd'hui présent qu'à la mémoire des bibliographes. L'histoire de Guillaume-le-Conquérant est très justement oubliée, et malgré l'intérêt qui règne dans *Cleveland* et *le Doyen de Killerine*, on ne peut se dissimuler que la lenteur de ces deux récits s'accorde mal avec l'impatience des lecteurs de notre temps. Si quelque chose a droit d'exciter notre étonnement, c'est que Prévost ait laissé un chef-d'œuvre; car les agitations innombrables de sa vie semblaient le condamner à ne produire que des ouvrages vulgaires et dignes d'un

prompt oubli. Né dans les dernières années du XVIIe siècle, et mort en 1763, à l'âge de soixante-six ans, c'est à peine s'il a eu un jour de repos et de sécurité. Il n'a subi aucune persécution éclatante, son nom ne se trouve mêlé à aucun évènement historique; mais la mobilité de ses goûts, l'ardeur de ses passions ne lui a pas permis de suivre avec profit les diverses professions qu'il a tour à tour embrassées, et, malgré le nombre prodigieux de ses ouvrages, il n'a jamais connu le loisir. Il a passé deux fois de l'armée à l'église et de l'église à l'armée; il a prêché avec succès, est entré dans l'ordre des bénédictins, a écrit, malgré la tournure romanesque de son imagination, un volume entier de la *Gallia Christiana*, un volume dont la composition effraierait aujourd'hui bien des hommes qui se donnent pour érudits, pour laborieux; plus tard, l'amour de l'indépendance l'a forcé de fuir en Hollande, et, par respect pour les vœux qu'il avait prononcés, il a refusé d'épouser une femme jeune et belle, attachée à lui par les liens de la reconnaissance, mais qui n'était pas de la même communion que lui.

De retour dans sa patrie, après un exil de plusieurs années, il a traduit ou abrégé, pour subvenir aux besoins de chaque jour, les romans de Richardson, l'*Histoire de Ciceron* de Middleton; il a mis en ordre des collections de voyages. Eût-il été capable de concevoir le plan d'un roman ou d'une comédie dans les proportions adoptées par les maîtres les plus habiles, il n'eût jamais trouvé le temps de mûrir par la méditation le germe déposé dans sa pensée par les passions qui l'avaient agité, par les ridicules qu'il avait sous les yeux. Toute sa vie s'est consumée dans un labeur ingrat; il s'est toujours pris pour un ouvrier, et s'il lui est arrivé de faire œuvre d'artiste, ç'a été comme à son insu et presque par hasard. Il n'a jamais espéré ni souhaité les suffrages de la postérité, et sans doute, en achevant *Manon Lescaut*, il ne prévoyait pas la destinée littéraire de ce touchant récit. L'exercice de son imagination était pour lui un plaisir complet que ne pouvaient troubler ni les objections de la critique, ni les rigueurs de la fortune. Avant de songer à contenter le public, il jouissait de son œuvre comme il eût joui de l'œuvre d'autrui. Habitué à tracer les premières pages de chacun de ses récits, sans savoir comment il le poursuivrait, encore moins comment il dénouerait l'action qu'il se proposait de nouer, il se laissait attendrir par le sort de ses héros et trouvait en lui-même le plus bienveillant des lecteurs. Il est impossible, sans doute, en suivant une pareille méthode, de construire une œuvre logique, dont toutes les parties soient unies entre elles

par une mutuelle dépendance : car l'écrivain qui ne prévoit pas ce qu'il va dire, qui trace le caractère de ses héros sans savoir le rôle qu'il leur assignera, s'impose l'improvisation comme une nécessité, et, quelle que soit la richesse de ses facultés, se soumet à toutes les chances de l'improvisation; quoi qu'il fasse, il ne peut échapper à l'emploi des moyens vulgaires. Pour triompher des difficultés qui se multiplient sous ses pas, il est forcé de pousser la tragédie jusqu'au mélodrame, de violer la vraisemblance, de substituer souvent les aventures au développement des caractères. Mais parfois aussi son imprévoyance donne à son œuvre une fraîcheur, une vivacité singulière. Comme son œuvre est pour lui-même une perpétuelle nouveauté, comme il n'a pas eu le temps de prendre en dégoût le développement de sa pensée, de discuter, de mettre en doute la valeur des scènes qu'il raconte, s'il est richement doué, il apporte dans toutes les parties de son récit une ardeur continue qui manque souvent à la prévoyance. Il s'émeut, il s'amuse, et son esprit gagne en vivacité ce qu'il perd en logique et en précision.

Les trois personnages principaux du chef-d'œuvre de Prévost sont dessinés avec une vérité frappante. Les esprits les plus sévères ne peuvent nier la vie qui anime ces trois figures. Manon, le chevalier Desgrieux et Tiberge, méritent une admiration d'autant plus grande, qu'ils excitent notre sympathie sans le secours de la nouveauté. C'est là, si je ne m'abuse, un mérite bien rare parmi les poètes et les romanciers de nos jours. Il est plus facile de provoquer l'étonnement par la singularité des personnages et des incidens, que de produire sur la scène des personnages d'une vérité vulgaire et d'enchaîner notre attention par une action simple et facile à prévoir. Prévost n'a pas craint de se décider pour ce dernier parti, et nous devons dire que, dans le cours de son récit, il est demeuré presque toujours fidèle à son dessein. Le caractère de Manon Lescaut ferait honneur au poète le plus savant et le plus habile. Prévost n'essaie pas une seule fois de cacher les souillures et l'avilissement de ce personnage; il se fie à la seule puissance de la vérité pour triompher des répugnances que Manon ne manquera pas de soulever, et il a raison; car Manon, malgré ses nombreuses souillures, ne laisse pas languir l'intérêt un seul instant. Il lui arrive d'exciter la colère; mais au moment même où elle appelle sur sa conduite le mépris de tous les cœurs généreux, la colère fait place à la compassion, et le lecteur poursuit, sans se lasser, cette douloureuse lecture. Il n'entre pas dans ma pensée de comparer le personnage de Manon aux figures idéales de Juliette,

d'Ophélie, et de Desdémone; Manon, malgré la sincérité de sa tendresse, malgré la profondeur de ses souffrances, ne peut lutter avec l'élévation et la pureté de ces poétiques héroïnes; mais je crois qu'il serait difficile, sinon impossible, de construire avec le désordre et la débauche un personnage plus animé, plus poétique, plus digne de sympathie, que Manon. Il y a dans cette adorable fille, que je ne prétends pas justifier, un fonds de tendresse vraiment inépuisable. Au milieu de ses déréglemens, elle ne passe pas un seul jour sans éprouver le besoin d'aimer et d'être aimée; et c'est à cette soif inapaisable d'affection qu'il faut rapporter l'intérêt qu'elle nous inspire.

L'inconstance peut-elle se concilier avec une affection vraie? La majorité des lecteurs se prononcera, je n'en doute pas, pour la négative, et, pour ma part, je n'entreprendrai pas de justifier Manon. Je n'invoquerai pas même en sa faveur la distinction établie depuis long-temps entre l'inconstance et l'infidélité. Que Manon soit infidèle ou inconstante, peu importe. Que dans les bras des hommes qui l'achètent elle conserve le souvenir du chevalier Desgrieux, ou qu'elle oublie l'amour dans la débauche, elle s'avilit, elle se dégrade, et ne peut se réhabiliter que par le repentir. Mais Manon, avilie et dégradée, avant de se réhabiliter par le repentir, mérite notre compassion par les douleurs qui châtient chacune de ses fautes. Sans doute elle n'a, pour abandonner l'homme qu'elle aime, aucune raison que le cœur puisse avouer; mais, dès qu'elle l'a quitté, elle est si cruellement et si promptement punie; dès qu'elle a fui le bonheur pour chercher le plaisir, elle est si confuse et si désespérée de son égarement, qu'elle désarme les juges les plus sévères. Pour échapper à la pauvreté, elle se couvre de boue; mais chacune des souffrances qui lui sont infligées, en lui montrant tout le prix du bonheur qu'elle a quitté, toute la profondeur de l'abîme où elle est descendue, prépare sa régénération et accroît sa valeur poétique. D'ailleurs il se rencontre parmi les femmes qui se livrent pour le seul plaisir de se livrer, qui ne peuvent expliquer leur abandon par aucune vue intéressée, des caractères qui rappellent celui de Manon. Elles ne s'avilissent pas comme elle, mais elles trompent l'homme qu'elles aiment, comme si l'inquiétude et la douleur ajoutaient une saveur nouvelle au bonheur qu'elles espèrent retrouver. Condamnées par leur nature à une perpétuelle mobilité, elles prennent en dégoût la joie la plus pure, dès que cette joie est uniforme; elles obéissent au premier caprice qui les aiguillonne, pour rompre la monotonie de leur bonheur. Elles vont au-devant des aventures, non dans l'espérance d'une con-

dition meilleure, mais dans l'unique dessein de varier leur vie, comme s'il n'y avait pour le cœur aucune dignité dans le repos. Que les moralistes s'élèvent contre l'inconstance désintéressée; quant à nous, sans essayer de la justifier, nous la posons comme un fait, et nous en concluons que Manon, malgré le caractère flétrissant qui s'attache à son infidélité, peut continuer d'aimer sincèrement le chevalier Desgrieux, même après qu'elle l'a quitté.

S'il était possible de révoquer en doute la vérité du fait que nous affirmons, si des observations nombreuses ne venaient à l'appui de notre témoignage, la sincérité du repentir de Manon, chaque fois qu'elle revient à son amant, nous autoriserait à maintenir notre conclusion. Ce qui prouve, à notre avis, qu'elle a pour le chevalier Desgrieux une affection réelle après comme avant son infidélité, c'est qu'elle n'essaie pas de jeter un voile sur sa faute, c'est qu'elle ne dit pas une parole pour détourner le mépris. Elle s'accuse elle même avec une entière franchise, et se proclame indigne de l'homme qu'elle a quitté. Elle ne cherche pas à décorer du titre de passion l'odieux marché qu'elle a signé de son déshonneur; elle se donne hardiment pour ce qu'elle est, pour une courtisane. Mais à l'heure même où elle s'avoue coupable et dégradée, où elle encourage le mépris, elle demande grace avec une complète sécurité. Elle a pour le chevalier Desgrieux une passion si vraie, si ardente, qui se révèle par des signes si évidens, qu'elle ne doute pas un seul instant de son pardon. La sécurité de Manon, après chacune de ses fautes, est, à nos yeux, un des traits les plus remarquables de son caractère. Si la société au milieu de laquelle nous vivons, ne peut, sous peine de perpétuer le désordre, accorder à toutes les femmes infidèles l'indulgence que Manon réclame pour ses fautes, les cœurs passionnés, qui ne sont dans la société qu'une exception, se montrent moins sévères et se laissent désarmer par la franchise. Le mensonge est, en effet, plus digne de mépris que l'infidélité; c'est ce que Manon comprend admirablement. Quand elle revient près du chevalier Desgrieux après ses honteuses équipées, elle insiste sur l'aveu de sa faute comme sur une preuve d'estime. Elle espère, elle implore l'affection de son amant, mais elle ne veut pas la surprendre, et c'est précisément à sa franchise qu'elle doit son triomphe. En voyant la sévérité avec laquelle Manon flétrit le désordre de sa vie, le chevalier n'a pas le courage de repousser sa maîtresse infidèle. Si elle tentait de se justifier, il se ferait un devoir de lui résister; mais, une fois son orgueil mis à l'aise par l'humilité de la suppliante, il n'écoute plus que son cœur,

et Manon a gagné sa cause. Je pense donc que le caractère de cette fille, si adorable et si singulière, mérite d'être étudié comme un modèle de vérité. Quels que soient ses égaremens, elle ne manque jamais de fléchir notre colère par sa tendresse et son ingénuité.

La crédulité du chevalier Desgrieux n'a rien qui doive nous étonner, si nous songeons à l'âge du héros. Comme il aime pour la première fois, comme il n'a jamais été trompé, sa confiance est très naturelle. S'il avait dix ans de plus, il est probable qu'il se défierait d'une femme si facilement conquise; et quoique la pratique de la vie aboutisse généralement à cette conclusion, il n'aurait peut-être pas raison d'estimer sa conquête selon la durée de la défense. Mais à vingt ans un homme qui aime, qui se sent aimer, accepte son bonheur sans le discuter, et ne perd pas son temps à prévoir ce que l'avenir lui réserve de douleur ou de joie. Cette confiance illimitée est assurément un des plus grands charmes du premier amour; c'est à cette confiance qu'il faut rapporter la sérénité des ames qui n'ont connu dans toute leur vie qu'un seul amour, et dont l'espérance n'a pas été déçue. Mais je n'en conclus pas que tous les hommes qui aiment pour la seconde fois soient condamnés à la défiance. Malgré la sévérité des leçons de l'expérience, chaque fois que le cœur se passionne, il retombe sans peine dans son premier aveuglement. Aussi ne suis-je pas étonné que le chevalier Desgrieux, même après avoir été trompé, persévère dans sa crédulité. Le bonheur est pour lui un besoin plus impérieux que la clairvoyance, et s'il se croyait obligé d'épier toutes les démarches de Manon, il n'y aurait plus pour lui de bonheur possible. Goldsmith a dit quelque part : « Une femme qu'il faut garder ne mérite pas qu'on la garde. » Cette pensée me semble pleine de justesse, et peut servir à expliquer la conduite du chevalier Desgrieux. Quand il sait ce que valent les sermens de Manon, quand une cruelle expérience lui a révélé toute la mobilité de sa maîtresse, il peut, sans manquer à la vérité, continuer de se confier en elle; car dès qu'il se résoudrait à l'épier, il se résoudrait en même temps à ne plus l'aimer, et il a besoin de l'aimer pour être heureux. Que sa crédulité amène le sourire sur les lèvres des hommes qui se croient supérieurs au danger parce qu'ils se sont réfugiés dans la solitude, qui se font de l'égoïsme un bouclier contre la perfidie, je le veux bien; mais j'ai la certitude que tous les cœurs qui ne conçoivent pas la vie sans affection se rangeront à mon avis, et trouveront très naturelle la crédulité du chevalier Desgrieux. Pour ébranler sa confiance, pour la déraciner, deux ou trois orages ne suffisent pas. Jeune, sûr d'être

aimé, comment perdrait-il l'espérance de ramener à lui, d'enchaîner sa maîtresse infidèle? Pour mieux jouir du présent, il ferme son oreille aux menaces de l'avenir. Il a ressaisi son bonheur, il le savoure avidement, et comme le doute serait la ruine de son bonheur, il ne veut pas douter. Que les sages dont le cœur ne bat plus l'appellent insensé; mais qu'ils acceptent comme vraie, comme logique, la conduite qu'ils ne tiendraient pas.

Est-il vrai, comme le répètent à l'envi certains hommes qui invoquent à l'appui de leur opinion le témoignage de leur expérience, que l'amant fasse un acte de folie en pardonnant l'infidélité de sa maîtresse? A ne consulter que l'égoïsme, il n'y a certes pas deux manières de résoudre cette question. L'homme trompé qui pardonne a tort de pardonner, car il compromet par son indulgence l'avenir, qui trouverait une sauve-garde dans sa sévérité. Rendu à la liberté par la trahison, il a tort de renouer une chaîne dont la fragilité lui est démontrée. Oui, sans doute, en pardonnant il n'agit pas selon son intérêt bien entendu; mais il obéit à un sentiment qui, au premier aspect, semble exclusivement généreux, et qui, cependant, n'est pas tout-à-fait exempt d'égoïsme : car il y a dans le pardon deux points à considérer. L'homme qui consent à garder une femme infidèle consulte son bonheur personnel presque autant que le bonheur de la suppliante. Pour ne pas se mettre en quête d'un nouvel amour, il se résigne à oublier le passé, ou du moins à se conduire comme s'il l'ignorait. Si l'indulgence du chevalier Desgrieux pour l'infidèle Manon n'est pas justifiée par la raison, elle n'est donc pas contraire à la réalité sociale; car elle n'est pas complètement désintéressée. Si Manon revenait à lui comme à un pis-aller, si elle venait chercher dans ses caresses confiantes l'oubli de ses tumultueuses aventures, il ferait plus qu'un acte de folie; il s'avilirait. Mais chaque fois qu'elle le retrouve, elle le salue comme un sauveur, elle se jette dans ses bras en lui jurant qu'elle n'a jamais aimé que lui, et il croit fermement qu'elle est sincère. En le fuyant, elle ne fuyait que la pauvreté; elle ne souhaitait la richesse que pour la partager avec lui. Quoiqu'il ne puisse souscrire à un pareil souhait, puisqu'il n'ignore pas à quel prix Manon veut conquérir la richesse, cependant il ne peut résister à cette fille étrange, qui se résout à le tromper pour l'aimer ensuite plus librement. Loin de trouver dans la franchise de cet aveu le courage de la repousser, il sent doubler son amour pour elle. Le pardon qu'il lui accorde n'a donc pour lui rien d'avilissant. S'il a tort de compter sur une femme qui le quittera dès que la pauvreté viendra

frapper à sa porte, du moins il ne se dégrade pas. Il est faible, il est aveugle, il pourra se repentir de sa faiblesse et de son aveuglement, mais il n'aura pas à rougir. Il faut sans doute regretter que Prévost, pour montrer jusqu'où peut aller l'égarement de la passion, ait prêté à ses deux héros quelques menues escroqueries. Toutefois il ne faut pas oublier que les mœurs du XVIIIe siècle étaient moins sévères que les nôtres, et que la plupart des hommes n'ont sur le juste et l'injuste que les opinions de leur temps. D'ailleurs le chevalier Desgrieux, en trichant au jeu, en devenant le complice de Manon, en l'aidant à tromper les financiers libertins dont elle veut saigner la bourse, demeure fidèle au mobile de toute sa vie. Il ne voit de bonheur que dans la possession de Manon, et il s'avilit pour ne pas la perdre, comme elle s'avilissait dans l'espérance de le retrouver. Ainsi, tout en reconnaissant que le chevalier Desgrieux, dégradé aux yeux du lecteur, n'inspire plus le même intérêt que le chevalier Desgrieux entraîné vers Manon par une passion irrésistible, nous sommes forcé d'avouer que Prévost a tiré de la dégradation de son héros un parti merveilleux. Il insiste si franchement sur les causes qui amènent le chevalier à violer les lois de la probité, il a décrit si bien la pente insensible par laquelle l'amant de Manon arrive, presque à son insu, au mépris de tous les droits, que son héros, tout en perdant notre estime, conserve encore notre sympathie. L'auteur, en racontant cette crise, montre une réserve dont nous devons lui savoir gré. Entraîné par le charme de son récit, séduit comme un lecteur de vingt ans par la passion insensée dont il suit les développemens, il nous laisse entrevoir plusieurs pensées qui perdraient peut-être beaucoup en se révélant sous une forme plus précise. Qui sait si le chevalier Desgrieux ne se décide pas à devenir le complice de Manon pour perdre le droit de la mépriser? Qui sait s'il ne renonce pas à la probité pour rendre plus facile le retour de l'infidèle? Manon reviendrait-elle à lui s'il ne consentait à partager les fautes qu'elle se reproche? Prévost n'a pas pris la peine d'affirmer l'existence des sentimens que nous indiquons. Il a craint sans doute d'affaiblir l'intérêt poétique de son récit en poussant trop loin l'analyse du cœur de Desgrieux. Nous croyons qu'il a bien fait de se fier à la sagacité du lecteur.

La lutte de Manon et du chevalier suffisait certainement à défrayer le récit de Prévost. Toutefois le personnage de Tiberge est une heureuse création. Il faut remonter jusqu'aux biographies de Plutarque pour trouver le type de cette amitié inébranlable. Tiberge est placé près de Desgrieux comme le modèle accompli de la vertu. Conseiller

vigilant, il aperçoit le danger, il le signale à son ami, à celui qu'il chérit comme son enfant; mais il est indulgent pour les fautes qu'il a prévues. Résolu à sauver Desgrieux, il poursuit sans relâche, sans découragement, cette tâche difficile. Chacun de ses reproches est accompagné d'un conseil et d'un service. Si Desgrieux pouvait être sauvé, Tiberge le sauverait certainement; car ce modèle incomparable d'amitié fait des efforts inouis pour tirer de l'abîme l'amant de Manon. Mais il manque au chevalier, pour échapper à sa ruine, un auxiliaire indispensable, la faculté de se gouverner. Il est vrai que s'il possédait cette faculté précieuse, il abandonnerait Manon dès qu'elle s'avilit; et dès-lors le roman de Prévost deviendrait impossible.

La composition de ce livre a cela de singulier qu'elle est excellente, et qu'elle paraît cependant presque fortuite. L'art de l'auteur est tellement voilé, que la prévoyance et la volonté ne semblent jamais intervenir dans l'invention et l'ordonnance des incidens. Il règne, dans toutes les pages de cette histoire, un naturel si parfait, une simplicité si touchante, que l'auteur paraît transcrire ses souvenirs plutôt qu'inventer. Il est possible en effet que le fond de *Manon Lescaut* soit vrai et que Prévost se soit borné à changer les noms, à transposer quelques détails, dans l'unique dessein de dérouter la malignité. Mais n'eût-il, en racontant cette histoire, rempli que le rôle de greffier, il mériterait encore notre admiration par le choix même de la tâche qu'il s'est imposée; car inventée ou trouvée, librement conçue ou fidèlement transcrite, cette histoire est pleine de charme et de vérité. Les premiers jours que Desgrieux passe près de Manon, sa confiance, sa sécurité, préparent très habilement les épreuves qu'il doit traverser avant de toucher le fond de l'abîme. Dès les premières pages, le lecteur pressent que Manon tient dans ses mains la destinée entière de Desgrieux. Elle s'est donnée à lui dès qu'il lui a parlé de son amour, et Desgrieux, malgré la rapidité inespérée de sa victoire, chérit et vénère Manon comme la plus chaste et la plus pure de toutes les femmes. Il est heureux de la voir, heureux de l'entendre; il met aux pieds de sa maîtresse toute sa vie, toute sa volonté. Les caprices de Manon sont pour lui des commandemens; il obéit sans se demander une seule fois s'il a raison d'obéir. L'amour ainsi conçu touche de près à la folie, car il paralyse, il anéantit toutes les facultés. Esclave de Manon, Desgrieux ne peut rien faire pour elle ou pour lui-même. L'oisiveté lui devient un devoir, puisque le travail l'éloignerait de Manon, ou du moins ne permet-

trait plus à l'amour de remplir toute sa vie. Oui, sans doute, la passion de Desgrieux est une véritable folie; mais c'est une folie pleine à la fois de bonheur et d'angoisses, et Prévost a su la peindre avec une étonnante vérité.

Les premiers soupçons de Desgrieux, confirmés bientôt d'une manière si affligeante, caractérisent nettement la profondeur du sentiment qui l'unit à Manon. Dès qu'il doute de la fidélité de sa maîtresse, il cherche à s'étourdir, il essaie de fermer les yeux à l'évidence. L'amour de Manon est si nécessaire à son bonheur, il reconnaît si bien qu'il ne peut se passer d'elle, qu'il hésite long-temps à s'éclairer. Elle ne lui dit pas l'emploi de ses journées, il a de légitimes raisons pour croire qu'elle le trompe, et cependant une caresse suffit pour le rassurer. Il veut parler, interroger sa maîtresse, un baiser lui ferme la bouche, et il maudit la jalousie comme une injure faite à son idole; s'il pouvait croire que Manon eût deviné son inquiétude, il tomberait à ses genoux pour implorer son pardon. Lorsque enfin l'évidence triomphe de son irrésolution, lorsqu'il ne peut plus nier l'infidélité de Manon, il verse des larmes désespérées, mais c'est à peine s'il trouve la force de maudire sa perfidie. Il songe au bonheur qu'il a perdu, à l'avenir qu'il se promettait, et quand le premier trouble de sa douleur s'est apaisé dans les larmes, il ne rêve qu'au moyen de retrouver Manon, de la rappeler, de la reconquérir. Quand elle revient près de lui, il ne lui permet pas de s'accuser, il lui pardonne sans vouloir entendre l'aveu de sa faute. Elle est revenue, que lui faut-il de plus? Ne se rendrait-il pas coupable d'ingratitude en rappelant le passé qu'il n'a pu prévenir? Désormais il mettra tous ses soins à la retenir près de lui. Elle l'a quitté pour échapper à la pauvreté. Pour chasser la pauvreté, pour contenter les caprices de Manon, il ne craindra pas de s'associer à des hommes qu'il méprise. Il commettra pour elle des actions que sa conscience réprouve. Mais il étouffera les murmures de sa conscience, pour ne songer qu'à la joie de sa maîtresse; en la voyant heureuse, il oubliera ses remords. Prévost ne cherche pas à justifier la conduite du chevalier Desgrieux; mais si le bonheur pouvait justifier l'avilissement, l'amant de Manon serait pur à tous les yeux : car chaque fois qu'il revient près d'elle, il s'applaudit d'avoir bravé la honte pour retenir sa maîtresse. Cette situation délicate a été, pour Prévost, l'occasion d'un éclatant triomphe. En nous montrant dans toute sa nudité la dégradation de son héros, il a trouvé moyen de lui concilier l'indulgence des juges les plus sévères. Desgrieux s'avilit; il triche au jeu, mais ce n'est pas pour s'enrichir, c'est pour plaire à Manon.

Que Manon se résigne à la pauvreté, qu'elle renonce à la parure, et Desgrieux abandonnera sans regret sa coupable industrie. Elle a fait de lui un homme sans volonté, sans probité; qu'elle dise un mot, et il voudra, il fera le bien, s'il peut lui plaire et la retenir sans affronter la honte.

Le séjour de Desgrieux à Saint-Lazare, et la manière dont il s'échappe de sa prison, appartiennent, je le sais, au mélodrame plutôt qu'au roman. Mais je n'ai pas le courage de blâmer le moyen employé par Prévost pour amener les deux amans au dernier terme de la misère; car dès que Manon, flétrie par son emprisonnement à l'hôpital, a perdu toute chance de se réhabiliter aux yeux du monde, l'amour de Desgrieux est soumis à une dernière épreuve plus cruelle que toutes les autres, et dans la peinture de cette dernière épreuve Prévost a déployé une admirable habileté. Désormais rangée dans la classe des filles perdues, Manon n'a plus de merci à espérer. Qu'elle commette une nouvelle faute, et elle sera déportée. L'expérience ne l'a pas instruite, le châtiment qu'elle a subi ne l'a pas corrigée; arrêtée par ordre du lieutenant-général de police, elle partira pour la Nouvelle-Orléans, enchaînée sur une charrette au milieu de filles perdues comme elle. A cette heure suprême, Desgrieux n'abandonne pas Manon. Après avoir vainement essayé d'intéresser en sa faveur son père et le lieutenant-général de police, il se décide à la sauver par la violence au péril de sa vie. Lâchement trahi par ses complices, il achète des gardiens de Manon le droit de la suivre, de lui parler, de pleurer avec elle. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, il goûte près de Manon un bonheur calme et sans mélange. Il oublie tous les plaisirs de la France, il oublie sa famille et la richesse qui l'attendait. Il ne regrette rien de ce qu'il a perdu pour sa maîtresse. Peu à peu le bonheur le ramène au sentiment du devoir. La fidélité de Manon ne court plus aucun danger; elle n'a plus sous les yeux le spectacle de la richesse. Cependant Desgrieux désire que son union avec sa maîtresse soit bénie par l'église. Il espère que les paroles du prêtre effaceront de sa mémoire jusqu'aux dernières traces du passé. Il veut régler sa vie et consacrer à Manon le travail de ses journées. Quand le neveu du gouverneur, protégé par les coutumes arbitraires de la colonie, veut épouser Manon, Desgrieux défend son droit l'épée à la main; délivré de son adversaire, il s'enfuit dans le désert avec sa maîtresse, et ne la quitte qu'après avoir recueilli son dernier soupir et enseveli pieusement ses dépouilles mortelles. Si la première et la seconde partie de cette histoire sont de nature à blesser

le goût des juges sévères, si les fautes de Manon et l'indulgence empressée de Desgrieux sont parfois racontées avec une crudité que n'avoue pas la poésie, la dernière partie défie les reproches. On sent à chaque page que Desgrieux, en défendant Manon, défend sa propre vie. Manon morte, Desgrieux n'aura plus aucune raison de vivre. S'il se résigne à demeurer parmi les vivans, il se réfugiera dans le passé; inutile à la société, inutile à lui-même, il ne jouera aucun rôle : il se souviendra.

Le style de *Manon Lescaut* n'est certainement pas d'une pureté irréprochable; il est facile de relever dans les deux cents pages de ce récit des taches que Prévost connaissait sans doute, et qu'il aurait effacées si le temps ne lui eût pas manqué pour relire ses ouvrages. Habitué à produire sans relâche, n'ayant d'autre plaisir, d'autre souci que d'inventer presque chaque jour des épisodes nouveaux, charmé autant qu'occupé de la peinture et de l'analyse des passions, il n'a jamais eu le désir ni l'espérance de mettre le style de *Manon Lescaut* à l'abri des reproches. Mais le style de cet ouvrage, tel qu'il est, avec les défauts incontestables qui le déparent, est plein de puissance et d'entraînement. Il est spontané, abondant, comme la pensée même de l'auteur. Prévost prévoit bien rarement le parti qu'il pourra tirer de la pensée qui lui arrive; il traite la parole comme la pensée, avec une imprévoyance qui passerait pour de la paresse, si chaque page ne démontrait pas que l'auteur exprime de son mieux l'idée qu'il n'a pas pris le temps de choisir. Nous sommes loin assurément de recommander l'improvisation comme une méthode littéraire, car l'improvisation, prise en elle-même, équivaut à la négation de l'art sérieux; mais nous sommes forcé de reconnaître que Prévost, une fois en sa vie, a été admirablement servi par l'improvisation. Le style de *Manon Lescaut*, malgré ses incorrections, est d'un naturel constant, d'une clarté parfaite. Il est vivant, animé, riche en images, semé de comparaisons heureuses, et n'est jamais attiédi par des artifices de rhéteur. Il est né avec la pensée, il la suit partout avec une exemplaire fidélité; inégal, désordonné comme elle, il ne laisse jamais languir l'attention. Lorsqu'il lui arrive d'appeler à son secours un rapprochement trivial, il trouve moyen de racheter, d'expier cette faute par la rapidité du récit. L'esprit, blessé par cette faute de goût, n'a pas le temps d'analyser l'impression qu'il éprouve, et oublie son déplaisir avant d'en avoir pénétré la cause. A proprement parler, les défauts et les mérites de ce livre n'ont rien de littéraire. C'est une sorte de confession plutôt qu'une œuvre d'imagination; c'est avec le cœur plutôt

qu'avec l'esprit qu'il faut le comprendre et le juger. Or, ce livre est plein d'aveux si pathétiques, si impitoyables, qu'à moins de n'avoir jamais subi l'épreuve ou le spectacle des passions, il est impossible de ne pas le proclamer souverainement sincère.

Ceux qui veulent que toute œuvre poétique porte en elle-même un enseignement moral, demanderont sans doute quelle est la leçon contenue dans *Manon Lescaut*. Si, comme nous le pensons, la moralité de la poésie ne consiste pas dans l'expression explicite, mais bien dans l'expression implicite d'un conseil applicable à la pratique de la vie, l'histoire de *Manon Lescaut* est éminemment morale. Lors même que Prévost n'eût pas pris la peine de placer, tantôt dans la bouche de Tiberge, tantôt dans celle du chevalier Desgrieux, des maximes et des reproches dont personne ne contestera la valeur ni l'opportunité, l'histoire de Manon et des malheurs qu'elle inflige à son amant serait encore pleine d'enseignemens et, par conséquent, pleine de moralité. Les leçons contenues dans ce livre, pour n'être pas exprimées sous la forme dogmatique, n'en sont pas moins claires; chacune des tortures subies par l'amant de Manon parle plus haut que les préceptes de la loi morale déduits avec toute la rigueur du syllogisme. Qu'est-ce, en effet, que le roman de Prévost? A quoi se réduit l'idée génératrice qui anime et gouverne tout le récit? L'auteur a-t-il voulu célébrer ou flétrir la passion? Chacune de ces deux intentions, prise dans un sens absolu, réalisée jusqu'en ses dernières conséquences, eût été absurde. Célébrer la passion comme supérieure à tous les conseils de la conscience, la proclamer plus sainte, plus grande que la réflexion et la volonté, eût été l'œuvre d'une imagination en délire. La flétrir comme coupable, comme impie, la rayer de la vie comme contraire à l'accomplissement de tous les devoirs, n'eût pas été une tentative moins folle. Prévost, sans se préoccuper de la moralité de son roman, a cependant réussi à exprimer une leçon très nette. Le malheur du chevalier Desgrieux commence le jour où il est forcé de mépriser Manon. Sa passion ne s'éteint pas dans le mépris; mais dès qu'il voit dans sa maîtresse une fille perdue, il n'est plus pour lui-même qu'un objet de colère et de honte. Sa passion, sans se rebuter, se transforme et se dégrade. Sans le talent singulier de Prévost, elle cesserait d'être poétique et ne serait plus qu'un vice. Il est impossible d'imaginer une condition plus misérable que celle de cet enfant, rivé à la honte d'une courtisane comme un forçat à la chaîne d'un bagne. Les châtimens infligés à la passion dégradée du chevalier Desgrieux sont trop sévères, trop rudes pour que son his-

toire puisse être accusée d'encourager le vice. Sans avoir prévu les reproches auxquels nous répondons, Prévost les a réfutés; car la destinée du chevalier Desgrieux ne fera sans doute envie à personne.

Il y a, dans *Manon Lescaut*, un mérite indépendant du style, indépendant de la moralité, le mérite de la mesure. Il n'y a pas un des épisodes de ce livre qui ne soit utile, ou même nécessaire, au développement des caractères, pas une scène qui ne serve à dessiner, à expliquer les personnages. Prévost ne s'est pas attribué le droit de franchir les limites marquées par les besoins de son récit. Doué d'une imagination abondante, il a toujours su s'arrêter à temps, et s'est interdit tous les moyens qui ne devaient pas concourir directement à l'expression de sa pensée. Cette mesure, cette sobriété dans l'invention, est d'autant plus remarquable qu'elle semble ne pouvoir se concilier avec l'imprévoyance. Le procédé suivi par Prévost exclut généralement la sobriété. Mais quelle que soit la source de cette sobriété, qu'elle naisse d'un heureux instinct ou d'une volonté préconçue, nous ne saurions trop la recommander, car elle devient plus rare de jour en jour. Le public s'habitue à n'estimer la pensée que d'après ses dimensions géométriques, et les écrivains qui font profession de l'émouvoir ou de l'amuser encouragent volontiers cette habitude. Grace à cet échange d'exigence et de servilité, le nombre et l'étendue des développemens ne sont presque jamais en harmonie avec l'importance de la pensée. L'étude attentive de *Manon Lescaut* pourra corriger cette prolixité contagieuse, car la mesure a joué certainement un grand rôle dans le succès de cet admirable roman.

GUSTAVE PLANCHE.

DE

LA TRAGÉDIE

A PROPOS DES DÉBUTS DE Mlle RACHEL.

Il se passe en ce moment au Théâtre-Français une chose inattendue, surprenante, curieuse pour le public, intéressante au plus haut degré pour ceux qui s'occupent des arts. Après avoir été complétement abandonnées pendant dix ans, les tragédies de Corneille et de Racine reparaissent tout à coup et reprennent faveur. Jamais, même aux plus beaux jours de Talma, la foule n'a été plus considérable. Depuis les combles du théâtre jusqu'à la place réservée aux musiciens, tout est envahi. On fait cinq mille francs de recette avec des pièces qui en faisaient cinq cents; on écoute religieusement, on applaudit avec enthousiasme *Horace, Mithridate, Cinna;* on pleure à *Andromaque* et à *Tancrède*.

Il est ridicule et honteux que ce soit un prodige; cependant c'en est un. On ne peut nier l'oubli profond dans lequel était tombé l'ancien répertoire. Cet oubli était si bien constaté, que quelques personnes, et même des gens d'esprit, regardent l'affluence qui se porte maintenant au Théâtre-Français comme le résultat d'un engouement passager qui ne peut pas durer. D'un autre côté, comme il y a très long-temps que ces pièces n'avaient été suivies, on voit des gens qui

arrivent là comme en pays étranger, et qui jugent au foyer nos vieux chefs-d'œuvre comme des vaudevilles nouveaux. Les uns, restés fidèles à la littérature classique, proclament une révolution, ou pour mieux dire, une restauration, et disent tout haut que le romantisme est mort; les autres, accoutumés au genre à la mode et à tout le fracas de nos mélodrames, s'indignent, soit à plaisir, soit de bonne foi, et paraissent disposés à renouveler les querelles oubliées entre l'ancienne et la nouvelle école; c'est un assez singulier chaos que toutes ces opinions diverses.

Une jeune fille qui n'a pas dix-sept ans, et qui semble n'avoir eu pour maître que la nature, est la cause de ce changement imprévu qui soulève les plus importantes questions littéraires. Avant d'essayer d'aborder ces questions, il faut dire un mot de la débutante.

Mlle Rachel est plutôt petite que grande; ceux qui ne se représentent une reine de théâtre qu'avec une encolure musculeuse et d'énormes appas noyés dans la pourpre, ne trouveront pas leur affaire; la taille de Mlle Rachel n'est guère plus grosse qu'un des bras de Mlle Georges; ce qui frappe d'abord dans sa démarche, dans ses gestes et dans sa parole, c'est une simplicité parfaite, un air de véritable modestie. Sa voix est pénétrante, et, dans les momens de passion, extrêmement énergique; ses traits délicats, qu'on ne peut regarder de près sans émotion, perdent à être vus de loin sur la scène; du reste, elle semble d'une santé faible; un rôle un peu long la fatigue visiblement.

Si, d'une part, on considère l'âge de cette jeune tragédienne, et si on réfléchit, d'un autre côté, combien l'expérience est indispensable au comédien, seulement pour dire juste, on doit éprouver une grande défiance en voyant paraître un enfant sous les traits d'Hermione et de Monime. Que de sentimens, en effet, ne faut-il pas avoir connus par soi-même, et jusqu'à l'excès, pour oser rendre des rôles si variés, si passionnés, si profonds, tracés par la main des plus grands maîtres qui aient jamais sondé le cœur de l'homme? Mlle Rachel n'a pas l'expérience du théâtre, et il n'est pas possible qu'à son âge elle ait l'expérience de la vie. On devait donc s'attendre à ne trouver en elle que des intonations plus ou moins heureuses apprises au Conservatoire et répétées avec plus ou moins d'adresse et d'intelligence. Il n'en est rien; elle ne déclame point, elle parle; elle n'emploie, pour toucher le spectateur, ni ces gestes de convention, ni ces cris furieux dont on abuse partout aujourd'hui; elle ne se sert jamais de ces moyens communs, qui sont presque immanquables, de ces contrastes cadencés

qu'on pourrait noter, et dans lesquels l'acteur sacrifie dix vers pour amener un mot; là où la tradition veut qu'on cherche l'effet, elle n'en produit pas la plupart du temps. Si elle excite l'enthousiasme, c'est en disant les vers les plus simples, souvent les moins saillans, et aux endroits où l'on s'y attend le moins. Dans *Tancrède*, par exemple, lorsque Aménaïde, accusée par son amant, s'écrie :

Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.

Il est certainement difficile de trouver deux vers plus ordinaires, on peut même dire plus prosaïques. Ils sont au milieu d'une tirade, et par conséquent n'appellent point l'attention. Cependant, quand Mlle Rachel les prononce, un frémissement électrique court par toute la salle, et les applaudissemens éclatent de toutes parts.

On peut juger par cet exemple du talent particulier de la jeune artiste, car ces deux vers, tout faibles qu'ils sont, n'en expriment pas moins un sentiment vrai, l'indignation d'une ame loyale qui se voit injustement soupçonnée; ce sentiment suffit à Mlle Rachel; elle s'en empare, et elle le rend avec tant de justesse et d'énergie que ce seul mot d'*impossible* devient sublime dans sa bouche. Et encore, dans le rôle d'Hermione :

Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher.

Pour quiconque l'a entendue et sait le prix de la vérité, l'accent qu'elle donne à ce vers, qui n'est pas bien remarquable non plus, est une chose incompréhensible dans une si jeune fille; car ce qui va au cœur vient du cœur; ceux qui en manquent peuvent seuls le contester; et où a-t-elle appris le secret d'une émotion si forte et si juste? Ni leçons, ni conseils, ni études, ne peuvent rien produire de semblable. Qu'une femme de trente ans, exaltée et connaissant l'amour, pût trouver un accent pareil dans un moment d'inspiration, il faudrait encore s'étonner; mais que répondre quand l'artiste a seize ans?

J'ai choisi deux exemples au hasard, tels que ma mémoire me les a fournis; j'en aurais pu citer cent autres qui seraient autant de preuves concluantes. Il faut nécessairement reconnaître là une faculté divinatrice, inexplicable, qui trompe tous les calculs, et qui ressemble à ce qu'on appelle une révélation. Tel est le caractère du génie; il ne faut pas craindre ici de prononcer ce mot, car il est juste. Mlle Rachel n'a pas un talent consommé, il s'en faut même de beaucoup, et cela lui reste à acquérir; elle a besoin d'étudier; mais on

peut affirmer qu'elle a du génie, c'est-à-dire l'instinct du beau, du vrai, l'étincelle sacrée qui ne s'acquiert pas, et qui ne se perd pas non plus, quoi qu'on dise; voilà pourquoi il n'est pas à redouter que les complimens lui fassent tort. Si sa poitrine ne se fatigue pas, et si on ne la détourne pas de sa route pour lui faire jouer le drame moderne, avec de l'étude et des passions, elle peut devenir une Malibran.

Venons aux questions littéraires. Pour ce qui regarde d'abord les gens qui croient voir une affaire de mode dans le retour du public à l'ancienne tragédie, disons, sans hésiter, qu'ils se trompent. Il est bien vrai qu'on va voir *Andromaque* parce que Mlle Rachel joue Hermione, et non pour autre chose, de même qu'il est vrai que Racine écrivit *Iphigénie* pour la Champmeslé, et non pour une autre. Qu'est-ce, en effet, que la plus belle pièce du monde, si elle est mal jouée? Autant vaut la lire. Iriez-vous entendre le *Don Juan* de Mozart, si Tamburini chantait faux? Que ceux qui essaient de se persuader que Racine a passé veuillent bien se rappeler le mot de Mme de Sévigné, et prendre une tasse de café.

Quant à ceux qui pensent que ce même retour aux pièces du siècle de Louis XIV est une atteinte mortelle portée au romantisme, on ne peut leur répondre ni avec autant d'assurance, même au risque de se tromper, ni d'une manière absolument explicite. Il se pourrait bien, en effet, que des représentations suivies des chefs-d'œuvre de notre langue causassent un notable dommage aux drames qu'on appelle romantiques, c'est-à-dire à ceux que nous avons en France aujourd'hui. En ce sens, les classiques auraient raison ; mais il n'en resterait pas moins avéré que le genre romantique, celui qui se passe des unités, existe; qu'il a ses maîtres et ses chefs-d'œuvre tout comme l'autre; qu'il ouvre une voie immense à ses élèves; qu'il procure des jouissances exquises à ses admirateurs, et enfin, qu'à l'heure qu'il est, il a pris pied chez nous et n'en sortira plus. Voilà ce qu'il est peut-être hardi, mais nécessaire de dire aux classiques; car il y en aura toujours en France, de quelque nom qu'on les appelle. Nous avons quelque chose d'attique dans l'esprit, qui ne nous quittera jamais. Lors donc que les classiques de ce temps-ci assistent à un drame nouveau, ils se récrient et se révoltent, souvent avec justice, et ils s'imaginent voir la décadence de l'art; ils se trompent. Ils voient de mauvaises pièces faites d'après les principes d'un art qui n'est pas le leur, qu'ils n'aiment pas et ne connaissent pas tous, mais qui est un art : il n'y a point là de décadence. Je conviendrai tant qu'on voudra

qu'on trouve aujourd'hui sur la scène les évènemens les plus invraisemblables entassés à plaisir les uns sur les autres, un luxe de décoration inouï et inutile, des acteurs qui crient à tue-tête, un bruit d'orchestre infernal, en un mot, des efforts monstrueux, désespérés, pour réveiller notre indifférence, et qui n'y peuvent réussir; mais qu'importe? Un méchant mélodrame bâti à l'imitation de Caldéron ou de Shakspeare ne prouve rien de plus qu'une sotte tragédie cousue de lieux communs sur le patron de Corneille ou de Racine, et, si on me demandait auquel des deux je me résignerais le plus volontiers en cas d'arrêt formel qui m'y condamnât, je crois que je choisirais le mélodrame. Qui oserait dire que ces deux noms de Shakspeare et de Caldéron, puisque je viens de les citer, ne sont pas aussi glorieux que ceux de Sophocle et d'Euripide? Ceux-ci ont produit Racine et Corneille, ceux-là Gœthe et Schiller. Les uns ont placé, pour ainsi dire, leur muse au centre d'un temple entouré d'un triple cercle; les autres ont lancé leur génie à tire-d'aile et en toute liberté : enfance de l'art, dit-on, barbarie; mais avez-vous lu les œuvres de ces barbares? *Hamlet* vaut *Oreste*, *Macbeth* vaut *Œdipe*, et je ne sais même ce qui vaut *Othello*.

Pourquoi a-t-on opposé ces deux genres l'un à l'autre? pourquoi l'esprit humain est-il si rétréci qu'il lui faille toujours se montrer exclusif? pourquoi les admirateurs de Raphaël jettent-ils la pierre à Rubens? pourquoi ceux de Mozart à Rossini? Nous sommes ainsi faits; on ne peut même pas dire que ce soit un mal, puisque ces enthousiasmes intolérans produisent souvent les plus beaux résultats; mais il ne faudrait pourtant pas que ce fût une éternelle guerre. Lorsque jadis le pauvre La Motte proposa le premier à Paris de faire des pièces en prose, sans unités, Voltaire frémit d'horreur à Ferney et écrivit aux comédiens du roi que c'était *l'abomination de la désolation* dans le temple de Melpomène. Lorsque, de nos jours, M. Victor Hugo, avec un courage auquel on doit honneur et justice, monta hardiment à la brèche de ce même temple, quel déluge de traits n'a-t-on pas lancé sur lui? Mais il a fait comme Duguesclin, il a planté lui-même son échelle. Maintenant que la paix est faite et la citadelle emportée, pourquoi les deux partis n'en profitent-ils pas?

Ceci m'amène au point délicat qui fait le sujet de cet article : à savoir, si la tragédie renaissait aujourd'hui et reprenait franchement sa place à côté du drame romantique, ce qu'elle pourrait être. Il va sans dire que je n'ai pas la prétention de décider une question pareille, mais seulement de la poser et de faire quelques conjectures. Le lec-

teur relèvera de lui-même mes erreurs, et de plus habiles que moi décideront.

Tout le monde sait l'histoire de la tragédie. Née pendant la vendange dans le chariot de Thespis, et ne signifiant alors que le *chant du bouc* (1), élevée tout à coup, comme par enchantement, sur les gigantesques tréteaux d'Eschyle, corrigée par Sophocle, adoucie par Euripide, énervée par Sénèque, errante et abandonnée pendant douze siècles, retrouvée en Italie par Trissino, apportée en France par Jodelle et Garnier, son véritable père chez nous fut le grand Corneille; Racine, bien que plus tendre et plus passionné que l'auteur du *Cid*, suivit les lois que celui-ci avait posées; Voltaire et Crébillon tentèrent à demi de se rapprocher de l'antique; le reste ne fut qu'une longue imitation, où brillent de temps à autre quelques bons ouvrages. Ainsi est venue la tragédie jusqu'à nos écrivains d'aujourd'hui, qu'il ne m'appartient pas de juger, mais parmi lesquels ce serait une faute de ne pas citer ici MM. Casimir Delavigne, qu'on n'oublie pas, et Lemercier qu'on oublie trop.

Au milieu de si rudes traversées, la tragédie a nécessairement subi de nombreuses transformations. Il n'y a cependant que deux époques importantes et que deux maîtres, Sophocle et Corneille. Le premier a fondé la tragédie ancienne, le second la moderne, fort différentes l'une de l'autre; au-dessus de ces deux génies en domine un troisième, le plus grand peut-être de l'antiquité. Notre siècle est si extravagant et si puérilement railleur qu'on y hésite à nommer Aristote. Grace aux quolibets de quelques ignorans, on a rendu presque ridicule le nom de cet homme qui, n'ayant pour guide que son jugement, pour règle que son coup d'œil, en philosophie, en zoologie, en littérature, dans presque toutes les sciences, a posé des bases aussi vieilles, aussi impérissables que le monde.

Je ne prétends pas le suivre dans sa poétique, ni Corneille dans son discours des trois unités; ce seraient trop de détails inutiles : je me bornerai à indiquer rapidement la différence de la tragédie antique et de la tragédie moderne, afin de venir clairement jusqu'à nous.

La tragédie est la représentation d'une action héroïque, c'est-à-dire qu'elle a un objet élevé, comme la mort d'un roi, l'acquisition d'un trône, et pour acteurs des rois, des héros; son but est d'exciter la terreur et la pitié. Pour cela, elle doit nous montrer les hommes dans le péril et dans le malheur, dans un péril qui nous effraie, dans

(1) Τραγος ωδη.

un malheur qui nous touche, et donner à cette imitation une apparence de vérité telle que nous nous laissions émouvoir jusqu'à la douleur. Pour parvenir à cette apparence de vérité, il faut qu'une seule action, pitoyable et terrible, se passe devant nous, dans un lieu qui ne change pas, en un espace de temps qui excède le moins possible la durée de la représentation, en sorte que nous puissions croire assister au fait même, et non à une imitation. Voilà les premiers principes de la tragédie, qui sont communs aux modernes et aux anciens.

L'homme, qu'il s'agit de nous montrer, tombe dans le péril ou dans le malheur par une cause qui est *hors de lui*, ou *en lui-même* : *hors de lui*, c'est le destin, le devoir, la parenté, l'action de la nature et des hommes ; *en lui*, ce sont les passions, les vices, les vertus; voilà la source de la différence des deux tragédies. Cette différence n'est pas le résultat d'un hasard ni d'une fantaisie; elle a un motif simple et facile à dire.

Dans presque toutes les tragédies antiques, le malheur du principal personnage naissait d'une cause étrangère; la fatalité y présidait; cela devait être. Les poètes usaient de leurs moyens, et le dogme de la fatalité était la plus terrible comme la plus répandue des croyances populaires. Leurs théâtres contenaient dix mille spectateurs; il s'agissait pour eux d'emporter le prix, et ils se servaient, pour soulever les masses, du levier le plus sûr qu'ils eussent sous la main. Qu'on examine seulement l'histoire des Atrides, qui a été le sujet de tant de tragédies : Agamemnon sacrifie sa fille, parce que les dieux la lui ont demandée; Clytemnestre tue son mari pour venger la mort de sa fille; Oreste arrive, et égorge sa mère, parce qu'elle a tué Agamemnon; mais Oreste lui-même est frappé du châtiment le plus horrible, il tombe en démence, les furies le poursuivent, et vengent à leur tour Clytemnestre. Quel exemple, quelle recherche d'une fatalité aveugle, implacable! Une pareille fable nous révolte; il n'en était pas ainsi en Grèce; ce qui ne nous semble qu'un jeu cruel du hasard, inventé à plaisir, était pour les Grecs un enseignement, car le hasard chex eux s'appelait Destin, et c'était le plus puissant de leurs dieux. Ils apprenaient à se résigner et à souffrir, à devenir stoïciens, en assistant à des spectacles semblables; Aristote calcule et compare les diverses sortes de dénouemens, et, non-seulement il donne la préférence aux plus affreux, aux plus féroces, mais il ne craint pas de témoigner son mépris pour les dénouemens heureux. Il va plus loin : « La tragédie n'agit point, dit-il, pour imiter les mœurs, elle peut même s'en passer; ce qu'il faut pour émouvoir, c'est un personnage

sans caractère, mêlé de vices et de vertus, qui ne soit ni méchant ni bon, mais malheureux par une erreur ou par une faute involontaire. » C'était ainsi que les poètes antiques apprenaient aux hommes à se soumettre, à se courber sans murmurer devant la Destinée. Ils croyaient leur donner une leçon plus salutaire en leur montrant leurs semblables persécutés, accablés, par un pouvoir injuste, capricieux, inexorable, qu'en faisant triompher la vertu aux dépens du vice, comme on en use aujourd'hui.

Mais ce qu'ils nommaient destin ou fatalité n'existe plus pour nous. La religion chrétienne d'une part, et d'ailleurs la philosophie moderne, ont tout changé; il ne nous reste que la Providence et le hasard; ni l'un ni l'autre ne sont tragiques. La Providence ne ferait que des dénouemens heureux; et quant au hasard, si on le prend pour élément d'une pièce de théâtre, c'est précisément lui qui produit ces drames informes où les accidens se succèdent sans motif, s'enchaînent sans avoir de lien, et se dénouent sans qu'on sache pourquoi, sinon qu'il faut finir la pièce. Le hasard, cessant d'être un dieu, n'est plus qu'un bateleur. Corneille fut le premier qui s'aperçut de la distance qui, sous ce rapport, nous sépare des temps passés; il vit que l'antique élément avait disparu, et il entreprit de le remplacer par un autre. Ce fut alors qu'en lisant Aristote et en étudiant ses principes, il remarqua que si ce grand maître recommande surtout la fatalité, il permet aussi au poète de peindre l'homme conduit au malheur seulement par ses passions; les anciens eux-mêmes l'avaient fait, dans l'*Électre* et dans le *Thyeste*. Corneille se saisit de cette source nouvelle; à peine eut-elle jailli devant lui qu'il la changea en fleuve; il résolut de montrer la passion aux prises avec le devoir, avec le malheur, avec les liens du sang, avec la religion; la pièce espagnole de Guillen de Castro lui sembla la plus propre à développer sa pensée; il en fit une imitation qui est restée et restera toujours comme un chef-d'œuvre; puis, comme il était aussi simple qu'il était grand, il écrivit une poétique, afin de répandre le trésor qu'il avait trouvé, ce dont Racine profita si bien. Par cette poétique, il consacra le principe dont il était question tout à l'heure, c'est-à-dire de faire périr le personnage intéressant par une cause qui est *en lui* et non *hors de lui*, comme chez les Grecs.

La passion est donc devenue la base, ou plutôt l'axe des tragédies modernes. Au lieu de se mêler à l'intrigue pour la compliquer et pour la nouer comme autrefois, elle est maintenant la cause première. Elle naît d'elle-même et tout vient d'elle: une passion et un obstacle,

voilà le résumé de presque toutes nos pièces. Si Phèdre brûle pour Hippolyte, ce n'est plus Vénus offensée qui la condamne au supplice de l'amour, ce sont les entrailles d'une marâtre qui s'émeuvent à l'aspect d'un beau jeune homme. La divinité n'intervient plus dans nos fables; nous n'avons plus de ces terribles prologues où un Dieu irrité sort d'un palais et appelle le malheur sur ceux qui l'habitent; Apollon et la Mort ne se disputent plus Alceste; Hercule ne vient plus la tirer de la tombe; si nous voulions faire un nouvel OEdipe, il n'exciterait que l'horreur et le dégoût, car sa rencontre avec Laïus et son mariage avec Jocaste, n'étant plus annoncés par un oracle, ne pouvant plus amener la peste après eux, ne seraient plus que de hideuses débauches d'imagination; chez nous, l'homme est seul, et ses vices, ses vertus, ses crimes, lui appartiennent.

J'ai déjà dit que je ne pourrais entrer ici dans les subdivisions, ni parler, par conséquent, de la tragédie pathétique ou morale, simple ou implexe, des révolutions, des reconnaissances, ni des combinaisons qui résultent, chez les anciens comme chez les modernes, du mélange des deux systèmes. Au risque d'être repris justement, je ne puis m'occuper des exceptions.

Voici maintenant ce qui arriva; Corneille ayant établi que la passion était l'élément de la tragédie, Racine survint qui déclara que la tragédie pouvait n'être simplement que le développement de la passion. Cette doctrine semble au premier abord ne rien changer aux choses; cependant elle change tout, car elle détruit l'action. La passion qui rencontre un obstacle et qui agit pour le renverser, soit qu'elle triomphe ou succombe, est un spectacle animé, vivant; du premier obstacle en naît un second, souvent un troisième, puis une catastrophe, et, au milieu de ces nœuds qui l'enveloppent, l'homme qui se débat pour arriver à son but, peut inspirer terreur et pitié; mais, si la passion n'est plus aux prises qu'avec elle-même, qu'arrive-t-il? une fable languissante, un intérêt faible, de longs discours, des détails fins, de curieuses recherches sur le cœur humain, des héros comme Pyrrhus, comme Titus, comme Xipharès, de beaux parleurs, en un mot, et de belles discoureuses qui content leurs peines au parterre; voilà ce qu'avec un génie admirable, un style divin, et un art infini, Racine introduisit sur la scène. Il a fait des chefs-d'œuvres sans doute, mais il nous a laissé une détestable école de bavardage, et, personne ne pouvant parler comme lui, ses successeurs ont endormi tout le monde.

Faut-il lui en faire un reproche, et pouvait-il faire autrement?

Ceci mérite qu'on l'examine, car c'est là qu'on peut trouver la différence de son temps au nôtre, et par conséquent, les motifs qui doivent nous faire tenter une autre voie.

On s'attend peut-être que je vais parler des mœurs de la cour de Louis XIV, et essayer de prouver, après mille autres, que Racine a subi l'influence de cette cour efféminée; cela est probable, mais c'est une autre raison beaucoup moins relevée, beaucoup plus réelle et matérielle, que je soumettrai ici au lecteur. « Un des plus grands obstacles, dit Voltaire, qui s'opposent, sur notre théâtre, à toute action grande et pathétique, est la foule des spectateurs confondue avec les acteurs... Les bancs qui sont sur le théâtre rétrécissent la scène, et rendent toute action presque impraticable... Il ne faut pas s'y méprendre; un inconvénient tel que celui-là seul a suffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait sans doute hasardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe... *Cinna*, *Athalie*, méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, et dans lequel les spectateurs sont placés, contre tout ordre et contre toute raison, les uns debout sur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle parterre... Comment oserions-nous faire paraître, par exemple, l'ombre de Pompée ou le génie de Brutus au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot?... Comment apporter le corps de César sanglant sur la scène; comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux, et l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule?... Comment cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine *dix pieds* de place aux acteurs? De là vient que la plupart des pièces ne sont que de longues conversations... Il faut convenir que, d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France; il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalousie et une rupture, et dénoué par un mariage; c'est une coquetterie continuelle, une simple comédie où des princes sont ac-

teurs, et dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme. »

J'extrais ces phrases détachées de plusieurs passages de Voltaire; elles me semblent concluantes au dernier point. Il n'y a d'ailleurs personne qui ne se souvienne de ces vers des *Fâcheux* de Molière :

Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence;
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant : Holà! ho! un siége promptement... etc., etc.

Triste vanité des choses humaines! Quoi! ces belles théories de Racine, ces pompeuses pensées si élégamment vêtues, ces préfaces si concises, si nobles, ce doux système si tendre et si passionné, tout cela aurait eu pour véritable cause les embarras d'un espace de dix pieds et les banquettes de l'avant-scène? Serait-il possible que tant de confidens n'eussent fait de si harmonieux récits, que tant de princes amoureux n'eussent si bien parlé que pour remplir la scène sans trop remuer, de peur d'accrocher en passant les jambes de messieurs les marquis? Hélas! il n'est que trop vrai. Et d'où vient maintenant qu'au théâtre, il faut le dire, les tragédies de Racine, toutes magnifiques qu'elles sont, paraissent froides par instant, et même d'une froideur bizarre, comme de belles statues à demi animées? C'est que le comte de Lauraguais a donné 30,000 francs, en 1759, pour qu'on ôtât les banquettes de la scène; c'est qu'Andromaque, Monime, Émilie, sont aujourd'hui toutes seules dans de grands péristyles où rien ne les gêne, où elles peuvent se promener sur une surface de soixante pieds carrés; et les marquis ne sont plus là pour entourer l'actrice, pour dire un bon mot après chaque tirade, pour ramasser l'éventail d'Hermione ou critiquer les canons de Thésée. Oreste, son épée à la main, n'a plus besoin d'écarter la foule des petits-maîtres et de leur dire : « Messieurs, permettez-moi de passer; je suis obligé d'aller tuer Pyrrhus. » Voilà pourquoi nous nous apercevons que l'action languit, et nous nous étonnons que, toutes les portes étant ouvertes, tout le palais désert, personne n'entre, n'agisse, ne ranime la pièce.

Quel que soit donc notre respect pour les écrivains du grand siècle, nous sommes dans d'autres conditions qu'eux; nous devons faire autre chose que ce qu'ils ont fait; mais quoi? c'est là la question.

Voltaire essaya, le premier, dans *Tancrède*, de créer une tragédie

vraiment moderne. Il crut avoir complètement réussi, et il ne se trompait pas tout-à-fait. Son sujet est l'un des plus beaux, des plus pathétiques qu'on ait vus au théâtre; son plan est simple, hardi, tracé de main de maître; tout le monde convient malheureusement que la versification est lâche, commune, écrite à la hâte, et que la déclamation y usurpe la place de la vérité. Il semble que Voltaire n'ait rien écrit pour satisfaire sa propre conscience, excepté quand sa bile s'émouvait; le reste du temps, on dirait un homme qui a fait une gageure et qui improvise. Lors même qu'il composait ses plus beaux vers, on croirait que ses amis étaient derrière la porte à l'écouter; c'est une perpétuelle parade. Je ne m'étonne pas qu'à Sainte-Hélène l'empereur, lisant *Zaïre*, ait jeté le livre, en s'écriant que Voltaire ne connaissait ni les hommes, ni les passions. Napoléon ne pouvait pas tenir compte à l'auteur d'*Œdipe* des efforts admirables qu'il a entrepris pour faire goûter à une société dépravée et blasée les fruits sauvages de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, et malgré ses défauts, la tragédie chevaleresque de *Tancrède* mérite d'être l'objet de graves méditations. Si ce n'est un modèle, c'est un exemple.

Du Belloy a fait quelques essais pour amener une tragédie nationale; la pensée première en est remarquable, mais l'exécution est d'une telle faiblesse, qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Chénier suivit la même route, et voulut faire, jusqu'à un certain point, une tragédie historique et républicaine. Mais ces détails m'entraîneraient trop loin; je veux seulement marquer la date d'une idée féconde.

L'introduction du drame en France a exercé une influence si rapide et si forte, que, pour satisfaire ce goût nouveau sans déserter entièrement l'ancienne école, quelques écrivains ont pris le parti de chercher un genre mitoyen, et de faire, pour ainsi dire, des drames tragiques. Ils n'ont pas précisément violé les règles, mais ils les ont éludées, et on pourrait dire, en style de palais, qu'ils ont commis un délit romantique avec circonstances atténuantes. D'excellens esprits ont tenté cette voie; ils y ont réussi, parce que le talent plaît toujours, sous quelque forme qu'on le trouve; mais, en mettant à part ces succès mérités, je crois que ce genre en lui-même est faux, bâtard, et dangereux pour les jeunes gens qui le tenteraient. Que m'importe, dira-t-on, que les règles soient observées ou non dans une pièce, pourvu qu'elle m'amuse? Le public a raison de raisonner ainsi; ce ne sont pas ses affaires que les divisions d'Aristote, mais ce sont les affaires de l'écrivain, qui doit les connaître, et ce n'est pas pour se divertir que le précepteur d'Alexandre a fait tant de calculs, tant

de profondes études, tant de recherches arides, afin d'en venir à établir ces lois.

Beaucoup de gens se sont habitués à regarder les règles comme des entraves; La Motte disait que les trois unités étaient une chose de fantaisie, dont on pouvait se servir ou se passer à son gré. Il est certain que rien n'oblige un honnête homme à s'y astreindre; qui veut peut écrire ce qui lui plaît. Les règles de la tragédie ne regardent que celui qui a dessein de faire une tragédie; mais vouloir en faire une sans les unités, c'est à peu près la même chose que de vouloir bâtir une maison sans pierre. Une pièce sans unités peut être fort belle; on peut y trouver mille charmes et les plus beaux vers du monde; on peut même imprimer sur une affiche que c'est une tragédie; mais, pour le faire croire, c'est autre chose, à moins d'imiter ce moine qui, en carême, jetait un peu d'eau sur un poulet en lui disant : Je te baptise carpe.

Si les règles étaient des entraves créées à plaisir pour augmenter la difficulté, mettre un auteur à la torture, et l'obliger à des tours de force, ce serait une puérilité si sotte qu'il n'est guère probable que des esprits comme Sophocle, Euripide, Corneille, s'y fussent prêtés. Les règles ne sont que le résultat des calculs qu'on a faits sur les moyens d'arriver au but que se propose l'art. Loin d'être des entraves, ce sont des armes, des recettes, des secrets, des leviers. Un architecte se sert de roues, de poulies, de charpentes; un poète se sert des règles, et plus elles seront exactement observées, énergiquement employées, plus l'effet sera grand, le résultat solide; gardez-vous donc bien de les affaiblir, si vous ne voulez vous affaiblir vous-même.

Je suppose que ce genre que j'appelle mitoyen, à demi dramatique, à demi tragique, s'établisse en France et devienne coutume. Je suppose encore que deux écrivains, l'un d'un génie indépendant comme Shakspeare, l'autre d'un goût épuré comme Racine, se présentent, et, trouvant le genre adopté, essaient de le suivre. Qu'arrivera-t-il? L'homme indépendant n'aura pas plus tôt écrit quatre pages qu'il se trouvera à l'étroit; il ne pourra supporter la gêne; un besoin irrésistible de se développer tout entier lui fera secouer un faible joug qui lui semblera inutile et injuste; l'autre écrivain, au contraire, s'apercevra bientôt qu'en se rapprochant de la simplicité, il a tout à gagner; il sentira que les épisodes, les changemens de décorations, les tableaux de mœurs et de caractères, ôtent à son ouvrage la grandeur et la force qu'il y veut imprimer. S'il ignore les règles, il les devinera;

s'il les connaît, il en fera usage. Ainsi le genre mitoyen sera insuffisant pour le premier de ces deux hommes, dangereux ou inutile pour le second; l'un brisera la chaîne, l'autre la resserrera.

Si la tragédie reparaît en France, j'ose avancer qu'elle devrait se montrer plus châtiée, plus sévère, plus antique, que du temps de Racine et de Corneille. Dans toutes les transformations qu'elle a subies, dans tous les développemens, dans toutes les altérations qui l'ont dégradée, il y avait une tendance vers le drame. Lorsque Marmontel proposa de changer de décorations à chaque acte; lorsque l'Encyclopédie osa dire que la pièce anglaise de *Beverley* était aussi tragique qu'*Œdipe;* lorsque Diderot voulut prouver que les malheurs d'un simple particulier pouvaient être aussi intéressans que ceux des rois, tout cela parut une décadence, et tout cela n'était que la préface du romantisme. Aujourd'hui le drame est naturalisé français; nous comprenons Gœthe et Shakspeare, aussi bien que Mme de Staël; l'école nouvelle n'a encore, il est vrai, produit que des essais, et son ardeur révolutionnaire l'a emportée, comme dirait Molière, un peu bien loin; mais nous ferons mieux plus tard, et le fait reste accompli. Or, par cette raison même que le drame est adopté, il me semble que la tragédie, si elle veut renaître et vivre, doit reprendre son ancienne allure avec plus de fierté que jamais. Depuis Voltaire, elle n'a presque toujours été qu'un prétexte, qu'une espèce de thème, au moyen duquel on s'exerçait à tout autre chose, et souvent à la détruire elle-même. Le romantisme, cherchant à se faire jour, s'introduisait dans la tragédie pour la ronger, comme un ver dans un fruit mûr; et il ne manque pas de gens à présent qui croient le fruit desséché ou pourri. Si Melpomène veut reparaître sur nos théâtres, il faut qu'elle lave ses blessures.

Ne serait-ce pas une belle chose que d'essayer si, de nos jours, la vraie tragédie pourrait réussir? J'appelle vraie tragédie, non celle de Racine, mais celle de Sophocle, dans toute sa simplicité, avec la stricte observation des règles.

Pourquoi ne traiterions-nous pas des sujets nouveaux, non pas contemporains ni trop voisins de nous, mais français et nationaux? Il me semble qu'on aimerait à voir sur notre scène quelques-uns de ces vieux héros de notre histoire, Duguesclin ou Jeanne d'Arc chassant les Anglais, et que leurs armures sont aussi belles que le manteau et la tunique.

Ne serait-ce pas une entreprise hardie, mais louable, que de purger la scène de ces vains discours, de ces madrigaux philoso-

phiques, de ces lamentations amoureuses, de ces étalages de fadaises qui encombrent nos planches, et d'envoyer cette friperie rejoindre les marquis de Molière et les banquettes du comte de Lauraguais?

Pourquoi ne prendrions-nous pas pour devise ce vers de Chénier, qui a servi d'épigraphe au romantisme, et qui serait vraiment applicable à la renaissance de la tragédie :

« Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. »

Ne serait-ce pas une grande nouveauté que de réveiller la muse grecque, d'oser la présenter aux Français dans sa féroce grandeur, dans son atrocité sublime? « Les malheurs qui arrivent à des amis ou à des indifférens, dit Aristote, ne sont point tragiques; une mère qui tue son fils, un fils qui égorge son père, un frère près d'être immolé par sa sœur, voilà des sujets de tragédie. » Ce ne sont pas là, comme on voit, des madrigaux.

Ne serait-il pas curieux de voir aux prises avec le drame moderne, qui se croit souvent terrible quand il n'est que ridicule, cette muse farouche, inexorable, telle qu'elle était aux beaux jours d'Athènes, quand les vases d'airain tremblaient à sa voix?

Ne serait-il pas temps de prouver que la tragédie est autre chose qu'une statue qui déclame, de montrer enfin qu'on peut agir en parlant, et marcher avec le cothurne?

Ne serait-il pas temps de ramener dans les sujets sérieux la franchise du style, d'abandonner la périphrase, cette pompeuse et frivole manière de tourner autour de la pensée? N'est-il donc pas aussi noble de dire, par exemple, « un homme qui frappe avec son épée, » que, « un mortel qui immole avec son glaive? » Les anciens méprisaient cette timidité, et Corneille ne parlait pas ainsi.

Telles sont les questions que j'oserais adresser aux écrivains qui sont en possession d'une juste faveur parmi nous, si le talent de la jeune artiste qui remet aujourd'hui en honneur l'ancien répertoire les engageait, comme il est probable, à écrire un rôle pour elle.

ALFRED DE MUSSET.

REVUE

LITTÉRAIRE.

Le public demande de la critique, et il a raison, puisqu'il n'y en a plus guère. Mais il ne sait pas combien ce qu'il demande est difficile, et, osons le dire, impossible presque aujourd'hui, pour une multitude de causes qui tiennent à l'état même de la société et à la constitution de la littérature. Depuis huit ans, c'est-à-dire depuis la révolution de juillet, les écoles littéraires se sont trouvées dissoutes comme les partis politiques, et il ne s'en est pas refait d'autres. Des individus remarquables, des talens nouveaux se sont produits, mais sans appartenir à aucun groupe existant, sans représenter aucune opinion, aucune doctrine fixe et saisissable. Les talens plus anciens, et des plus éminens, qui appartenaient à des groupes et à des doctrines considérables sous la restauration, se sont trouvés tout d'un coup sans protection et comme jetés hors de leur cadre : ils n'ont plus su se tenir, et en voulant continuer à se déployer, ils sont vite arrivés à n'être plus eux-mêmes. Ceux qu'on croyait des chênes, tant qu'il y avait dans la société des murs de clôture qui semblaient les gêner, n'ont plus été en plein vent que des arbres bientôt pliés et brisés. Ainsi M. de La Mennais, qui, lorsqu'il était encore à *la Chesnaye*, voulait prendre pour cachet un *chêne brisé par le tonnerre*, avec cette devise : *Je romps et ne plie pas*, a vu réaliser son défi ; et cette haute, cette noble nature peut méditer aujourd'hui autour de son chêne en éclats. Il s'est passé, chez M. de Lamartine, depuis peu d'années, une révolution intérieure, semblable et analogue à celle qui a eu lieu dans M. de La Mennais : c'en est l'exact pendant si l'on

tient compte de la différence de leurs talens et de leurs natures. Le cadre de la restauration avait été et semblait devoir être à tout jamais celui de M. de Lamartine. Les rayons étaient réciproques : le poète semblait à l'aise et y était doucement maintenu. Ce cadre venant à lui manquer, il s'est dilaté outre mesure, sans plus de limites, et à la manière des gaz élastiques dont il se rapproche par l'éthéré de sa poésie. Il est curieux de remarquer, sur ces deux grands talens légués par la restauration, l'influence et la réaction des deux talens les plus remarquables entre ceux de formation plus récente. Le rapprochement philosophique et littéraire de l'auteur des *Paroles d'un Croyant* et du peintre magnifique de *Lélia* n'a rien eu de plus inattendu, de plus caractéristique par rapport à l'époque, que le soudain et profond reflet que vient de jeter la manière de M. de Balzac sur toute une partie souterraine de la *Chute d'un Ange* par M. de Lamartine. Tout ceci est pour dire que les écoles littéraires sont dissoutes depuis huit ans, que les limites et les garanties de caractère autour des plus nobles talens ont cédé brusquement ou graduellement à je ne sais quelle force de choses confondante et dissolvante. Cette confusion et ce tourbillon sont le signe même de la nouvelle période littéraire. Ce qui manque dans les œuvres, le point d'appui et d'arrêt, où donc la critique le trouverait-elle?

Sans doute, le bon sens élevé a toujours moyen de juger : même à défaut d'œuvres bien assises et harmonieuses, on pourrait se prononcer, regretter, désirer, indiquer son blâme ou son espérance. Dans la conversation, on le fait souvent : la critique, sous cette forme, ne cesse pas. D'où vient qu'on ne la recueille pas sincèrement, qu'on hésite, qu'on recule, et qu'il y a souvent si loin entre ce qui se dit de judicieux, de vivement senti, et ce qu'on imprime?

C'est que, pour la critique imprimée et publiée, il faut certaines conditions extérieures indispensables, indépendamment même du jugement formé qu'on peut avoir *in petto*. Nous les rangerons un peu au hasard : il suffit que nous les fassions rapidement apprécier. Et d'abord le critique intègre, indépendant, a besoin de l'anonyme, non pas pour en abuser contre les auteurs, mais pour que les auteurs n'abusent pas de lui. Or, les nécessités du prospectus, de la gloriole littéraire combinée avec l'industrie et avec la concurrence, ont conduit à signer de tous les noms et prénoms les plus minces jugemens.

Le critique a besoin de n'être pas isolé, de n'être pas seul à sa table, plume en main, au premier carrefour venu; il a besoin d'être dans un ordre de doctrines, au sein d'un groupe uni et sympathique qui le couvre, dans lequel il puise à tout instant la confirmation ou la rectification de ses jugemens; car souvent il ne fait autre chose pour les sentences qu'il rend qu'aller autour de lui au scrutin secret, en dépouillant toutefois les votes avec épuration et intelligence. Or, il arrive qu'en fait, le critique, depuit huit ans, cherche à grand'peine un tel groupe conseiller et protecteur. Le journal de la restauration dans lequel s'est faite la meilleure, la plus intelligente et la plus loyale critique, *le Globe*, présentait essentiellement cet avantage d'un groupe

uni par la même éducation philosophique, par les mêmes antécédens et les mêmes impulsions d'esprit. La *Revue des deux Mondes*, venue à un moment où cette faculté de jeune et active union était déjà perdue, a essayé du moins d'en ressaisir et d'en sauver les débris. Elle y a réussi, ce semble, avec quelque honneur : à l'unité plus étroite qui n'était point possible, elle a cherché à substituer, comme dédommagement, la conciliation et l'étendue. Au milieu de tout ce qu'on croit avoir obtenu de résultats louables en ce sens, la critique, à proprement parler, on l'avoue, n'a pas toujours eu assez de place ni de suite. On n'a pas jugé toutes choses : on a choisi souvent, on a évité. Quand on a abordé quelque écrivain, on s'est attaché parfois à le peindre plutôt qu'à critiquer ses ouvrages. Il y a eu pourtant à cela bien des exceptions fermes, énergiques, et plus d'un auteur ne serait pas, je le crois bien, de cet avis, qu'il n'y a pas eu assez de critique jusqu'ici dans la *Revue des deux Mondes*.

Quoi qu'il en soit, si on n'en a pas donné constamment, selon le désir du public, c'est, pour revenir aux difficultés des conditions, qu'en ce qui concerne la littérature proprement dite, le rôle de juge va se compliquant singulièrement. Les poésies, les romans sont arrivés à un tel degré d'*individualité*, comme on dit, à un tel déshabillé de soi-même et des autres; le style, à force d'être tout l'homme, est tellement devenu non plus l'ame, mais le *tempérament* même, qu'il est à peu près impossible de faire de la critique vive et vraie sans faire une opération inévitablement personnelle, sans faire presque de la physiologie à nu sur l'auteur ou parfois de la chirurgie secrète; ce qui frise à tout moment l'offensant.

Et puis l'industrie, qu'on retrouve de nos jours à chaque pas sous une forme ou sous une autre, intervient, se glisse entre chaque article, solliciteuse ou menaçante. Pour mieux m'expliquer là-dessus, je n'ai qu'à transcrire les lignes suivantes que je trouve dans un volume inédit de *pensées :* « Quand on « critique aujourd'hui un auteur, un poète, un romancier, il semble qu'on « lui retire le pain, qu'on l'empêche de vivre de son industrie honnête, et « l'on est près de s'attendrir alors, de ménager un écrivain qui ne produit « que pour le *vivre* et non pour la *gloire*. Mais au moment même où l'on « adoucit la critique et où l'on essaie quelque éloge mitigé, ce mendiant si « humble se relève et veut la gloire, — oui, la gloire, et la première, la su- « prême, pas la seconde, car il se croit *in petto* le génie de son siècle. Qu'est- « ce donc! pauvre critique! que faire? Critiquer un auteur, voilà que c'est à « la fois comme si l'on cassait les vitres à la boutique d'un industriel, et comme « si l'on frappait avec insulte la grotte de cristal d'un dieu! »

On continuerait encore long-temps sur ces difficultés et ces épines de la critique, mais nous nous en tiendrons là, d'autant que ce dernier point nous mène assez droit à la récente publication de M. de Balzac.

§ I. — ROMANS ET POÉSIE.

ÉTUDES DE MŒURS AU XIXe SIÈCLE. — LA FEMME SUPÉRIEURE, LA MAISON NUCINGEN, LA TORPILLE, par M. de Balzac (1). — Ces deux volumes sont précédés d'une préface qui n'en fait pas la portion la moins saillante. L'auteur, en parlant des trois nouvelles qu'il recueille et qu'il appelle trois *fragmens*, s'excuse de ce qu'on y trouvera d'incomplet, d'irrégulier, et se rejette au long sur les nécessités matérielles qui le commandent. Après un parallèle détaillé entre lui et Walter Scott, à qui il dit qu'il ne se comparera pas; après avoir opposé les chefs-d'œuvre de l'art italien à nos peintures et sculptures de *pacotille*, il ajoute : « Le marbre est si cher! l'artiste aura fait « comme font les gens pauvres, comme la ville de Paris et le gouvernement « qui mettent des papiers mâchés dans les monumens publics. Eh! diantre, « l'auteur est de son époque et non du siècle de Léon X, de même qu'il est « un pauvre Tourangeau, non un riche Écossais. Toutes ces choses se tien- « nent. Un homme sans liste civile n'est pas tenu de vous donner des livres « semblables à ceux d'un roi littéraire. Les critiques disent et le monde répète « que l'argent n'a rien à faire à ceci... Rubens, Van-Dick, Raphaël, Titien, « Voltaire, Aristote, Montesquieu, Newton, Cuvier, ont-ils pu monumenta- « liser leurs œuvres sans les ressources d'une existence princière? J.-J. Rous- « seau ne nous a-t-il pas avoué que le *Contrat social* était une pierre d'un « grand monument auquel il avait été obligé de renoncer? Nous n'avons que « les rognures d'un J.-J. Rousseau tué par les chagrins et par la misère.... » Après avoir quelque temps continué sur ce ton, l'auteur s'attache à une phrase échappée à M. de Custine dans son livre sur l'Espagne : « En France, dit le « spirituel touriste, Rousseau est le seul qui ait rendu témoignage par ses « actes autant que par ses paroles à la grandeur du sacerdoce littéraire; au « lieu de vivre de ses écrits, de vendre ses pensées, il copiait de la musique, « et ce trafic fournissait à ses besoins. Ce noble exemple, tant ridiculisé par « un monde aveugle, me paraît, à lui seul, capable de racheter les erreurs de « sa vie.... Il y a loin de la dignité d'action du pauvre Rousseau à la pompeuse « fortune littéraire des spéculateurs en philantropie, Voltaire et son écho « lointain Beaumarchais... » M. de Balzac, après avoir, non sans raison, remarqué que cette sévérité contre les auteurs qui vendent leurs livres siérait mieux peut-être sous une plume moins privilégiée à tous égards que celle de M. de Custine, se donne carrière à son tour, se jette sur les contrefaçons, agite tout ce qu'il peut trouver de souvenirs à la fois millionnaires et littéraires : la conclusion est qu'à moins de devenir riche comme un fermier-général, on se maintient mal-aisément un grand écrivain. Les impressions que causera cette préface seront très diverses, et il y en aura de toutes sortes, à

(1) 2 vol. in-8°, chez Werdet, 18, rue des Marais-Saint-Germain.

la vue de pareilles assertions. Pour nous, l'impression a été surtout pénible : cette longue discussion de la pauvreté et de la richesse d'un écrivain nous a semblé triste. Eh! sans doute, l'argent, dans la vie et dans le talent de l'écrivain, pèse pour quelque chose. Mais à la pauvreté hautaine, étalée et presque cynique de Jean-Jacques, à la délicatesse de haut goût et un peu aristocratique de M. de Custine, à cette longue demande d'indispensables millions et de liste civile littéraire par M. de Balzac, je ne veux opposer, comme vérité, tact et dignité, qu'une page d'un écrivain bien compétent : « En vous rappe- « lant sans cesse, écrit quelque part M. de Sénancour, que les vrais biens « sont très supérieurs à tout l'amusement offert par l'opulence même, sachez « pourtant compter pour quelque chose cet argent qui tant de fois aussi pro- « cure ce que ne peut rejeter un homme sage. Pour dédaigner les richesses, « attendez que vous ayez connu les années du malheur, que de longues pri- « vations aient diminué vos forces, et que vous ayez vu, dans la pauvreté, le « génie même devenir stérile, à cause de la perpétuelle résistance des choses, « ou de la faible droiture des hommes. Il vous sera permis de dire alors que « rien d'incompatible avec le plus scrupuleux sentiment de notre dignité ne « trouverait une excuse dans l'or reçu en échange; mais vous saurez aussi « que des richesses loyalement acquises seraient d'un grand prix, et vous « laisserez la prétention de mépriser les biens à ceux qui, ne pouvant s'en « détacher, s'irritent contre une sorte d'ennemi toujours victorieux. » Voilà le cri à demi étouffé d'une nature haute que la pauvreté comprime : mais, cela dit, il faut se taire. Il le faudrait surtout, lorsque, recherché du public, on peut, en quelques semaines de travail, se procurer ce qui eût suffi à l'année d'un grand écrivain frugal d'autrefois. Oh! pourquoi de tels discours? Pourquoi initier le public à ces misères que la fierté dérobe si elles sont vraies? Cette préface de M. de Balzac a le malheur de ressembler, au style près, à l'une des nombreuses préfaces de *Paul et Virginie*.

Nous ne parlerons pas des deux premières nouvelles, *la Femme supérieure*, déjà publiée dans un journal, et *la Maison Nucingen*, à laquelle, sans doute à cause d'un certain argot dont usent les personnages, il nous a été impossible de rien saisir. Les acteurs qui reviennent dans ces nouvelles, ont déjà figuré, et trop d'une fois pour la plupart, dans des romans précédens de M. de Balzac. Quand ce seraient des personnages intéressans et vrais, je crois que les reproduire ainsi est une idée fausse et contraire au *mystère* qui s'attache toujours au roman. Un peu de fuite en perspective fait bien. Une partie du charme consiste dans cet indéfini même. On rencontre un personnage, un caractère dans une situation; il suffit, s'il n'est pas le personnage essentiel, qu'il soit bien saisi : il aide à l'effet, et on ne se soucie pas de le suivre ensuite à perpétuité dans ses recoins. Presque autant vaudrait, dans un drame, nous donner la biographie détaillée, passée et future, de chacun des comparses. Grace à cette multitude de biographies secondaires qui se prolongent, reviennent et s'entrecroisent sans cesse, la série des *Études de Mœurs* de

M. de Balzac finit par ressembler à l'inextricable lacis des corridors dans certaines mines ou catacombes. On s'y perd et l'on n'en revient plus, ou, si l'on en revient, on n'en rapporte rien de distinct.

La plus intéressante des trois nouvelles, la seule même qui le soit, s'intitule *la Torpille*. Ce n'est pas un autre sujet que la courtisane amoureuse :

Et son amour me fait une virginité.

La cheville ouvrière de la conversion est une manière de personnage mystérieux qui, jusqu'à la fin, a tout l'air d'être un honnête jésuite espagnol, et qui se trouve, au démasqué, n'être qu'un de ces sublimes roués dont l'auteur a une escouade en réserve. Le portrait, la description de la personne et de la vie de *la Torpille* (c'est l'odieux nom de la pauvre fille perdue) accusent ces observations profondes et fines particulières à l'auteur, et respirent une complaisance amollie qui s'insinue bientôt au lecteur, si elle ne le rebute tout d'abord : c'est là un secret et comme un maléfice de ce talent, quelque peu suborneur, qui pénètre furtivement, même au cœur des femmes honnêtes, comme un docteur à privautés par l'alcôve. L'amour, au sein de la courtisane de dix-huit ans, est analysé chatouilleusement. Quand le jésuite, qui la veut rendre digne de son jeune parent et protégé, l'a mise au couvent, le voile d'innocence ignorante et les restes secrets d'impudeur dans cette jeune fille sont poursuivis et démêlés comme les moindres veines sous-cutanées, comme les profonds vaisseaux lymphatiques par le préparateur anatomique habile et amoureux du cadavre. Il y a une page (450, 460) sur la passion du poète, amant de la courtisane, sur son amour qui *vole, bondit, rampe*; et cette page me résume et me figure tout ce style même, qui ressemble souvent au mouvement brisé d'une orgie, à la danse continuelle et énervée d'un prêtre de Cybèle. Des mœurs telles qu'elles ressortent de ces prétendues peintures du jour, sont-elles réelles? Elles sont du moins vraies en ce sens, que plus d'un, aujourd'hui, les rêve. Or, il n'est pas inutile de savoir même les rêves et les cauchemars d'une époque, comme disait Chapelain (en cela plus spirituel que de droit), de même que les médecins s'inquiètent quelquefois des rêves de leurs malades pour les mieux connaître.

A côté des portions bien observées, qu'exprime un style trop complice de son sujet, l'auteur a laissé échapper de singulières inadvertances : en un endroit, Marion Delorme se trouve être une courtisane du XVIe siècle, par opposition à Ninon, qui est du XVIIe; ailleurs, la vie de Mazarin est donnée comme *bien autrement dominatrice que celle de Richelieu*, lequel *meurt à la fleur du pouvoir* : cela devient fabuleux. Je ne sais pourquoi M. de Balzac a gâté le mot charmant qu'il cite de Mme de Maintenon. On avait mis dans un beau bassin propre de Versailles des poissons qui bientôt y mouraient : « Ils sont comme moi, disait-elle, ils regrettent *leur bourbe;* » ce que M. de Balzac paraphrase ainsi : « Ils regrettent *leurs vases obscures*. » Eh bien! il a dans son expression, là même où l'on ne peut le contredire par une autorité

historique, beaucoup de ces sortes d'impropriétés : ce style, sans cesse remué, s'allanguit et *s'étire*. Mais prenons garde, en le trop décrivant, de l'imiter.

La Thébaïde des Grèves, reflets de Bretagne, poésies, par M. Hippolite Morvonnais (1). — En quittant le romancier raffiné de la *Torpille*, on ne saurait passer dans un monde plus différent. Ici l'air est pur; nous sommes aux grèves des mers, en Bretagne, dans ce que le poète appelle sa *Thébaïde*, c'est-à-dire dans le manoir de la famille et au sein des joies intimes ou des douleurs d'une ame restée simple et chrétienne. M. Morvonnais a fait dès long-temps une étude approfondie et toute filiale de Wordsworth, de Crabbe, et lui-même il peut se dire à son tour le *Lackiste des mers*. Le volume qu'il publie contient ses propres impressions et les cantiques de son cœur dans la solitude d'un veuvage que remplit un souvenir aimé. La poésie de M. Morvonnais est abondante, cordiale, salubre pour ainsi dire, pleine d'images heureuses et particulières de la nature, féconde en effusions mystiques : le fond a beaucoup de richesse et de fertilité; la forme en est souvent indéterminée et quelque peu inculte. Cette poésie doit ressembler au manoir même et au paysage qu'elle décrit : une végétation forte et plantureuse, d'odorantes senteurs qui s'en exhalent, des herbes hautes qui envahissent (même dans ce qu'on appelle jardin) les sentiers mal dessinés; une source qui coule dans un lit peu tracé et en déborde souvent. Rarement il y a un tableau terminé dans ces poésies, le cantique revient toujours et recommence; c'est comme une redite patriarcale, biblique, qui a son charme, qui a aussi sa satiété. Ce qui est vrai du peu de composition de l'ensemble, ne l'est pas moins pour le détail du style : la phrase ne finit pas, le vers enjambe sur le vers et sur la strophe, sans qu'il en résulte beauté ni mouvement. Il y a des aspérités agrestes, il y a des duretés armoricaines. Et pourtant tout cela est bien d'un poète, d'un chantre de famille et de coin du feu, d'un peintre de landes et de bruyères. Les ames tendres et naïves se plairont à l'entendre et retiendront son nom entre ceux d'aujourd'hui qui cheminent aux mêmes sentiers. Voici une pièce qui, en justifiant nos éloges, ne fera sentir qu'à peine ce que nous critiquons :

A L'ENFANT.

Enfant, tes jeux sont doux à mon cœur paternel,
Mon chant intérieur monte vers l'Éternel
    Quand j'entends tes pas dans les salles,
A cette heure où le jour s'éteint mystérieux;
Lorsque le vieux château, décrépit glorieux,
    Nous cache ses tours colossales.

(1) 1 vol. in-18, chez Gabriel Roux, 2, rue des Beaux-Arts.

Le seul bruit de tes pas ravive dans mon cœur
Des souvenirs tout pleins d'une exquise douceur
De repos et de rêverie.
Marche donc, mon enfant, image du passé;
Ranime mon esprit qui, voyageur lassé,
Se traîne vers l'hôtellerie.

L'hôtellerie est loin, et le ciel est chargé.
Oh! qui m'enseignera le chemin ombragé,
(1) Car il fait chaud sous les nuées!
Le chemin ombragé, c'est toi, mon bel enfant,
Toi plus doux à mon cœur que le soupir du vent,
Ou le bruit des mers refluées.

Tout s'en va, mon cher ange, avec le flot des jours:
L'homme voit au tombeau descendre ses amours
Et ses espoirs les plus superbes.
Tu me tombas alors des trésors du Seigneur,
Comme un épi doré que trouve le glaneur
Dans un champ dépouillé de gerbes.

Ton fracas me rappelle à de charmans tableaux,
Aux jours où je faisais retentir mes *sabots*
Sur le parquet large et sonore.
J'eus une mère, enfant, un père, comme toi,
J'eus une aïeule aussi qui cultivait ma foi,
Bien-aimés que je pleure encore.

J'éveillais le logis avant le point du jour.
Toute bouche pour moi n'avait que miel d'amour,
Que caressantes gronderies.
De mon humeur fantasque on craignait les courroux;
Et j'aurais, en jouant, toujours aimé de tous,
Brisé glaces et pierreries.

Sur mon front de cinq ans, j'avais toujours des fleurs;
Le temps, comme une plume, emportait les douleurs
Et de mon corps et de mon âme;
Une rose en avril me jetait en transports;
De la vie en mes sens abondaient les trésors;
Je voltigeais comme une flamme.

Tels qu'un rayon de mai, tous ces trésors ont fui;
Les heures de santé sont rares aujourd'hui;
Il a neigé sur la montagne;

(1) Locution des paysans de Bretagne.

Mais j'ai, pour me charmer, ma lyre, don du ciel;
J'ai l'amitié, ce vase aux flots d'or et de miel;
Mais j'ai la mer et ma Bretagne.

J'ai la vieille Bretagne avec ses bruits si beaux,
Ses maisons du Seigneur, au milieu des tombeaux,
Comme des mères de famille
Assises au milieu de leurs enfans aimés,
Au soir d'un de ces jours où les cieux allumés
Ont chauffé le fer des faucilles.

J'ai les amis venant en automne au manoir;
J'ai, devant le foyer, les lectures du soir,
Et l'étude des saintes choses;
J'ai, quand le vent gémit dans le long corridor,
La prière dans l'ombre et de beaux songes d'or
Sur la couche où tu te reposes.

Que M. Morvonnais consente à faire entrer *l'art* pour quelque chose dans ses préoccupations solitaires; qu'en étudiant les *Lackistes* avec amour, il ne se borne pas à eux et ne s'y oublie pas jusqu'à laisser tout rivage. En France, on n'arrive au beau qu'avec des lignes terminées. Plus il avancerait dans le secret de l'art, et plus ses poésies, toujours vraies, paraîtraient naturelles. En réalisant ainsi le vœu de l'amitié, il élargirait le cercle des amis et gagnerait un public.

Les Premières feuilles, poésies, par M. Stanislas Cavalier (1). — C'est le début d'une jeune ame qui obéit à sa sensibilité, à son amour de la nature, à ses rêves d'avenir. Ces sortes d'impressions, à un certain moment, sont communes à toutes les ames : le poète les a rendues pour son compte avec simplicité et mélodie. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est de ne pas les avoir montrées assez particulières, et d'être trop resté dans une des variations générales du thème lamartinien. Mais le poète s'excuse d'avance; il n'est pas né dans un pays de caractère, il n'a pas rêvé, enfant, aux grèves de l'Océan; il n'a eu pour premier horizon que d'immenses plaines où le regard n'avait pas même de collines où se poser :

Et je n'eus pour parfums, dans ces plaines *sans sites*,
Que la senteur des blés et que l'odeur des foins,
Que le souffle embaumé des blanches marguerites,
Ou les exhalaisons d'autres fleurs plus petites
Aux rebords des chemins.

Depuis lors, il est vrai, il a vu Rome, il s'est bercé au golfe de Baïa; mais il vient un peu tard pour redire ce que les *Meditations* ont chanté. Ce qu'il

(1) 1 vol. in-8°, chez Eugène Renduel, 3, rue Christine.

faut conseiller à M. Stanislas Cavalier, après ce premier essai qui est comme un voyage de curiosité et une visite émue dans le monde de poésie, c'est de choisir, s'il se peut, quelque endroit non occupé, ne fût-ce qu'aux *rebords des chemins*, de le marquer pour sien, et de le féconder assez pour avoir le droit de dire : *Ceci est à moi!* car *le tien* et *le mien*, c'est la première loi de l'art.

La littérature de poésies et de romans modernes, la plus épineuse et la plus chatouilleuse de toutes, ayant peu donné depuis quelque temps, nous sommes heureux d'aborder une critique plus positive sur des œuvres qui du moins ont un fond dans le passé.

§ II. — LITTÉRATURE DU MOYEN-AGE.

Le livre du très chevaleureux comte d'Artois et de sa femme (1). — Aux époques voisines encore des origines chrétiennes, les mystérieuses odyssées des hommes qui avaient soumis la Gaule à la foi, semblaient seules destinées à amuser la facile curiosité du peuple, et la légende, qui n'est, à vrai dire, que le roman chrétien, fut long-temps la source unique où s'inspira l'imagination des conteurs. Plus tard, les traditions nationales, les souvenirs éclatans du règne de Charlemagne enfantèrent de barbares épopées, où les guerriers, comme les saints dans la légende, semblaient avoir reçu du ciel une puissance surhumaine. Les preux de l'empereur d'Occident terrassaient les Sarrasins, comme les apôtres des Gaules avaient terrassé le démon. Le poème, ainsi que la légende, eut des croyans, et le roman historique, qui flattait les instincts guerriers du temps, s'enrichit bientôt des traditions galliques et saxonnes, recueillies par les Anglo-Normands, et, plus tard, de tous les souvenirs des croisades.

Aux XIIe et XIIIe siècles surtout appartient, dans ce genre, toute une littérature féconde et complète, trop long-temps étudiée au seul point de vue linguistique. L'école bénédictine, qui savait et a fait tant de choses, avait prêté peu d'attention à ces premiers monumens de notre langue, peut-être à cause de leur cachet tout profane et de la nature de certains détails, qui répugnaient à sa piété, tout en intéressant sa science. Ces précieux débris du passé ont enfin été remis en lumière; on a fouillé les XIIe et XIIIe siècles pour y chercher des épopées chevaleresques, de naïfs ou malicieux romans; mais la curiosité érudite semble, dans ces recherches, s'être imposé volontairement des bornes. La critique des *introductions* et des *préfaces* s'est éprise pour les poètes d'un enthousiasme quelquefois peu mesuré. Elle a dédaigné à tort les prosateurs, sans chercher si l'œuvre n'était point souvent moins imparfaite et d'une plus attachante lecture, sous les formes plus simples et mieux arrêtées de la prose. Elle s'est en quelque sorte bornée aux deux premiers siècles de la formation

(1) 1 vol. in-4° avec 18 vignettes, publié par M. Barrois, chez Techener, place du Louvre, 12.

de notre langue, sans voir, comme l'avait fait dans ses limites la critique du XVIIe et surtout du XVIIIe siècle, si les temps plus rapprochés de nous n'avaient pas produit d'œuvres meilleures.

Nous ne saurions donc trop louer M. Barrois d'avoir publié le charmant récit du XVe siècle, qui a pour titre : *le Livre du très chevalereux comte d'Artois et de sa femme.* La fraîcheur du style et l'originalité de la pensée qui fait le fond du récit, placent l'auteur inconnu de ce roman parmi les plus gracieux prosateurs de notre ancienne langue. Une pensée toute bienveillante a dicté ce livre au romancier; c'est, dit-il, pour faire passer le temps en joie à ceux qui aiment les plaisantes lectures des anciennes histoires. Et certes, dans les rares loisirs de leur vie active et rude, les bourgeois du XVe siècle ont, nous n'en doutons pas, oublié plus d'une fois, à ce naïf récit, *les faintises qui trop grièvent nature.* Le comte d'Artois, le héros du roman, était, au temps passé, un chevalier accompli, plaisant à Dieu et aux hommes, et habile à toutes les vaillances. Un jour il se rendit à Boulogne, à une joûte d'armes. Là, comme partout, il fut vainqueur; mais là aussi, comme toujours, dans les tournois et les romans de chevalerie, la fille du comte de Boulogne jeta sur lui son œil et le blessa au cœur. L'auteur, après avoir dit avec une grace charmante les premières impressions de cet amour, raconte bientôt comment le comte d'Artois épousa la fille du duc de Boulogne, en sa ville d'Arras. Les noces furent splendides et durèrent quinze jours. Mais si vif qu'ait été l'amour du comte d'Artois, on le vit bientôt triste, rêveur et souvent appuyé aux fenêtres de son hôtel, pour songer. C'est que, depuis le jour des noces, plusieurs mois s'étaient écoulés, et qu'il avait perdu l'espoir de voir naître un héritier de son nom. Tout à coup une idée bizarre se présente à son esprit. Il abandonne sa femme et la prévient qu'il ne reviendra près d'elle que sous ces trois conditions : « C'est assavoir qu'elle fust ensainte de ses œuvres sans son sceu, et qu'elle eust de son gré son cheval, que moult amoit, sans qu'il en sceust riens, et qu'il luy eust donné son dyamant sans en rien scavoir... ainsois demoura en son propous, et détermina en soy le jour de son despartement. » Le comte prit donc avec lui ses hommes d'armes les plus déterminés, et, sans s'émouvoir du grand deuil et des tristes lamentations de sa femme, il se rendit d'abord à Paris pour voir, en passant, le roi de France; puis il chevaucha vers l'Espagne, brisant des lances dans les tournois, et toujours prêt à se jeter au plus âpre de la mêlée, à courir les batailles les plus périlleuses et les plus *félonnes*, pour défendre la faiblesse ou la vertu. Aussi le commun peuple, qui admirait ses exploits, courait après lui en criant : « Bien vive la fleur de chevalerie! » Mais tandis que le vaillant seigneur poursuivait ainsi ses aventures, la comtesse sa femme pleurait souvent, et bientôt, impatiente du veuvage, elle partit elle-même *en habit dissimulé*, et se mit en quête de son mari qu'elle regrettait si piteusement. Son adresse la servit à merveille; le comte la choisit, sans la reconnaître, pour son valet de chambre, et, grace à une ruse nouvelle, la première et la plus difficile des conditions imposées pour le retour du comte fut bientôt accomplie : les deux autres ne

pouvaient tarder à l'être, *car la comtesse avait engin subtil et langue attractive*. Elle obtint le diamant, le cheval; la maison d'Artois eut un héritier, et la dame, heureusement réunie à l'époux qu'elle aimait, vécut doucement tout le temps que Dieu lui destinait, heureusement renommée par toutes les seigneuries lointaines et voisines, bénie de ses vassaux. Et quand la mort l'ôta de ce monde avec le comte son mari, il fut fait, pour le repos de leurs ames, de belles et pieuses fondations.

Le *Livre du très chevaleureux comte d'Artois* est, en somme, un modèle du genre. Sa place est marquée, dans notre vieille littérature, près des romans du *Comte de Poitiers*, de *Berthe* et du *Petit Jehan de Saintré*. Les proportions en sont justes, le récit rapide; il s'y rencontre un côté de naïve élégie, où le sentiment est toujours vif et vrai, et les formes pleines de fraîcheur. L'action, bien que chargée de quelques récits de combats d'un moindre intérêt, marche cependant avec rapidité, et s'enchaîne toujours avec art, et les tableaux des mœurs de l'époque sont partout nettement touchés. M. Barrois, en publiant ce livre à ses frais, a donné une nouvelle preuve de son amour éclairé de l'histoire et des arts. Ce noble emploi d'une grande fortune est un exemple qu'il convient de signaler, tout en désespérant de le voir souvent suivi. La préface qui précède ce roman, pourrait peut-être, dans ses vingt-quatre pages, apprendre un peu plus; mais si M. Barrois ne nous semble pas avoir approfondi ses recherches, il n'a du moins rien épargné pour donner à ce livre une rare perfection typographique. Le public lettré prendra un vif plaisir à la lecture de cette gracieuse production du xve siècle, et à l'examen des dessins qui accompagnent le texte. Les miniatures au simple trait, exacte reproduction des enluminures du manuscrit original, représentent les fiançailles du comte d'Artois, son mariage, ses vaillantes rencontres, ses rendez-vous d'amour, le baptême de l'héritier tant souhaité de sa maison. On y trouve quelques détails qui ne sont point sans curiosité. M. Barrois signale entre autres, et avec raison, comme une singularité, la figure représentant la bénédiction nuptiale. Ici, des canons, montés comme des télescopes et évasés comme des tromblons, sont braqués contre les Sarrasins; là, des demoiselles et le comte d'Artois causent dans un salon royal qui n'offre, pour tout ameublement, qu'un banc circulaire et deux cages où sont des oiseaux et un écureuil. Presque partout, dans les miniatures de combats, on voit sur les derniers plans des villes ceintes de remparts, au-dessus desquels regardent deux ou trois têtes *casquées*, un peu moins grosses, sans doute par respect pour la perspective, que les têtes du premier plan, mais d'un volume presque égal encore aux maisons et aux tours.

MYSTÈRE DE SAINT CRESPIN ET SAINT CRESPINIEN (1). — Le défaut le plus sensible et le plus grave de presque tous les écrits du moyen-âge,

(1) 1 vol. in-8°, publié par MM. Dessalles et Chabaille, chez Silvestre, rue des Bons-Enfans, 30.

composés soit en latin, soit en langue vulgaire, est une uniformité fatigante, une longueur diffuse et toujours disproportionnée à l'intérêt du sujet. Je ne veux pas seulement faire allusion ici à ces interminables épopées chevaleresques et à leurs innombrables branches, je ne veux pas seulement parler de ces volumineuses chroniques où, pour retracer quelques évènemens de son temps, l'écrivain ne manque jamais de remonter à la création du monde, mais encore de ces longs traités ascétiques, de ces immenses commentaires du *Cantique des Cantiques*, qu'on retrouve chez tous les mystiques latins, et surtout des compositions théâtrales pour lesquelles nos aïeux semblent avoir eu une patience à toute épreuve. Sans remonter, en effet, bien haut et aux origines mêmes des *mystères*, on sait que, sous Henri IV, Hardy composa les *Amours de Théagène et de Chariclée*, en huit journées, et que, sous Louis XIII, Durier donna en deux journées les *Amours de Leucippe et de Clitophon*; on jouait réellement ces pièces dans le temps indiqué par le titre. Ces sortes de représentations avaient aussi lieu en province; on y donnait, disent les éditeurs de la pièce de saint Crépin, des mystères sur un théâtre construit au milieu des rues, dans les occasions solennelles, lors du passage des souverains, le jour des fêtes patronales, pendant les processions faites en actions de graces d'une victoire, pour demander au ciel quelque faveur, ou pour le prier de détourner quelque fléau. Dans l'*Histoire d'Abbeville* de M. Louandre, on trouve un passage curieux sur ces divertissemens dramatiques. « Un trompette à cheval parcourait les rues pour appeler les acteurs et annoncer au peuple l'approche de la représentation. Le maire et les échevins assistaient à ces mystères et se faisaient apporter à dîner dans leur *hourt* (échafaud), aux frais de la commune. Pendant la pièce, les gardes de jour et de nuit et les sergents de la *vingtaine* veillaient à la sûreté des portes de la ville et parcouraient les rues pour empêcher les *noises*, les *débats* ou *larchins*. » Mais je ne veux pas refaire ici l'histoire des mystères du moyen-âge et me demander s'il faut en fixer l'origine aux pélerins des croisades ou à l'année 1398, comme le veut De La Rue, ou à ce petit drame du XIe siècle, *les Vierges sages et les Vierges folles*, publié par Raynouard, ou encore au *Jeu de l'Antechrist*, édité par Pez. Le duc de La Vallière, les frères Parfait, Beauchamps et tous les historiens du théâtre en France, M. Le Roy dans ses *Études sur les Mystères*, M. Jubinal dans la préface de ses *Mystères inédits du quinzième siècle*, MM. Dessalles et Chabaille dans l'introduction du livre dont nous rendons compte, et plus récemment, M. Villemain en un spirituel article du *Journal des Savans*, ont tour à tour et diversement donné d'intéressans détails sur les compositions dramatiques du moyen-âge. Il serait peu intéressant de répéter ce qu'ont dit ces différens écrivains, et j'aime mieux attendre la suite du livre si curieux de M. Magnin sur les *Origines du théâtre en Europe*.

Nous disions tout à l'heure que le manque de proportion dans le cadre et de mesure dans les détails, outre l'imperfection de l'art et du langage, et la

grossièreté des procédés, caractérisaient surtout les productions du moyen-âge et leur enlevaient presque toute valeur littéraire, pour ne plus leur laisser qu'une valeur historique. Cela est si vrai, que les compositions vraiment intéressantes par la naïveté et la grace de la forme, par la finesse des pensées, sont justement celles qui sont les plus courtes. Dans le roman, *Berthe aux grands pieds*, malgré ses longueurs, quelques courtes histoires en prose, comme le petit *Jehan de Saintré*, ou *Gérard de Nevers*; dans les poésies, quelques délicieuses romances, et des fabliaux charmans; dans la prose latine, le court mais sublime traité de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ne sont-ils pas, à cause même de leur peu d'étendue, les écrits de ce temps qui ont conservé le plus de valeur? Raynouard, qui s'occupait de cet idiome des troubadours si poétique et dont les monumens sont moins nombreux que ceux de la langue des trouvères, avait parfaitement compris cela; il ne publiait que des fragmens choisis. Les éditeurs, de plus en plus nombreux, des productions de la langue d'oïl ne pensent pas ainsi et semblent dédaigner ces *anthologies*, ces *flores*, ces *analecta* que ne rejetaient pas les anciens. Je n'ai point toutefois le courage de me plaindre de cette abondance, qui a bien aussi ses avantages, si elle a ses inconvéniens, puisque, après tout, il sera toujours plus commode de consulter les textes imprimés que les manuscrits.

Le mystère publié par MM. Dessalles et Chabaille, d'après un manuscrit inédit des Archives du royaume, avait cela de remarquable, « qu'au lieu d'être joué par les confrères de la Passion, comme la plupart des mystères connus, il était représenté par une troupe particulière, par une société d'ouvriers qui, tous les ans, se réunissaient pour célébrer la gloire de leurs patrons. » La confrérie des cordonniers de Notre-Dame paraît l'avoir joué en 1458 et 1459, et la composition peut en remonter au commencement du XVe siècle. L'auteur, très versé dans l'étude des livres saints, était sans doute un ecclésiastique.

Les deux frères Crespin et Crespinien suivirent saint Denis à son départ de Rome et vinrent exercer à Soissons la profession de cordonnier. Quand l'empereur Maximien passa dans cette cité, il voulut les forcer à renoncer au christianisme, et sur leur refus, il les abandonna au préfet des Gaules, Rictius Varus, qui les envoya au martyre. Cette persécution se rapporte à l'année 287.

C'est d'après cette donnée historique que l'auteur du mystère a exécuté son drame, divisé en quatre journées. La première de ces journées ne nous est pas parvenue dans le manuscrit incomplet des Archives; mais il semble probable qu'elle était remplie par les miracles, les prédications et les pieux exercices des deux saints personnages, comme par les conversions que leur foi active accomplissait à Soissons. En effet, au début de la seconde journée, Rictiovaire annonce l'arrestation des deux apôtres chrétiens, qui ne tardent pas à être condamnés à mort; mais auparavant les bourreaux les accablent, sur la scène, de tourmens et de supplices atroces, pendant qu'en martyrs

héroïques ils essaient, par de religieux sermons, de convertir leurs persécuteurs à la religion nouvelle. On leur enfonce alors, et toujours avec d'horribles détails, dont ne s'effrayaient pas les spectateurs de ce temps, de longues alènes dans les chairs. Le prévot encourage ainsi les officiers du supplice :

Avant tirans! je vous supplie,
Par nos dieux! ne vous faingnez mie
A ces alesnes leur bouter
Aus mains, pour plus les tourmenter,
Jusquez au manche au bout des doys.

La Vierge Marie, touchée de ces douleurs, supplie le Christ de jeter un regard de compassion sur Crespin et Crespinien. Aussitôt Gabriel et Raphaël descendent sur terre, et les alènes s'échappent miraculeusement des plaies des martyrs, pour aller frapper les bourreaux qui meurent de leurs blessures et sont bientôt emportés par le diable. Le prévot croit alors à un enchantement et donne aux deux martyrs de nouveaux bourreaux. On les jette donc dans l'Aisne; mais un miracle les sauve encore, et ils sont reconduits en prison.

Alors commence la troisième journée. Dieu, la Vierge, Gabriel, Raphaël, viennent en personne consoler Crespin et Crespinien. Dieu leur dit :

Amis, ne soyez esbahis,
Car je suis Dieu de paradis
Qui vous viens icy visiter;
Vos tourmens trestous apporter
Vous ayderay, n'en doubtez mie.
En la fin en ma compaignie
Serés noblement hostelés
Et de couronnes couronnés.

Après cette scène singulière, les deux martyrs sont condamnés à périr en une chaudière remplie de plomb fondu et d'huile bouillante. Un des *tirans* ou bourreaux dit en plaisantant horriblement Crespin :

Sà, maistre, nous vous baignerons;
Entrés en ce beau baing icy...

Mais Dieu n'abandonne pas les apôtres. La chaudière éclate et tue Rictiovaire et les exécuteurs de ses lâches cruautés. Belzébuth vient aussitôt pour s'emparer de leurs ames :

En enfer vous en fault venir
Avec tous les diables d'enfer,
Où vous serés plus fort que fer
Tourmentés : desservi l'avés.
— Destourbet, cestui-là prenez
Et moi cestui.....

Arrive alors Maximien, qui leur fait en vain des offres séduisantes; ils refusent, et comme Dieu les juge dignes de la couronne du martyre, on leur tranche la tête; puis une bonne femme les ensevelit pieusement.

La naïve et curieuse pièce paraîtrait devoir finir ici, d'après nos habitudes théâtrales; mais les infatigables spectateurs du XVe siècle ne pouvaient pas se contenter de si peu. Il y a encore une journée consacrée à la représentation des joies de Crespin et de Crespinien dans le ciel, et des miracles accomplis sur leur tombeau.

Ce mystère, publié avec un grand soin par M. Chabaille (déjà connu par son excellent *Supplément au roman de Renart*), et par M. Dessalles, n'a pas un grand intérêt linguistique; mais il jette un nouveau jour sur les mœurs dramatiques de nos pères, si simples, si bizarres et si grossières. On ne possédait jusqu'ici qu'un très petit nombre de mystères imprimés, et en livrant à l'impression le *Saint Crespin*, les éditeurs ont rendu un vrai service, non-seulement à l'histoire de notre ancienne littérature, mais encore à celle des croyances et des habitudes du moyen-âge. Comme le disait avec raison Raynouard, au moment où nos dramaturges, par les pas rétrogrades qu'ils font faire à la muse du théâtre, sont près d'arriver au point d'où nos aïeux étaient partis, en ouvrant la carrière dramatique, il est intéressant, sous tous les rapports, d'étudier ces singulières œuvres théâtrales; on ne saurait donc trop encourager ceux qui se livrent à ces ingrates et utiles reproductions.

LE ROMAN DU ROI FLORE ET DE LA BELLE JEANNE (1). — Malgré sa ressemblance avec plusieurs autres romans du moyen-âge, avec le *Roman de la Violette*, par exemple, malgré un plan assez vulgaire, cette courte composition en prose, qu'il faut rapporter au XIIIe siècle, est un petit chef-d'œuvre de grace et d'élégance. M. Michel a raison de dire, dans les quelques lignes qu'il a mises au-devant du texte, que la littérature des trouvères ne peut rien placer au-dessus de ce conte, sinon le fabliau d'*Aucassin et Nicolette* et le *Roman du comte de Ponthieu*. Je vais essayer de donner une simple et rigoureuse analyse de cette charmante publication, sans nullement prétendre à rien garder ici de la délicieuse naïveté de l'original.

Le roi Flore d'Ausai, qui fut bon chevalier et gentilhomme de haut lignage, avait pris pour femme la fille du prince de Brabant; mais il ne pouvait avoir d'enfans, ce qui le contrariait beaucoup, et pour se distraire il courait les tournois. Dans la marche de Flandre et de Hainaut demeurait aussi un seigneur, grand amateur de passes d'armes et père de la plus belle demoiselle qui fût en tout le pays. Mais les joutes l'occupaient seules, et il ne songeait point à marier sa fille. Sa femme le lui reprochait souvent, et elle dit à l'écuyer de son mari, qui s'appelait Robin, d'en faire comme elle des plaintes à son maître. Le seigneur répondit qu'il voulait bien marier sa fille,

(1) 1 vol. in-12, publié par M. Francisque Michel, chez Techener, place du Louvre, 12.

et qu'il la lui accorderait même comme au plus digne. — Tiens, lui dit-il, voici mon gant, je te donne *cinq cents livrées* de ma terre avec ma fille. — Quand le chevalier fut de retour en son manoir, il annonça à sa femme qu'il venait d'accorder leur fille à l'écuyer Robin. La dame, en colère, jura que jamais l'écuyer ne serait son gendre, et que sa fille pouvait prétendre à un plus noble et plus riche parti. Elle s'enferme alors dans sa chambre, fait venir ses parens et les supplie d'user de toute leur influence pour déjouer ce projet d'alliance. Ils y consentent et vont trouver le chevalier qui leur répond : « Vous aimez ma fille, vous êtes riches et de haut lignage, eh bien! donnez-lui quatre cents *livrées* de terre, je romprai le mariage et n'y songerai dorénavant que d'après votre conseil. » Sur le refus des parens, les fiançailles ont lieu, et Robin, pour être plus digne de sa femme, veut devenir chevalier; l'ordre lui est conféré, et désormais il se nommera Robier. Mais Robier a un pèlerinage à accomplir à *Saint-Jakeme;* il part avant de consommer le mariage, et un chevalier nommé Raoul, qui est là présent, lui dit : *Je vous ferai kous avant ke nous revegniés*, et il parie sa terre contre celle de Robier qu'il réussira auprès de la jeune dame. Le pèlerin maintient le pari et part néanmoins fort tranquille, car sa femme est de trop haute extraction *pour lui méfaire*. Robier parti, la dame prie Dieu chaque jour qu'il lui ramène son mari, et de son côté Raoul ne cesse d'aviser aux moyens de séduire la belle fiancée. Il s'adresse donc à la vieille qui la servait et lui donne 40 sous pour acheter une robe, afin qu'elle l'aide dans ses amours. Dès-lors la vieille médit du mari et répète tant de fois l'éloge de l'amant que la dame commence à sentir l'*aiguillon de la chair*. Raoul revient vers la vieille et lui demande des nouvelles. — J'ai parlé en votre faveur, répond-elle. — Parlez encore, dit le chevalier; on ne réussit pas dès l'abord, *et tenés veschi xx sols por akater une penne à vostre sourcot*. La dame cependant restait inflexible, quand on apprit que le seigneur Robier revenait dans huit jours. La vieille alors dit à Raoul qu'elle l'introduirait dans la salle du bain, et elle tint sa promesse. Raoul entre dans la chambre, saisit dans ses bras la jeune dame qui résiste; comme il l'entraînait, ses éperons s'embarrassèrent dans les draperies du lit, et il tomba. La dame prit une buse, en frappa le seigneur Raoul au milieu du visage, et lui fit une plaie large et profonde; mais le chevalier félon avait remarqué une petite tache noire que la dame avait à son corps, et il résolut de s'en servir comme d'une preuve auprès du mari. Le dimanche suivant, le seigneur Robier arrive, et on invite Raoul qui s'excuse, disant qu'il est malade. Le mariage se consomme, et Robier va rendre visite à Raoul, qui prétend avoir gagné son pari, à tel signe, dit-il, que la dame a une petite tache noire à son sein. Convaincu de l'infidélité de sa femme, le mari prend son palefroi et part pour Paris. La dame, toute dolente, se met aussi en route après s'être déguisée en écuyer; mais elle rencontre son seigneur à la tombe Ysoré, près de Paris, et elle l'aborde pour lui demander où il va. Sans la reconnaître, il répond qu'il ne sait. La dame lui dit se nommer Jean, et lui demande s'il veut

la prendre à son service comme écuyer. Robier accepte, et la dame paie le dîner et le logis à son époux, auquel il ne restait plus que trois sous, et ils arrivèrent ainsi à Marseille. Cependant ils couraient depuis sept ans, et le seigneur Raoul possédait toujours la terre de Robier; mais il tomba malade, et tout effrayé de sa déloyauté, il appela son chapelain et lui conta comment il avait calomnié la dame. Le chapelain lui ordonna, s'il voulait recouvrer la santé, d'aller en Terre-Sainte. — Ici le romancier s'interrompt tout à coup en disant que l'histoire se tait sur la suite de cette aventure, et qu'il retourne au roi Flore d'Ausai, dont il a parlé au début.

Le roi Flore d'Ausai et sa femme, désolés de ne point avoir d'enfans, font chanter messes. La reine appelle même un ermite et se recommande à ses prières, d'autant plus vivement que les barons du royaume engageaient son mari à la répudier, pour prendre une autre femme. L'ermite lui conseille de se retirer dans une abbaye, parce qu'il faut, avant tout, qu'elle obéisse à son mari et à ses barons. Elle se résigna, et après avoir long-temps pleuré avec le roi qui l'aimait beaucoup, malgré cette séparation, elle se retira dans un monastère. Le roi Flore prit une autre femme, la garda pendant trois ans, mais ne put jamais non plus en obtenir un héritier. — Ici le récit est brisé de nouveau et le romancier revient à Robier et à son écuyer qu'il avait laissés à Marseille.

Les voilà donc dans cette ville ne sachant trop comment se créer des ressources; mais la dame se met à faire *pain françois*, et à tenir hôtellerie pour héberger les bonnes gens. Ses affaires prospérèrent à tel point, qu'en quatre ans elle gagna, après avoir bien vêtu et nourri son seigneur, plus de trois cents livres. Cependant Raoul, ayant cédé aux conseils de son chapelain, se met en route pour la Terre-Sainte, après avoir toutefois, en passant à Marseille, fait confidence du motif de son voyage à la dame qu'il n'eut garde de reconnaître. Son voyage terminé, Raoul repassa de nouveau à Marseille et logea encore dans l'hôtel de Robier, qu'on nommait alors l'*Hôtel François;* puis il retourna en son pays où son chapelain lui demanda si personne ne s'était enquis du but de son voyage. Il répondit que oui, à Marseille, à Acre et à Jérusalem, et il ajouta qu'on lui avait même persuadé de rendre sa terre à monseigneur Robier, si jamais il en avait nouvelles. — Certes, c'est un bon conseil, dit l'ermite, suivez-le. — Sept ans s'étaient passés depuis que Robier et sa femme étaient à Marseille; ils avaient gagné près de six cents livres à héberger les bonnes gens, et Robier, cédant aux instances de sa femme dans laquelle il voyait toujours son ancien écuyer Jean, se mit enfin en route pour son pays. Arrivé là, il appelle Raoul en duel, et alors le faux écuyer va trouver une de ses cousines et lui raconte tout ce qui s'est passé. La belle Jeanne, après s'être fait *étuver*, reprend ses habits de femme et retrouve en même temps sa première beauté qui était grande. Le jour de la bataille arriva, et après de grands coups d'épée parés et rendus, Raoul, le chevalier félon, fut contraint de demander merci. Robier était tout fier de sa

victoire, mais d'un autre côté la tristesse l'accablait, car il ignorait le sort de son écuyer Jean qu'il n'avait plus revu. Quand la dame apprit que son mari avait triomphé dans cette rencontre, elle se fit reconnaître de son père et de sa mère, puis de son mari qui la retrouva avec l'enivrement de son premier amour, et qui fut grandement émerveillé de n'avoir pas reconnu son écuyer déguisé. Après dix ans de bonheur inaltérable, le comte mourut et fut mis en terre avec honneur et la dame garda saintement sa *veuveté*.

Le romancier revient alors au roi Flore d'Ausai, dont la seconde femme, toujours stérile, était morte. Mais alors le roi Flore jura qu'il n'aurait plus de femme, à moins qu'elle ne fût aussi belle et aussi bonne que la première. Un chevalier, qui était présent, lui dit qu'il connaissait une dame qui n'avait point sa pareille au monde, et qui, pour aller chercher son seigneur, avait couru jusqu'à Marseille, *si comme il a esté dit et conté par devant*. Le roi Flore répondit au chevalier qu'il choisirait volontiers une telle femme. Le chevalier, alors, alla trouver la dame et lui dit de venir vers le roi Flore, qui voulait la prendre pour épouse. Jeanne répondit que le roi n'était pas galant et que ce n'était point à elle de se déranger. Enchanté de ce fier refus, le roi Flore épousa la dame et en eut un fils. — Le roman se termine comme toujours par la *bonne mort* des acteurs.

Tel est le *Roman du roi Flore et de la belle Jeanne*; j'ai voulu en donner une analyse détaillée et complète, parce que c'est une des gracieuses productions de la littérature du moyen-âge. Ce calque n'a pu reproduire sans doute la finesse des détails, et il ne laisse que trop voir les grossiers défauts de la composition, la maladresse de ces deux intrigues mêlées, on ne sait pourquoi, l'invraisemblance des moyens et l'inexpérience de l'écrivain. Mais, en revanche, on ne saurait trop louer, pour le temps, la délicatesse exquise de langage qui distingue le romancier, la précision rare de sa phrase, la culture de son style, la mesure et la proportion de son plan, le voile de grace qu'il jette sur les détails les plus cyniques, et la connaissance vraie qu'il montre des sentimens humains. Ce roman, publié, avec une grande pureté de texte, par M. Francisque Michel, auquel on doit souhaiter d'être toujours aussi heureux dans le choix de ses publications du moyen-âge; ce roman, dis-je, a dorénavant sa place marquée parmi les meilleures productions de notre ancienne littérature, et il vient s'ajouter dans la pensée aux charmantes compositions de *Gérard de Nevers* et du *Petit Jehan de Saintré*.

LETTRE SUR UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BERNE, SUIVIE DE PIÈCES SUR LES MÉTIERS DU XIIIe SIÈCLE (1). — En rendant compte dans la *Revue* de la *Collection des Documens pour servir à l'Histoire de France*, on a eu occasion de parler avec détails du curieux *Livre des Métiers* d'Étienne Boileau. Les pièces insérées par M. Jubinal à la suite de la

(1) 1 vol. in-8°, publié par M. Achille Jubinal, chez Pannier, rue de Seine, 23.

Lettre sur un manuscrit de Berne, se rattachent aux métiers du XIIIe siècle, et sont à peu près de la même date que le livre de Boileau. Plusieurs recueils antérieurs de poésies des trouvères, entre autres les *Dictons populaires* de M. Crapelet, contenaient déjà des morceaux analogues; mais il est encore curieux d'observer, en cette occasion, les bizarres et puérils procédés d'une poésie en enfance, de voir de quels singuliers et simples sujets elle s'inspirait dans ses récits.

Le premier des cinq *servantois*, publiés par M. Jubinal, a pour sujet les *changeors*, et paraît être de Jean de Choisi. C'est une simple énumération des personnes auxquelles les changeurs sont indispensables, le marchand et le pèlerin, par exemple. La seconde pièce est plus curieuse et s'adresse aux *cordoaniers*. Eh! se demande le poète, que faire sans souliers? l'avarice elle-même ne s'en peut passer, les vœux de voyages à pieds nus en dispensent seuls les ermites, et il faut des chaussures à ceux même qui ont des robes de soie et d'écarlate. Sans cela pourrait-on partir pour guerroyer, pourrait-on surtout aller *outre-mer* et à Saint-Jacques en pélerinage? Le poète développe longuement toutes ces raisons, et il arrive, en terminant, à demander l'aumône pour lui :

De coi il face refaitier
Ses solers, s'il en a mestier.

On le voit, ces pièces étaient destinées à être chantées en public, et le plus souvent, sans doute, devant les artisans dont elles célébraient l'état. Le pauvre jongleur implorait ensuite la pitié de ceux qui l'avaient écouté. En parlant prochainement des œuvres du trouvère Rutebeuf, nous aurons occasion d'examiner au long la condition des poètes au moyen-âge et d'exposer quelques-unes des singularités qui s'y rapportent.

La pièce des *tisseranz* est une énumération analogue, où l'on peut étudier le grossier et simple procédé des jongleurs qui ne se mettaient pas en grands frais d'imagination. Chaque métier est déclaré tour à tour le plus utile et le plus noble, et des raisons bizarres et naïves sont accumulées pour le prouver. Ainsi que faire sans les *tisseranz?* Le marchand dans les foires n'ira pas au-devant du chaland mal vêtu; mais au contraire :

Et soiez bien certain
N'a si mauvais vilain
Ne si enduresté,
Se il avoit biaux dras,
Chascuns ne l'apelast
Et diroit : « Achetez! »

Dans ce *servantois*, le poète insinue fort spirituellement qu'on ferait bien de lui donner de quoi se vêtir. Pour apprécier, dit-il, l'utilité des tisserands et goûter le charme d'une robe, il faut n'en avoir pas eu durant l'hiver, et

au ton dont il dit cela, on voit que le malheureux jongleur avait dû subir l'épreuve.

Le morceau suivant, en l'honneur des *bochiers*, paraît, par la crudité et l'accumulation de détails techniques, dignes de quelque abattoir, avoir été destiné exclusivement aux bouchers du moyen-âge. Le poète raconte longuement à quoi servent toutes les parties du corps des animaux immolés. Chaque morceau du porc est cité à son tour :

Et des boiox fait-en endoilles.

La soie de cet animal elle-même n'est pas oubliée ; elle sert, dit le poète, à coudre les chaussures et le cuir. Il en est de même du bœuf ; de ses cornes,

On en fait peignés pour peigner,
Et lanternes por cler véoir.

Puis vient le mouton, avec sa laine, et sa peau dont on fabrique des gaînes, des gants et des bourses.

L'éloge des *cordiers* est le dernier des *servantois* publiés par M. Jubinal. A qui les cordes ne servent-elles point ? se demande le trouvère. Le meunier dans son moulin, le bedeau pour sa cloche, s'en pourraient-ils passer ? Sans cordes, le maçon rendrait-il son mur droit, le marin aurait-il des câbles ? Et que deviendraient les soufflets des forgerons, les filets des pêcheurs, et les longes des charretiers ? Comment descendrait-on le vin à la cave ? Comment pendrait-on les larrons ?

Je ne sais, mais il me paraît curieux d'étudier les inspirations intéressées de ces simples poètes du XIIIe siècle ; si l'art s'est perfectionné depuis et n'est pas demeuré dans cette barbarie naïve, les mœurs ont changé aussi de leur côté. Pas un poète d'aujourd'hui, même dans le besoin, ne songerait sans doute à avoir recours à la pitié des différens métiers ; mais, en revanche, si un poète malheureux se résignait à louer quelque industrie de notre temps, trouverait-il, comme au moyen-âge, un marchand qui écoutât ses vers et surtout qui en achetât les feuilles ? J'en doute, et je dirais volontiers avec Calpurnius :

Frange, puer, calamos et inanes desere musas.

FRAGMENS D'ÉPOPÉES ROMANES DU XIIe SIÈCLE, traduits et annotés par Edward Le Glay (1). — M. Edward Le Glay, un de ces jeunes travailleurs qui, en province, suivent avec ardeur le mouvement de recherches historiques et poétiques vers le moyen-âge, a eu l'idée de donner des échantillons de nos richesses épiques et des extraits de poèmes traduits en français moderne, et lisibles pour tous, mais traduits avec simplicité, avec rigueur, et non pas affadis à la Tressan. La lecture, en effet, des vieux poèmes dans leurs textes des XIIe et XIIIe siècles ne laisse pas d'être pénible, et quoiqu'elle ne

(1) In-8°, chez Techener, 12, place du Louvre.

demande qu'une étude préalable assez courte que des littérateurs sont tenus de faire, c'est un travail qu'on ne peut exiger des autres artistes également épris du moyen-âge, et qui ont souvent besoin de l'aborder. Le volume de M. Le Glay indique parfaitement son objet, et des choix ainsi faits des principaux poèmes trouveraient leur usage. On y lit trois épisodes d'un roman du XIIe siècle, dont Raoul, comte de Cambray vers 940, est le héros. Ce roman, encore inédit, doit être bientôt publié chez Techener, d'après le manuscrit original de la Bibliothèque du Roi (numéro 8201). Un autre fragment donné par M. Le Glay est la *Mort de Bègues de Bélin*, tirée du poème ou de la *Chançon des Lohèrains*, dont M. Paris n'a publié qu'une partie. Ces divers morceaux ont de l'intérêt, de la naïveté et de la vigueur, bien que M. Le Glay, dans ses préfaces, soit en général porté à s'en surfaire un peu le mérite littéraire; mais, dans le genre d'études qu'il poursuit, c'est là un aiguillon plutôt qu'une illusion. Quoique nous pensions que des traductions et des choix, comme vient d'en faire M. Le Glay, fussent agréables et utiles, il est à croire qu'on ne les poursuivra guère très loin; ceux qui en seraient capables ne sauraient se tenir à un travail trop facile pour eux; c'est à donner les textes même qu'ils sont bientôt conduits. Nous engageons donc M Le Glay à ne pas reculer devant cette publication des manuscrits originaux : il est appelé à prendre place lui-même parmi ces modernes éditeurs philologues qu'il loue extrêmement, et qu'il y a lieu peut-être de surpasser.

§ III. — PHILOSOPHIE.

RECHERCHES SUR LA VIE, LES OUVRAGES ET LES DOCTRINES DE HENRI DE GAND, par M. François Huet (1). — Brucker, Tennemann, Tiedemann, Buhle, Dugald-Steward, M. de Gérando, Ritter et bien d'autres avec eux ou après eux ont tenté, à leur manière et pour leur part, d'écrire l'histoire de la philosophie. Les uns ont concentré leurs études dans l'antiquité, les autres dans les temps modernes; quelques-uns ont embrassé le développement complet des systèmes spéculatifs; mais, malgré de louables efforts, jamais la philosophie du moyen-âge, c'est-à-dire le singulier synchronisme de la scholastique et du mysticisme, n'a été jusqu'ici l'objet d'une étude approfondie et complète. Je dis plus, un pareil travail n'est pas possible, à moins d'efforts surhumains, tant que des monographies consciencieuses, tant que des dissertations spéciales et particulières n'auront pas successivement éclairé les diverses parties de ce labyrinthe vaste et compliqué. Dans son remarquable travail sur le conceptualisme, M. Cousin, à propos d'Abélard, a commencé en maître cette désirable série d'études. Mais, malgré l'importance de la querelle des nominalistes et des réaux, qui n'est au fond que l'éternelle querelle

(1) 1 vol. in-8°, chez Paulin, rue de Seine, 33. — Gand, chez Leroux.

de l'idéalisme et de l'empirisme, toute la philosophie du moyen-âge n'est pas là, et il y a autre chose entre saint Thomas et Duns Scot qu'entre Guillaume de Champeaux et l'auteur du *Sic et non*. Le livre de M. Francois Huet sur Henri de Gand restitue la vie inconnue et la doctrine d'un docteur illustre du moyen-âge, dont le rôle intellectuel a été important au XIII[e] siècle, et qui depuis a été indiqué à peine par quelques rares historiens de la philosophie. Par les recherches de M. Huet, le nom de Henri de Gand a désormais une place assurée au premier rang dans les annales de la scholastique.

Henri Goethals naquit vers 1217 dans la seigneurie de Mude, aux environs de Gand, d'un père chevalier qui avait combattu à Bouvines. Il suivit à Cologne les leçons d'Albert-le-Grand, puis il revint à Gand donner le premier enseignement public de théologie et de philosophie. Mais son intelligence l'appelait naturellement à l'université de Paris, où il vint prendre ses degrés. La réputation qu'il s'acquit dès l'abord dans ces luttes logiques, dans ces combats de l'esprit, où toutes les difficultés de l'argumentation étaient accumulées, lui fit conférer officiellement le titre de *docteur solennel*, ce qui est consigné dans une bulle fort curieuse d'Innocent IV, retrouvée par M. Huet, et qui nomme Henri protonotaire apostolique, avec des pouvoirs s'étendant non-seulement à Paris et sur tous les diocèses de France, mais encore sur celui de Tournay. Une pareille distinction envers un simple disciple, qui n'avait pas trente ans, n'étonne pas à une époque où saint Thomas enseignait la théologie à vingt-cinq. Mais, on le sait, l'Université de Paris au XIII[e] siècle n'était pas exclusivement agitée par les conflits scholastiques de la parole, mais aussi par des dissensions intérieures. La grande querelle des ordres mendians divisait alors les esprits, et Henri de Gand, comme les autres docteurs, fut naturellement appelé à donner son avis. Conciliateur modéré, il n'approuva pas les violences de Guillaume de Saint-Amour, mais d'un autre côté il fut loin de soutenir la cause des moines avec Albert-le-Grand, saint Thomas et saint Bonaventure. Il vit que les ordres mendians, forts de la faveur populaire et de la protection des rois, comme le dit M. Huet, illustrés par la science de leurs docteurs, assez puissans pour faire des papes, marchaient rapidement à la domination universelle; il vit qu'ils voulaient substituer partout leurs chaires à celles de l'Université, leur autorité à celle des prêtres *ordinaires* et établir de toute manière leurs priviléges abusifs. « Une guerre en forme s'était élevée; il y avait de chaque côté un arsenal complet d'argumens, ici seize et là vingt-six. Henri combattit au premier rang dans ce tournoi d'un nouveau genre; il répliquait, dupliquait et répliquait encore. » Quoi qu'il en soit, et malgré ces formes bizarres d'argumentation, il y avait là autre chose qu'une dispute d'école; Henri de Gand s'aperçut que l'envahissement des ordres mendians tendait à modifier l'institution même de l'église. Aussi plus tard le concile de Trente adopta des conclusions analogues à celles du *Docteur solennel*. La doctrine libérale qu'Henri avait soutenue à propos de la querelle de l'Université, il la soutint partout, sous d'autres formes, dans

ses écrits. Ainsi il montre, à un endroit, que le mélange de vie active et contemplative dans le prélat est plus parfait, plus favorable à la charité, que la vie purement contemplative des moines. Les idées exclusives de son temps le trouvent rarement pour partisan : il condamne énergiquement le duel, il regarde la dîme comme une obligation du droit positif humain et non du droit évangélique; sa théorie sur les rapports des évêques et du pape n'a pas été dépassée par la pragmatique de saint Louis. De plus, en philosophie, malgré son juste respect pour le génie de saint Thomas, il maintient la liberté de discussion contre l'enthousiasme servile et absurde des thomistes. Dans le triple point de vue de la politique, de la religion et de la science, Henri de Gand s'est donc montré un esprit net et droit, élevé au-dessus des préventions de son époque. Il mourut d'une fièvre violente en 1293, après avoir enseigné la philosophie dans le collége récemment fondé par Robert Sorbon, et il fut enterré dans la cathédrale de Notre-Dame de Tournay. Depuis, le nom du *Docteur solennel* est tombé dans un complet oubli, quoique l'ordre des servites l'ait réclamé à tort parmi ses membres. Archange Giani, qui a fait l'histoire de cet ordre, s'élève avec violence contre ceux qui osent avancer une opinion contraire, et Scarparius, professeur de théologie à Ferrare, dans son édition de Henri, en 1646, prend le ton du dithyrambe, dans la même intention. Cela pourtant se passait au temps de Descartes; c'est que les ordres monastiques, dit fort bien M. Huet, restaient seuls dépositaires de l'esprit du moyen-âge.

On a trois ouvrages imprimés de Henri de Gand; deux sont philosophiques : la *Summa theologiæ*, qui comprend un système assez complet de théodicée chrétienne, et les *Quotlibeta vulgo aurea*, où diverses questions de théologie, de philosophie, de physique, de discipline casuistique et de politique même, sont tour à tour résolues. Le troisième ouvrage, intitulé : *Liber de scriptoribus illustribus*, est destiné à faire suite à l'écrit analogue de saint Jérôme, continué par Sigebert, moine de Gemblours. Il contient de curieux jugemens sur Fulbert de Chartres, Abélard, saint Bernard, Guillaume de Saint-Amour, Pierre Lombard, Jacques de Vitry, saint Thomas, Richard de Saint-Victor, Gauthier de Châtillon et quelques autres écrivains de cette époque. Les documens contemporains, et les jugemens du temps sur la littérature du XIIIe siècle sont trop curieux à recueillir pour que cet opuscule ne soit pas un élément indispensable de l'histoire littéraire du moyen-âge.

Avant d'aborder la doctrine philosophique de Henri de Gand, M. Huet jette un coup d'œil général sur la scholastique, et s'interroge sur la bizarre alliance de la philosophie mystique avec une forme aussi sévère, aussi subtile, que celle des argumentations du moyen-âge. Comment saint Bonaventure n'excluait-il pas Pierre Lombard? Comment le mot de l'école n'est-il pas ici applicable : *Expressio unius est exclusio alterius.* L'unité manque dans la scholastique, puisque tour à tour Platon et Aristote, les néoplatoniciens, les doctrines orientales, trouvèrent des partisans, à côté de l'ascétisme chrétien.

Mais, si l'unité n'est pas dans les doctrines, elle se manifeste dans la forme qui leur est commune; car le langage de cette philosophie est toujours péripatéticien. L'idéalisme ne peut dès-lors apparaître que sous des formules habituelles à l'empirisme. « Le deuxième caractère général de la scholastique, selon M. Huet, c'est sa méthode. Une question étant donnée, les scholastiques commencent par exposer le *sic et non*, les argumens pour et contre; ils font connaître ensuite les solutions qu'ils adoptent, quelquefois après les avoir fait précéder d'éclaircissemens et de distinctions verbales; enfin ils reprennent un à un les argumens opposés à leur thèse, et y font une réponse catégorique. On voit que la méthode des scholastiques est purement logique, qu'ils sont armés pour le combat, non pour la recherche de la vérité. » M. Huet montre ensuite quelle force il fallut à la philosophie du moyen-âge pour résister aux tendances empiriques de sa forme. Aussi elle y céda quelquefois. Duns Scot, par exemple, établit que nous ne pouvons connaître Dieu que par abstraction, comme saint Thomas l'avait déjà donné à entendre; et nous verrons tout à l'heure Henri de Gand nier l'innéité des idées. Cependant Mazzonius a peut-être eu raison d'avancer que Henri fut le seul scholastique vraiment platonicien, et, à coup sûr, Duns Scot ne s'est pas trompé, en disant : *In Henrico semper quiddam sublime et venerandum.*

M. Huet expose, dans un ordre logique fort ingénieux, les diverses opinions éparses dans les ouvrages du *Docteur solennel*. Il commence par traiter des *rapports de la raison et de l'autorité*, et ce lui est une occasion pour démontrer que la raison a toujours gardé sa place dans cette philosophie du moyen-âge qui n'a pas toujours été, comme on le pense à tort, l'esclave de la théologie, *ancilla theologiæ*. « Henri de Gand n'admet point, entre la raison et la foi, dit M. Huet, cette opposition imaginaire que rêvent, jusque dans le sein de l'église, des esprits secrètement malades de scepticisme. Il existe chez lui un accord complet entre la vérité naturelle et la vérité révélée. » Voici quelques propositions qui montreront combien le *Docteur solennel* professait une doctrine large et hardie pour son époque : « L'obéissance de la foi engendre le fidèle à l'intelligence de l'Écriture; mais lorsque l'esprit se trouve ainsi en rapport direct avec la vérité, la position du fidèle change; il ne croit plus à l'Écriture, à cause de l'église, mais à l'église, à cause de l'Écriture. » Et ailleurs : « Il faut consulter la raison pour savoir si nous devons, de préférence, nous en rapporter à l'Écriture ou à la raison. »

M. Huet traite ensuite de la *science et de la certitude*, selon Henri de Gand. La vérité d'une chose consiste dans une conformité et une certaine équation, selon le degré de perfection qui convient à sa nature, avec le modèle parfait qui lui correspond dans l'essence divine. En Dieu la vérité n'est plus un rapport entre l'objet et le sujet de la connaissance, la vérité est substantielle; la chose connue et l'être qui connaît ne peuvent plus être distingués. Ce sont là les expressions de Henri de Gand. Comme lui, Descartes et Leibnitz ont cru que l'esprit humain, même à son insu, ne pouvait acquérir

la vérité que par le concours de Dieu. L'homme ainsi éclairé d'en haut, dit le *Docteur solennel*, n'aperçoit pas la clarté au moyen de laquelle il aperçoit tout le reste.

Dans la *théorie de la connaissance*, Henri de Gand ne s'élève plus à cette hauteur, et l'influence de la forme péripatéticienne se fait évidemment sentir. On sait que la théorie des espèces sensibles de Leucippe et de Démocrite, modifiée par Aristote, qui reconnaissait une influence active de l'esprit dans la production des connaissances, fut communément adoptée au moyen-âge; Henri de Gand, pour échapper à ces conséquences, tout en niant l'innéité des idées, fut forcé d'avoir recours à sa théorie de l'illumination divine et même au développement spontané. Mais c'était flotter d'un pôle à l'autre, d'Aristote à saint Augustin. Il est à remarquer qu'une objection formulée dans les derniers temps avec grand bruit, par l'école écossaise, n'avait pas échappé à Henri de Gand. Ce passage est de la plus haute importance; je laisse parler M. Huet : « Si nous connaissons les objets par leurs images ou par leurs idées, il y a donc un intermédiaire entre l'esprit et la nature; c'est le monde des idées et non pas le monde de la réalité que nous connaissons... Mais il n'en résulte pas que la connaissance humaine soit illusoire; car si l'objet direct de la connaissance est bien l'image de la chose, comme cette image n'est qu'un signe naturel au moyen duquel l'esprit passe à la chose signifiée, la connaissance ne s'arrête pas à l'image et atteint par elle à la réalité. Les espèces intelligibles sont les signes des réalités, comme les mots le sont des idées. Henri de Gand oppose, comme on le voit, au scepticisme la véracité naturelle de nos facultés de connaître. Au fond, l'école écossaise ne se tire pas autrement d'une difficulté inhérente à la nature des choses. »

En considérant les universaux en Dieu et dans la nature, Henri de Gand s'élève au platonisme le plus pur. Comme les *idées* de Platon, les *universaux* ont une triple existence; ils résident dans l'homme comme raison de la connaissance, dans la nature comme essences réalisées, en Dieu comme dans leur source première. Mais il n'y a que les choses naturelles qui aient des idées propres en Dieu, et non les individus, les relations, les conceptions purement logiques qui ne sont pas dégagées de toute limitation et élevées à l'absolu. Pour Henri de Gand, auquel Tennemann a prêté des idées qu'il n'a jamais eues, l'intelligence de Dieu est donc le *monde intelligible* de Platon, la *région des possibles* de Leibnitz. Après ces théories fondamentales, M. Huet suit Henri de Gand sur le terrain des détails; il cite de lui une admirable page sur l'éternité de Dieu, des pensées politiques fort indépendantes, et il relève plusieurs de ses contradictions.

Désormais le *Docteur solennel* trouvera sa place dans l'histoire de la scholastique entre la mort de saint Thomas, en 1274, et l'arrivée de Duns Scot, au commencement du XIVe siècle. Comme eux, il n'a pas eu le bonheur d'être adopté pour chef par un ordre célèbre; mais le beau travail de M. Huet le rend à l'histoire de la philosophie. Ces excellentes *Recherches*, qui se dis-

tinguent par une saine érudition, un style net et ferme, des vues élevées, et où l'on pourrait seulement reprendre quelques assertions exclusives et absolues, méritent de servir d'exemple et d'inspirer de pareils travaux sur saint Thomas, Duns Scot et les autres philosophes du moyen-âge. Henri de Gand sera désormais associé à leur souvenir. Son esprit original et indépendant, que le procédé géométrique de la scholastique ne retint que rarement et seulement par des formules banales dans les régions inférieures de l'empirisme, est souvent parvenu à une grande hauteur spéculative. Le nom du *Docteur solennel* n'est pas perdu pour la science.

MANUEL DE PHILOSOPHIE, par Henri-Auguste Matthiœ, traduit de l'allemand par M. Poret (1). — Le livre du professeur Aug.-Henri Matthiœ est le résumé fidèle des doctrines de Kant. La *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique*, ces deux grands traités qui, depuis cinquante ans, sont le point de départ de tous les systèmes philosophiques en Allemagne, ont été reproduits dans le manuel de M. Matthiœ, sous leur forme la plus concentrée. Toutefois, dans ce programme destiné à servir de base à l'enseignement des gymnases, l'auteur a négligé un autre traité de Kant, la *Critique du Jugement*, croyant à tort, selon nous, que l'*esthétique* ne rentrait point dans le cercle des études philosophiques.

En admettant que la philosophie ait une partie empirique, Kant et ses successeurs n'ont point assez tenu compte des idées qui nous étaient fournies par l'expérience. Les connaissances *a priori*, d'évidence rationnelle, sont pour l'école allemande toute la philosophie. Pour cette école, l'étude philosophique par excellence est celle qui peut nous conduire à la connaissance des idées de *cause*, de *temps*, d'*espace*, de *bien* et de *beau*, c'est-à-dire, à nous mettre en rapport, par la pensée, avec le nécessaire, l'inconditionnel, l'absolu.

Certes, nous croyons, avec l'école de Kant, que la science des plus hautes vérités métaphysiques est la première des sciences, mais ces hautes vérités que nous entrevoyons quelquefois, nous a-t-il été donné de les posséder tout entières, et une philosophie qui s'occupe exclusivement de l'*évidence rationnelle* ne court-elle pas quelque risque de se consumer dans une stérile spéculation? Ajoutons que cette philosophie présuppose une étude préparatoire fondée sur l'expérience, l'étude de l'homme considéré non point seulement dans ses rapports avec l'objet de ses connaissances, quel qu'il soit, mais encore comme *sujet;* et pour ne citer qu'un exemple, c'est par le principe de causalité, apparent dans notre conscience, que nous arrivons à l'idée de *cause première*. Or, la philosophie de Kant, réduite aux proportions d'un livre élémentaire, devait avoir pour base la *psychologie*. Aussi, M. Matthiœ a fait à la psychologie une large part dans son enseignement. C'est d'abord l'*intelligence* avec tous ses pouvoirs, *connaissance du moi, du non-moi ma-*

(1) 1 vol. in-8o, chez Joubert, rue des Grès, 14.

tériel, *mémoire*, etc.; puis c'est la *sensibilité*, la théorie des *affections et des désirs*, etc. M. Matthiœ a rejeté la volonté dans sa métaphysique. Après la psychologie vient la logique qui est le système des lois et des principes de l'intelligence. Enfin, M. Matthiœ place à la fin de sa philosophie, après la métaphysique, la morale, la théorie des droits et des devoirs, qui est pour lui la philosophie pratique. On le voit d'après cette esquisse rapide, nous retrouvons ici les divisions de la philosophie enseignée dans nos écoles. Au premier aspect on pourrait se méprendre, si, dès son point de départ, et dans le cours de l'ouvrage, l'auteur n'avait subordonné toute la philosophie à la métaphysique.

M. Poret, dans une préface écrite avec sagesse, et qui rappelle en quelques endroits la netteté d'exposition de M. Jouffroy, s'étonne de l'immense crédit qu'ont obtenu, dès leur apparition en France, les doctrines écossaises. Il regrette que les doctrines allemandes ne jouissent pas de la même popularité, et il attribue à des causes qui, nous le croyons, ne sont point les seules bonnes, l'espèce d'opposition qu'a rencontrée dans les esprits français l'introduction des systèmes venus d'outre-Rhin.

En Angleterre, après Locke qui avait exagéré le principe de la sensation, après Hume qui avait poussé le scepticisme jusqu'à ses dernières limites, le *bon sens* revendiqua ses droits, et il y eut réaction dans la philosophie. Reid et Dugald-Stewart se firent alors les organes de la révolution nouvelle. D'un autre côté, l'Allemagne, dans la dernière moitié du dernier siècle, avait vu naître une philosophie en tout adaptée à son esprit spéculatif. Dans sa retraite de Kœnigsberg, pendant les veilles d'un demi-siècle, Kant médita sur les questions les plus élevées, mais en même temps les plus obscures de la philosophie.

En France, la philosophie de Condillac, qui avait continué le système de Locke, régnait sans contradiction; mais comme la philosophie de Condillac ne pouvait être le dernier mot de la science, on se remit, en France, à la recherche de nouveaux principes. Il y avait, au commencement de notre siècle, des rapports fréquens entre la France et l'Allemagne; et toutefois, les regards des philosophes ne se tournèrent point de ce côté. Un louable instinct nous fit chercher en Écosse une doctrine qui jusqu'alors n'avait point eu d'éclat, qui était concentrée dans les écoles de Glasgow et d'Édimbourg; mais cette doctrine, basée sur le *bon sens*, répondait peut-être mieux aux besoins de ceux qui voulaient des principes plus arrêtés, moins contestables, que les spéculations de Kant et de Fichte. Cependant, à cette époque, la philosophie de Kant avait eu un immense retentissement en Allemagne, et cela à cause de son but. Mme de Staël a dit : « Le caractère distinctif de la littérature allemande est de rapporter tout à l'existence intérieure, et comme c'est là le mystère des mystères, une curiosité sans bornes s'y attache. » Ce que Mme de Staël a dit de la littérature s'applique bien mieux encore à la philosophie allemande. Kant eut bientôt, dans toutes les parties de l'Allemagne, de fervens disciples.

Le champ de l'imagination est vaste, et ce noble penchant qui nous porte vers la recherche des hautes vérités, mais souvent aussi des vérités qui nous ont été cachées par Dieu même, a poussé les disciples de Kant à une sorte d'enthousiasme et de poésie, qui les amène aux abîmes sans fond du panthéisme. La France, qui voulait travailler sur de nouvelles bases, avait donc à opter entre les doctrines de l'école écossaise et celles de l'Allemagne, et elle choisit cette philosophie du bon sens qui n'est pas à coup sûr le dernier mot de la science, mais qui est un excellent début pour passer aux abstractions plus élevées, mais moins sûres de l'ontologie.

Quoi qu'il en soit, tant de nobles esprits se sont exercés sur les grands problèmes de la métaphysique, et ont dépensé dans cette étude tant de patience et tant de génie, qu'aujourd'hui nous ne saurions rester étrangers à leurs immenses travaux. Si le livre traduit par M. Poret ne peut sans danger être mis, dès l'abord, entre les mains de la jeunesse de nos écoles, il doit devenir le manuel indispensable de tous ceux qui ont déjà, par devers eux, quelques connaissances philosophiques.

§ IV. — HISTOIRE.

Recherches historiques sur la véritable origine des Vaudois et sur le caractère de leurs doctrines primitives (1). — Le christianisme avait à peine rallié quelques hommes à ses croyances, que déjà l'hérésie s'agitait dans son sein. On mourait pour la foi nouvelle, mais on disputait sur le dogme; et les inquiétudes du doute se trahissaient sous mille formes, près des convictions les plus vives, tantôt comme un vague souvenir des cultes antérieurs, tantôt comme une tradition des doctrines de la philosophie antique, ou bien encore comme une éclatante protestation du sens individuel contre l'autorité. Un intérêt puissant s'attache à l'étude de ces luttes religieuses; mais, quelle que soit l'abondance des documens, cette étude restera toujours incomplète: les vainqueurs seuls nous ont appris le combat; l'hérésie, tout en attaquant l'église, tremblait encore devant sa puissance, et cherchait souvent pour ses doctrines le mystère et le secret des initiations. L'église, à son tour, proscrivait tout souvenir menaçant pour son unité et sa puissance. De là l'obscurité qui couvre l'origine de la plupart des sectes hétérodoxes; de là aussi cette absence de toute critique, ces passions haineuses, qui ne se décèlent que trop souvent dans les historiens ecclésiastiques.

L'Orient, rêveur et mobile, fut, dans la primitive église, le foyer le plus ardent de l'hérésie, comme il avait été le berceau de la foi. Quand il doute, les négations sont vives, hardies et descendent jusqu'au fond même du dogme; c'est l'unité trinitaire, c'est la substance elle-même qu'il attaque ou veut dégager de ses voiles: ainsi Manes, ainsi Arius. L'Occident, au con-

(1) 1 vol. in-8°, chez Périsse, rue du Pot-de-Fer.

traire, quand il doute à son tour, se rapproche de la discussion purement philosophique; quelquefois même il s'en tient exclusivement aux enseignemens pratiques, aux applications de la morale usuelle, ou à des questions sociales. Ainsi le Breton Pélage, ainsi, au XIIe siècle, Valdo le bourgeois de Lyon.

L'origine des sectes vaudoises, leurs doctrines, ont été également contestées. Les protestans ont vu dans Valdo, le prédicant du midi, un précurseur de Luther, une sorte de messie de la réforme qui liait le radicalisme religieux du XVIe siècle aux doctrines primitives de l'église. Ils ont assigné aux Vaudois une antiquité plus haute, pour donner à leurs propres idées la sanction du temps et un cachet plus austère d'épuration et de vérité, en les rapprochant de plus près des âges primitifs. C'était l'application de cette maxime qui fut celle de la plupart des sectaires : *Id verius quod prius*. L'auteur anonyme des *Recherches sur la véritable origine des Vaudois* s'est appliqué surtout, dans son livre, à démontrer que cette hérésie a spontanément pris naissance dans le XIIe siècle, qu'on n'en retrouve aucune trace dans les âges antérieurs, et qu'il n'existe, entre elle et l'église naissante, aucune affinité de principes dogmatiques ou moraux. Ce livre est moins une étude d'histoire qu'une œuvre exclusive de controverse religieuse; c'est un essai de réfutation dirigé contre les écrivains qui, à diverses époques et même de notre temps, ont tenté de justifier les Vaudois ou de flétrir les persécutions qui les frappèrent dans le moyen-âge; mais l'auteur, catholique ardent, a toujours écrit sous l'impression de sa prévention religieuse. Sous le rapport de la critique historique, ce livre laisse beaucoup à désirer. La forme en est diffuse, l'expression embarrassée, les déductions fort contestables; mais il offre du moins quelque intérêt comme recherches et *instrumenta*. Les pièces justificatives, réunies à la fin du volume, résument en quelques pages les opinions les plus saillantes des écrivains ecclésiastiques du moyen-âge sur Valdo, ses disciples, leurs mœurs et leurs croyances. Saint Bernard, Alain de Lille, Pierre de Polichdorf, Guillaume de Puy-Laurens, Pierre de Vaux-Cernay, les lettres d'Innocent III, Leger, sont cités tour à tour. Mais ces sources historiques sont-elles toujours pures, impartiales? doivent-elles être acceptées d'une manière absolue? Nous sommes loin de le penser. Nous reconnaissons, avec MM. Michelet et de Montalembert, les élémens de troubles, d'immoralité et de désordre que les hérésies du XIIe siècle jetèrent dans le midi de la France; mais nous pensons qu'il convient, pour être juste, d'isoler complètement Valdo et ses disciples, dans la première manifestation de leurs doctrines, de ces truands qui passaient leurs journées assis au soleil et ne se levaient que le soir pour aller mendier ou piller. C'était un vague besoin de liberté sauvage qui portait ces ardentes populations à récuser le joug de l'église. Chez Valdo, au contraire, c'était le besoin senti d'une réforme déjà urgente. La société religieuse tendait ouvertement à la domination temporelle; le clergé opposait à l'affranchissement communal une résistance inquiète, et toutes

les richesses affluaient vers l'église, par les remords, les terreurs d'une autre vie, ou la piété envers les morts; mais ce que l'église gagnait si vite en puissance temporelle et en richesse, elle le perdait en puissance morale, et sans prêter au bourgeois de Lyon des théories fortement conçues, il convient cependant de reconnaître en lui de généreux instincts; il déclara coupables d'homicide les papes qui excitaient les princes à faire la guerre, il protesta contre la peine de mort, alors même que le pape Lucius III, dans une bulle de 1184, révélait la première idée du formidable tribunal de l'inquisition. Il réclama encore pour tous les chrétiens la liberté de l'enseignement religieux, quand les hommes éminens du clergé eux-mêmes reprochaient amèrement aux prêtres le peu de soin qu'ils prenaient de l'instruction du peuple. Enfin, quand la cupidité était partout, dans le haut clergé qui *dévorait*, comme on disait au XIIe siècle, *l'héritage du Christ*, dans la noblesse qui d'une main donnait au clergé et le dépouillait de l'autre, dans toutes ces hordes de *cotereaux*, de *tisserands*, de *routiers*, qui pillaient l'église, le serf et le bourgeois, Valdo jetait son or aux malheureux et proclamait la pauvreté évangélique.

L'ART CONSIDÉRÉ COMME LE SYMBOLE DE L'ÉTAT SOCIAL, par M. Louis Dussieux (1). — A ce titre prétentieux et emphatique, on ne soupçonnerait certes pas une brochure de moins de cent pages, destinée à établir dans de simples tableaux synoptiques l'histoire des beaux-arts en France. De notre temps, il ne faut pas s'effrayer des titres; à mesure qu'on tient moins, il semble qu'il faille promettre davantage, et qu'on doive se résigner à ne trouver, dans beaucoup des livres qu'annonce chaque semaine le *Journal de la Librairie*, qu'une étiquette sonore, et quelquefois aussi, j'en conviens, de spirituelles épigraphes. Les anciens, et nos aïeux encore, n'alléchaient pas de la sorte la curiosité publique, qu'ils savaient néanmoins satisfaire; c'est que les gens vraiment riches n'ont pas tant de luxe dans leur livrée. De pareilles réflexions ne s'appliquent qu'en partie à la brochure dont je parle en ce moment, brochure qui n'est pas sans utilité au fond, et dont l'idée première est louable. Malgré son peu d'étendue, cet opuscule mérite l'examen. De nombreux et graves défauts, qui sont ceux de plusieurs jeunes écrivains enthousiastes d'aujourd'hui, et qu'il importe de signaler, des erreurs dont il faut se garder, quelques qualités qu'il serait injuste d'omettre, le recommandent à l'attention de la critique.

Dans deux chapitres de seize pages, destinés à servir d'introduction, l'auteur traite de l'état de la société depuis Jésus-Christ jusqu'à Grégoire VII et Philippe-Auguste, et de la sculpture, de la peinture et de la musique, depuis le IVe siècle jusqu'au XIe. C'est toujours la même tendance à la généralisation précipitée et vide, au titre ambitieux et exagéré. M. Dussieux semble avoir beaucoup cultivé Herder et Vico; les utopies sociales de Saint-Simon, les théories

(1) Grand in-8o, chez Durand, rue des Grès, 3.

progressives des humanitaires, l'enthousiasme orphique de certains archéologues qui ne parlent que rosaces, ogives et absides, et qui *comprennent* mieux que personne *ce poème de pierre* qu'on appelle une cathédrale, tout cela paraît être en fermentation dans l'esprit de M. Dussieux; mais ce mélange incohérent n'est pas encore arrivé chez lui à l'état de fusion, et ne constitue pas une doctrine suivie. De là l'impossibilité de déductions sérieuses et logiques; de là une bouffissure qui peut bien employer les grandes expressions de *synthèse sociale, d'industrialisme*, et s'éloigner de la langue de Bossuet et de Montesquieu par des mots tels que *spiritualisation* et *matérialisation*, mais qui n'est qu'une parodie du vrai style de l'historien.

Je ne voudrais pas relever toutes les assertions hasardées de l'opuscule de M. Dussieux. Il en est une pourtant qu'on ne peut passer sous silence. En parlant de l'invasion des barbares, l'auteur dit : « Voici venir Alaric, Genseric et Attila, le fléau de Dieu! Que de villes ruinées, que de populations anéanties *et fauchées!* que de monumens détruits! Ah! laissez-les faire, *Dieu veille sur le monde* (saint Prosper). Il se sert d'eux comme de fléaux pour détruire ses persécuteurs; *l'invasion est une expiation*, et il y aura invasion tant que tout ce qui est et aura été païen ne sera pas anéanti. » Et plus loin : « L'empire grec n'a été renversé qu'en 1453 par les Turcs. Ce débris de l'empire romain une fois anéanti, les invasions cessent. En effet, qu'auraient eu à détruire les barbares? Leur mission était finie. » Ces phrases, surtout pour un amateur des arts, me paraissent d'un optimisme historique très naïf. Autant vaudrait dire, si la comparaison n'était triviale, que les barbares ont fait comme le chlorure de chaux, qui ne se dégage qu'autant qu'il est nécessaire, afin de se combiner avec les miasmes pestilentiels et les neutraliser. Sans croire que la civilisation moderne tire exclusivement sa source du monde romain, sans se placer au point de vue exclusif de Gibbon, et en maintenant seulement ce qu'il y a de vrai dans les opinions émises par M. Fauriel, il est permis de sourire d'une pareille admiration pour les barbares et leur mission providentielle.

Je n'aime pas davantage, je l'avoue, des phrases absolues comme celle-ci : « Sous Philippe-le-Bel, le pape, souffleté par l'ambassadeur du roi, perd son rang de chef du monde. » Comme si, malgré son incontestable importance, ce seul fait d'un pape, frappé par un envoyé français, était à la fois le commencement et le terme de l'affaiblissement du pouvoir pontifical! C'est une des plus bizarres et des plus fâcheuses manies de notre temps que de tirer ainsi les généralités historiques des moindres circonstances et non de l'ensemble des faits, et d'élever par là le détail isolé à l'état d'affirmation théorique.

Après les jugemens hasardés viennent les erreurs : ainsi Milton mis au XVIe siècle, à côté du Tasse et de l'Arioste. Il serait ridicule sans doute de faire de cette note bibliographique l'errata d'une brochure; et d'ailleurs comme les tableaux de M. Dussieux embrassent l'architecture et la sculp-

ture, la peinture, la gravure et la musique, nous ne pourrions le suivre sur le terrain des faits, dans chacune des subdivisions de son travail. Il paraît toutefois convenable de contredire quelques-unes de ses assertions sur l'histoire spéciale de la musique, parce que les erreurs qu'il répète ne sont pas nouvelles et traînent depuis long-temps dans tous les abrégés et dans tous les manuels. C'était justement là une raison pour M. Dussieux de recourir aux sources mêmes. Les travaux d'analyse et de résumé ne sont bons qu'à la condition d'une science complète des faits; car pour choisir avec intelligence, il faut tout connaître, jusqu'aux détails. C'est pour cela que les livres élémentaires sont si dépourvus de valeur en général.

Où M. Dussieux a-t-il vu que les troubadours empruntèrent aux traditions populaires les anciennes cantilènes d'origine hébraïque et grecque? Le plain-chant n'avait rien de commun avec la musique hellénique, et les noms des modes, renouvelés des Grecs (comme *dorien*, *phrygien*, etc.), ne sont venus qu'au XVIe siècle. Le plain-chant d'origine hébraïque est une vieille erreur qui doit tomber devant la réflexion toute simple que les nouveaux chrétiens avaient trop d'horreur des juifs et des païens, pour leur emprunter les chants de louange de Dieu. Il n'est pas plus vrai, bien qu'on l'ait dit plus souvent encore, que l'Italien Guido ait inventé la gamme en 1022. Guido, au contraire, s'est servi du système de Pythagore; il a créé la manière de trouver les intonations par un moyen tout-à-fait semblable au méloplaste de nos jours. A la ligne suivante, M. Dussieux fait de Francon un Parisien, tandis qu'il était de Cologne. De plus, Francon ne fixa pas le rhythme, mais la mesure, ce qui est bien différent. Un peu plus loin, l'introduction de la sacquebutte, qui n'eut lieu qu'au XVIe siècle, est fixée au XIIe. Cela est aussi inexact que les orgues à huit cents tuyaux de la même époque; il ne faudrait pas se fier ainsi aux exagérations de certains écrivains; on a sur ce point des renseignemens précis, les orgues d'alors étaient fort simples et dans l'enfance. En abordant le XIIIe siècle, M. Dussieux commet un anachronisme de deux cents ans; l'école gallo-belge ne s'est montrée qu'avec Dufay au XVIe siècle. En outre, elle n'a pas inventé le contre-point, car les motets et les rondeaux d'Adam de la Halle sont en véritable contre-point, puisque les valeurs sont inégales à chaque partie. Qu'est-ce encore que le violon remplaçant le rebec au XIVe siècle? La viole ou vielle du Xe siècle n'était pas autre chose que le violon dans son enfance, et le rebec lui-même n'était qu'une espèce de violon, qui ne disparut pas au XIVe siècle, car Rabelais en parle encore.

Je n'ai pas le loisir de relever ainsi une à une les erreurs de M. Dussieux, et de le combattre sur les détails comme je l'ai combattu sur les généralisations. On voit que, dans tout ce qu'il dit sur la musique, il a eu souvent recours, non aux sources primitives, mais à cette fausse érudition de seconde main, si fréquente de notre temps. Il eût été prudent cependant de se garder un peu plus de la science de M. Fétis, qui est à l'archéologie musicale ce

que M. Capefigue est à notre histoire nationale, et ceci est loin d'être un compliment. Je pourrais noter aussi des inexactitudes dans les autres parties du travail de M. Dussieux, qui paraissent avoir été rédigées pourtant avec plus de soin et de meilleures informations. Quoi qu'il en soit, l'idée de faire en abrégé, pour les beaux-arts, ce que M. Las-Cases avait accompli pour l'histoire, était heureuse, et l'opuscule de M. Dussieux, malgré son insuffisance et ses défauts, n'en a pas moins une certaine utilité.

Précis de l'Histoire du droit civil en France, par M. Poncelet (1). — Au moment où l'attention générale se porte sur la réforme et le perfectionnement de l'étude du droit dans les diverses Facultés de France, et où l'on songe à rendre enfin à notre pays ces fortes études dont les étrangers empruntent la première source à notre Cujas et à notre Dumoulin, tandis que nos jeunes juristes sont obligés, aujourd'hui, d'aller le plus souvent apprendre en Allemagne, sinon la partie pratique, au moins la partie scientifique et théorique de la législation; dans un pareil moment, disons-nous, l'histoire du droit acquiert un intérêt nouveau. A ne considérer exclusivement que la France, les matériaux du droit écrit et coutumier sont nombreux, les monumens de toute sorte abondent; mais les travaux exécutés dans les deux derniers siècles n'ont guère avancé la science. Que de jour cependant l'histoire elle-même, l'histoire des institutions et des mœurs, ne recevrait-elle pas d'une étude approfondie du droit français dans ses modifications et ses phases diverses! Le jeune et savant Klimrath, dont on a distingué les travaux sur les *Olim* et sur les *Coutumes*, avait amassé de nombreux documens qu'il eût sans doute (à en juger par les écrits trop peu nombreux qui nous restent de lui) su mettre en œuvre avec perspicacité et conscience; mais l'espérance qu'on pouvait fonder sur son ardeur scientifique et sur son érudition active a été déçue par une mort prématurée. Les comités historiques, créés près le ministère de l'instruction publique, ont songé à l'impression des curieux documens laissés en manuscrit par Klimrath; nous ne saurions trop approuver cette résolution, et en publiant le *Précis de l'Histoire du Droit civil en France*, d'après le cours de M. Poncelet, un avocat distingué, M. Rapetti, a prouvé qu'il s'acquitterait avec intelligence du classement difficile des textes légués par Klimrath et des travaux préliminaires qu'exigera la publication qu'on doit lui confier.

A côté de Klimrath, d'autres essais ont été tentés, parmi lesquels il faut mettre à part l'*Histoire du Droit français* de M. Laferrière, qui a fait créer pour cet écrivain une chaire à la Faculté de Rennes. En attendant que nous puissions parler à loisir de cette œuvre importante, il est convenable d'examiner le *Précis* de M. Poncelet, qui aura, par sa brièveté même, une influence puissante et bien plus directe sur l'enseignement de nos écoles, et par là sur l'avenir de la science.

(1) 1 vol. in-8°, chez Joubert, rue des Grès, 14.

On aperçoit dans ce livre une vive image de la génération de notre droit, c'est-à-dire trois élémens divers, les Gaulois, les Romains, les barbares, concourant, sous l'action immédiate de l'église et de la royauté, à la formation de deux droits distincts, le droit écrit et le droit coutumier, bientôt après confondus en un seul et unique droit qui est celui de notre Code civil. Tel est le caractère de la civilisation française, sensible surtout dans l'histoire de sa législation : les mœurs n'y prédominent point, mais les idées.

Le *Précis* peut servir d'introduction au livre de M. Laferrière, et même le compléter en certains points. Ainsi on y trouve une exposition des lois barbares qui manque dans l'ouvrage de M. Laferrière. Les coutumes y sont traitées moins dans la question de leur origine que dans le contenu même de leurs dispositions. En revanche, l'extrême brièveté de la partie qui concerne les ordonnances fait penser que l'auteur s'est remis du soin de les expliquer sur les développemens que M. Laferrière a donnés à cette portion de l'histoire du droit. Toutefois il ne paraît point que les rédacteurs du *Précis* se soient inspirés du remarquable travail de M. Laferrière, ni pour la forme, ni pour les idées. En effet, on remarque, dans ce résumé, la recherche plutôt que l'habitude d'un style plus simple et plus clair, une étude plus amoureuse des antiquités du droit, et, avec une certaine retenue philosophique, des idées plus arrêtées sur les causes du progrès de notre législation. L'œuvre de la civilisation française y est presque exclusivement rapportée à l'église. Selon M. Poncelet et M. Rapetti, c'est l'église qui, la première, réalise un ordre social après les désastres de l'invasion. Les Gaulois, les Romains, les barbares, les uns sauvages par corruption, les autres par inexpérience de la vie civile, ne sont qu'une horde prête sans cesse au meurtre et au pillage. La féodalité s'empare d'eux et les enchaîne à la terre. Mais ce gouvernement passager et nécessaire n'est qu'un expédient contre l'extrême anarchie. Vaincus retrempés par la souffrance, vainqueurs dont la force s'exalte par le triomphe, c'est dans l'église qu'ils retrouvent d'abord une cité. L'église tempère la domination des maîtres, vivifie l'esclavage des serfs, oppose au fait incessant de ces inégalités sociales le dogme plus incessant encore de la fraternité; elle sanctifie le mariage, et par le mariage la famille, et elle substitue enfin aux vengeances atroces qui constituaient toute la justice pénale des premiers temps, le principe de l'expiation par le repentir. C'est elle aussi qui organise une administration de la justice, qui réveille dans les paisibles discussions de ses tribunaux la première science du droit; c'est elle qui investit le propriétaire et le père de famille de la faculté de tester, et qui institue les actes de l'état civil.

Selon le *Précis*, la royauté n'a fait que prendre en sous-œuvre la civilisation née de l'église. Forte du concours des communes affranchies, elle tend d'abord à séculariser cette civilisation déjà assez forte pour prospérer de sa propre vie. De là ces grandes luttes des pouvoirs temporel et spirituel. Victorieuse sur ce point, la royauté française commence, sous l'inspiration libre de l'église dont elle est la *fille aînée*, son œuvre particulière. Garder pure et

intacte la civilisation créée par le christianisme, la perfectionner, défendre contre les attaques du dehors et les scissions du dedans l'intégrité du territoire, fondre toutes les diversités locales en une fructueuse unité, et pour cela abaisser les seigneurs, effacer aux provinces les actes de leur indépendance primitive, tout soumettre à un seul pouvoir, à une seule loi, telle est, au dire de M. Poncelet et de M. Rapetti, l'œuvre que la royauté française a glorieusement accomplie depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XIV; en sorte que pour faire prévaloir d'une manière complète cette égalité civile que la fraternité chrétienne avait déposée dans les lois, cette unité nationale si péniblement élaborée par la monarchie, il a suffi à la révolution de 1789 de souffler sur quelques fantômes d'inégalité civile et de diversité nationale, depuis long-temps sans vie réelle.

Tel me paraît être l'enseignement un peu systématique que ce livre s'efforce de mettre en lumière. Il est à regretter que des idées, exclusives sans doute pour plusieurs, à coup sûr très utiles à discuter, et qui souvent appellent la contradiction, soient enfermées, sans développement aucun, dans quelques mots, où une concision affectée se joint à d'étroites limites pour déguiser aux yeux les paradoxes. En résumé, cet ouvrage montre l'histoire du droit français dans le développement des mœurs, des idées et des faits de la politique. Cette donnée supérieure est empruntée à l'école historique allemande, mais avec une intelligente modification, à savoir pour la France, comme nous l'avons dit, la prédominance des idées sur les mœurs. La science du droit se met enfin en communication avec les grands esprits qui ont montré l'histoire de la civilisation française. Ces tentatives nouvelles, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir avec détail à propos de M. Laferrière, ne sont donc plus de vaines promesses; elles inspirent directement un *Précis* destiné à la jeunesse des écoles, elles vont droit au plus fort de l'ignorance qu'il faut instruire; elles sèment là où il peut y avoir récolte. Toutefois il est un reproche grave que nous avons déjà laissé pressentir, et qu'il faut adresser à ce travail, c'est de renfermer trop d'idées et trop peu de mots. Il manque évidemment d'espace et de développemens. Le profit qu'on en peut tirer nécessite une attention trop suivie et déjà une certaine culture. L'abréviateur, par sa forme aphoristique, paraît s'être moins préoccupé d'être utile que d'être complet. Mais dans un livre destiné à l'enseignement, il faut savoir faire le sacrifice de son érudition, émietter, pour ainsi dire, ses idées, et, au risque de paraître superficiel, s'efforcer de ne dire que ce qui peut être compris au début et au seuil même de la science.

Histoire de Chatillon, par M. Gustave Laperouse (1). — Ce livre a été écrit par un jeune homme de vingt ans, et il a en effet tous les défauts et tous les mérites du début. Un généreux enthousiasme, quelquefois poétique,

(1) 1 vol. in-8°, chez Leclerc, rue de Sorbonne, 3. — Châtillon, chez Cornillac.

une ardeur et un coloris de style, assez inhabitués aux historiens de province qui écrivent si grossièrement en général, viennent s'y mêler à une naïve inexpérience et à une évidente précipitation. Mais ce travail, toutefois, n'est pas à rejeter complètement, car l'auteur perdra sans doute, avec l'âge, ce que son imagination a de hasardé, et il ne pourra en même temps qu'augmenter et rendre meilleures des qualités que l'étude et la persévérance ont grand besoin de mûrir. Quelques parties du livre de M. Laperouse ajoutent même au grand travail de Dom Plancher sur la Bourgogne, et apportent des élémens dès à présent nécessaires à l'histoire de cette province, devenue populaire par l'ouvrage de M. de Barante.

Il y a dans nos annales trois époques principales où les chroniques particulières des villes du nord et du milieu de la France acquièrent véritablement de l'importance et deviennent une source indispensable de l'histoire générale. La défense de la liberté individuelle dans l'établissement des communes, la défense de la liberté nationale dans la lutte contre l'invasion anglaise, la défense de la liberté et des traditions religieuses dans la Ligue, voilà les trois grands faits auxquels se rattachent presque toujours les évènemens importans des cités du moyen-âge et de la renaissance. Le beffroi et la cloche contre le seigneur, les murailles contre l'étranger, l'église contre l'hérésie et la politique de la réforme, tel est donc le cercle habituel de l'histoire des localités; tel est, par conséquent, le développement des principaux faits qui se rapportent à Châtillon.

Avant la commune qui y fut établie en 1208 et en 1213, la série des évènemens racontés par M. Laperouse n'a guère trait à des circonstances importantes. A l'époque romaine, l'épisode si connu de Sabinus et d'Eponine, rattaché tant bien que mal au sujet; plus tard, l'histoire de Gérard de Roussillon que l'auteur emprunte au curieux travail de M. Fauriel sur les épopées, inséré dans cette *Revue*; la légende de saint Vorle, empruntée aux Bollandistes et à une homélie d'Aganon; les pieuses traditions d'un long séjour de saint Bernard; des textes intéressans sur l'organisation féodale et les diverses juridictions; le siége que Philippe-Auguste, irrité des exactions du duc de Bourgogne, met devant Châtillon; le long récit que Guillaume-le-Breton fait de ce siége dans sa *Philippide* : voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans le livre de M. Laperouse, avant qu'il en soit arrivé à l'établissement municipal, concédé par Eudes III, et à la curieuse résistance du clergé contre la commune.

A cette occasion l'auteur use d'une théorie assez peu claire sur les *villes de lois* antérieures aux communes et dont il veut retrouver l'origine au-delà du IXe siècle. Les textes, par malheur, ne viennent guère à l'appui de cette opinion vague qui ne s'appuie ni sur les idées émises par M. Thierry, ni sur les idées absolues adoptées par Raynouard, et qui ne les concilie point non plus, en les absorbant les unes dans les autres, comme l'a fait M. Guizot.

La guerre des Anglais et la Ligue fournissent encore à M. Laperouse des

détails curieux; mais avec Louis XIV arrive l'abolition des municipalités électives et la création des maires à titre d'office. Dès-lors Châtillon, comme presque toutes les villes de France, perd son importance historique; on arrive vite à la révolution et de là aux temps tout-à-fait modernes, aux diverses *célébrités chatillonnaises* de notre époque, à MM. Rolle, Nisard, Lacordaire et au maréchal de Raguse.

Il y a de graves défauts dans le livre de M. Laperouse. Le style, qui ne manque toutefois ni de vivacité ni de chaleur, se ressent beaucoup trop des mauvaises influences littéraires d'aujourd'hui. Ainsi, selon la manière faussement modeste de M. Hugo, l'auteur ne manque pas, dans sa préface, de dire en parlant de lui : *Celui qui écrit cela*, etc. Le passé n'est plus tout simplement ce qu'on le savait être, c'est l'*Herculanum du moyen-âge*, etc. Remarquons, à cette occasion, que s'il y a encore beaucoup de découvertes précieuses à faire, beaucoup de ruines à relever dans l'histoire, il faut aussi se garder, comme cela arrive souvent de notre temps, de prendre pour des recherches neuves et inconnues des choses qui peuvent intéresser, à son début, une intelligence jeune et naïve, amassant l'érudition, mais qui sont toutefois des lieux communs pour la science. M. Laperouse me paraît de plus se laisser trop prendre à certaines formules, exactes en quelques points et familières à un grand historien, mais devenues vulgaires par l'abus; il n'est pas bien neuf, par exemple, de répéter toujours ces mots : *L'élément romain, l'élément germanique,* etc. Les textes aussi auraient pu être mieux précisés, mieux indiqués, et l'auteur aurait dû éviter de citer des autorités aussi peu sérieuses que le *Musée des Familles*.

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de Châtillon* mérite quelques encouragemens; car l'auteur est très jeune, et il a révélé, dans ce premier travail, une ardeur trop généreuse et trop louable, pour qu'on ne l'engage pas à persévérer dans une voie où, pour réussir, peut-être, il ne lui manque que plus de patience et d'expérience, avec moins d'imagination.

Histoire de la Saintonge et de l'Aunis, par M. Massiou (1). — Depuis quelques années, on a tenté de louables efforts sur tous les points de la France, pour sauver de l'oubli nos antiquités nationales. Beaucoup de provinces et de villes ont recueilli leurs souvenirs et raconté leur histoire. On a fait revivre, dans toute leur réalité, ces duchés, ces comtés, ces mairies du moyen-âge qui ont défendu, pendant tant de siècles, leur indépendance locale contre les progrès de l'unité nationale. De nos jours, où toutes les vieilles traditions s'effacent, où l'on a oublié les rivalités qui existaient jadis de province à province, de ville à ville, il faut se hâter d'interroger les précieux mais rares documens qui ont échappé à nos innombrables révolutions.

(1) 4 vol. in-8o, 2e et 3e partie, chez Pannier, rue de Seine, 23. — La Rochelle, chez Mareschal.

Chaque province, chaque cité retrouvera ainsi, par le souvenir, son existence propre, ses mœurs, sa langue, et jusqu'à ses haines et ses affections.

Aujourd'hui, en nous reportant vers le passé, nous ne nous préservons point assez des préoccupations du présent, et nous sommes presque tentés de sourire en songeant que pour émouvoir fortement nos ancêtres, il a suffi de la bulle d'un pape ou de la charte d'un baron. Et pourtant, les contestations qui s'élevaient de monastère à monastère, la lutte qui s'engageait entre le seigneur et ses paysans, pour un four banal, un moulin, un péage, les combats qu'on livrait dans l'intérieur des villes à un comte ou à ses officiers, afin d'obtenir des priviléges et des franchises, étaient pour les hommes du moyen-âge de graves affaires et des évènemens mémorables. Mais ce n'est point tout encore : l'histoire des localités n'a pas seulement pour but de satisfaire une vaine curiosité, de répondre à de vagues sympathies; elle doit avoir un résultat plus élevé, celui de jeter sur l'histoire générale de nouvelles lumières. Les bénédictins ne négligeaient pas les histoires particulières, et les immenses travaux de Félibien, de Lobineau, de Morice, de Calmet et de Vaissette, sont devenus le complément indispensable des grandes collections consacrées à l'histoire générale de la France. On ne saurait donc trop encourager les hommes qui se dévouent avec persévérance à ces longues, mais souvent aussi à ces pénibles études. Le livre de M. Massiou est à tous égards digne du succès, même en dehors de l'Aunis et de la Saintonge; c'est que l'auteur sait beaucoup et raconte bien, et que de plus l'Aunis et la Saintonge ont été le théâtre d'évènemens importans pour la France entière.

M. Massiou a divisé son histoire en plusieurs parties distinctes. Les quatre volumes publiés embrassent les deuxième et troisième périodes, et contiennent tous les évènemens qui se rattachent, de près ou de loin, à l'histoire de l'Aunis et de la Saintonge, depuis le mariage d'Éléonore de Guienne jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. M. Massiou qui a réservé, pour l'introduction de son long ouvrage, tous les faits antérieurs au second mariage d'Éléonore, s'est aussi proposé de poursuivre son histoire depuis 1685 jusqu'à nos jours. Nous examinerons ces volumes dès qu'ils auront paru.

L'année 1152 est mémorable pour la France. Ce fut alors qu'après un scandaleux divorce, la fille des anciens chefs du midi porta en dot à Henri Plantagenet le riche héritage des provinces d'outre-Loire, qu'elle enlevait à Louis VII, son premier mari. Les hommes du midi ne s'inquiétèrent point d'abord de la décision du concile de Beaugenci; peu leur importait qu'Éléonore, leur souveraine, fût reine de France ou d'Angleterre. Ils espéraient seulement conserver, sous la suzeraineté plus nominale que réelle de leurs nouveaux chefs, toute leur indépendance. Mais quand ils virent arriver dans leurs provinces si riches et si peuplées les ministres des rois d'Angleterre, les collecteurs des taxes qui essayaient de grossir par leurs extorsions les revenus de l'échiquier royal, le mécontentement fut général, et la

lutte devint imminente entre les hommes des deux bords de la Loire. On se souleva de toutes parts dans le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, le Limousin et la Gascogne; les chroniqueurs et les troubadours n'eurent qu'une voix pour maudire la domination étrangère. Il faut remarquer ici que, dès le XII[e] siècle, il y avait déjà rapprochement entre les populations du midi et le roi de France. Louis VII était pour ces populations un roi presque national. « Réjouissez-vous, Aquitaine et Poitou, s'écriait un chroniqueur contemporain au moment où la guerre éclata entre les Plantagenets et les Capétiens, le sceptre du roi du nord s'éloigne de vous, et déjà le roi du midi s'avance avec son armée, tenant en main son arc et ses flèches. » Cependant les hommes d'outre-Loire conservèrent long-temps l'espoir de sauver leur indépendance. On les voyait prendre parti tantôt pour le roi d'Angleterre, tantôt pour le roi de France; ils cherchaient à les affaiblir l'un par l'autre et croyaient ainsi échapper à leur domination. Enfin le roi de France l'emporta. Philippe-Auguste, il est vrai, rencontra des obstacles insurmontables, lorsqu'il tenta la conquête des provinces méridionales de la France; mais déjà, au commencement du XIII[e] siècle, le mélange s'opérait entre les populations des deux bords de la Loire, et l'on peut dire que, dès le règne de saint Louis, la conquête du midi était assurée aux rois de France.

Toutefois l'esprit d'indépendance qui avait animé ces provinces pendant tant de siècles, ne devait pas disparaître subitement. Plus d'une fois il se manifesta pendant la grande lutte de la France et de l'Angleterre. C'était par une dernière protestation contre la domination du roi de France, et non par sympathie pour l'Angleterre, que les hommes du midi prêtèrent secours à Henri III, à Édouard III et au *Prince Noir*.

Enfin, au milieu du XV[e] siècle, les Anglais furent chassés du royaume. Le besoin d'une défense commune rapprocha bientôt les provinces, et la France, unie dans toutes ses parties, forma une masse compacte et homogène. A la fin du règne de Charles VII, toutes les provinces indistinctement reçurent du roi, sans manifester d'opposition, des gouverneurs, des prévôts, des baillis et des collecteurs d'impôts. Si parfois une sédition éclate encore sur quelque point de la France, on ne voit plus les villes et les provinces réclamer les droits d'une antique *nationalité*. La levée des tailles, quand elles sont oppressives, devient pour les localités, comme pour Paris, centre de la monarchie, la cause ordinaire de ces soulèvemens. La grande révolte de La Rochelle, sous François I[er], était une énergique protestation contre l'impôt de la gabelle, qui était devenu intolérable. Dès-lors les provinces ont perdu le caractère qui leur était propre, et leur histoire se confond avec celle de la monarchie. Toutefois, la grande révolution du XVI[e] siècle, la réforme religieuse, arrêta pour un instant le travail de l'unité de la France, et les doctrines de Calvin, en se concentrant dans nos provinces du midi de la Loire, semblèrent réveiller encore une fois dans l'Aunis et la Saintonge le vieil esprit d'opposition et les souvenirs de l'ancienne indépendance.

Tels sont les évènemens que M. Massiou a racontés dans la seconde partie de son livre ; il a su intéresser vivement, parce qu'il a combiné dans de justes proportions l'histoire des localités avec l'histoire générale de la France. De plus, M. Massiou fait un excellent usage des documens contemporains qu'il traduit avec intelligence et qu'il analyse avec clarté. Plusieurs de ses récits sont écrits d'un style rapide, animé et plein de vigueur : je recommande, par exemple, le récit de la bataille de Taillebourg.

La troisième période de l'*Histoire d'Aunis et de Saintonge* commence avec les premières guerres de religion, au XVIe siècle. Dès l'origine, la Saintonge, et principalement l'Aunis et La Rochelle, sa capitale, devinrent le foyer des doctrines nouvelles. Les villes du littoral de l'Océan avaient toujours conservé avec l'Angleterre des relations commerciales, et c'était par ces villes que les réformés recevaient les secours intéressés d'Élisabeth. L'Angoumois, la Saintonge et l'Aunis offraient un asile assuré aux calvinistes persécutés. Les catholiques n'étaient pas assez puissans pour combattre la réforme dans ces provinces, et, en 1573, La Rochelle, défendue par La Noue, résista avec succès, pendant un siége long et meurtrier, à toutes les forces de l'armée royale.

M. Massiou a remarqué avec raison que, dans les premiers temps des guerres de religion, le calvinisme n'avait point été populaire en France, et qu'il n'y avait eu que des batailles de gentilshommes. Mais bientôt, la réforme ayant fait de rapides progrès parmi le peuple, il fallut aussi lutter contre les villes. Il y eut alors une réaction dans le parti catholique, et l'on vit s'organiser, sur tous les points de la France, cette vaste confédération qui fut appelée *sainte ligue*. Cependant la victoire ne devait rester ni aux calvinistes ni à la ligue. Ce fut le parti des modérés, des *politiques*, comme on disait, qui l'emporta ; il plaça sur le trône Henri IV, rusé monarque qui n'avait jamais été un zélé calviniste, et qui, après son abjuration, ne devint pas un bon catholique. Nous devons dire ici que, suivant nous, M. Massiou a mal apprécié la ligue. Il y avait, jusqu'à un certain point, dans la réaction catholique, quelque chose de plus national que dans le calvinisme. Les réformés, qui recevaient de l'Angleterre des secours en argent et en soldats, songèrent plus d'une fois à démembrer la France. Ici, nous ne tombons point dans l'exagération. On sait que, sous Louis XIII, ils tentèrent, en coupant la France en plusieurs cercles, de former une vaste confédération de toutes les cités calvinistes, et d'opposer cette république nouvelle à l'unité monarchique. Ils arrêtaient ainsi le progrès et anéantissaient d'un coup le travail des siècles, l'assimilation lente et successive de toutes les provinces. M. Massiou dit, en parlant du siége de La Rochelle par Richelieu : « La plupart des grands seigneurs, qui voyaient dans la métropole du calvinisme le dernier boulevart de l'indépendance nationale et le dernier frein de l'absolutisme royal, combattaient à regret contre elle, pressentant que la chute de cette cité républicaine serait le signal de leur asservissement. » Nous ne croyons plus aujour-

d'hui que le système monarchique du règne de Louis XIII ait été nuisible aux vrais intérêts de la France; nous ne croyons pas non plus que la chute de La Rochelle ait porté un coup funeste à l'indépendance nationale. La prise de La Rochelle par Richelieu sauva la France en sauvant la royauté. La France, en tant que nation, tira de grands avantages de la ruine d'un parti qui (je mets de côté la question religieuse) était dangereux par ses doctrines politiques. La prise de La Rochelle fut un des évènemens qui contribuèrent le plus à constituer la stricte unité de la France, sous Louis XIV. Je ne veux justifier ici ni les atteintes portées à la liberté de conscience, ni les persécutions suscitées aux calvinistes par l'intolérance religieuse; c'est pourquoi je trace, entre la conduite de Richelieu et celle de Louis XIV qui révoqua iniquement et sans cause l'édit de Nantes, une ligne de démarcation profonde. Louis XIV avait exagéré le système de Richelieu, et à coup sûr l'ordonnance de 1685, restera toujours comme une page honteuse dans l'histoire du grand roi.

Nous ne pouvons, dans cette revue bibliographique, pousser plus loin l'examen du livre de M. Massiou. L'*Histoire de l'Aunis et de la Saintonge* est un ouvrage à distinguer dans un temps où l'on oublie trop les vieilles méthodes et où l'on induit souvent *à priori* sans étudier à fond les faits. Autrefois, on ne procédait point de la sorte; on travaillait avec lenteur, avec ce calme de l'esprit qui est si précieux à la science; on amassait par devers soi des trésors d'érudition, et c'est alors seulement qu'on osait tirer les conclusions et qu'on écrivait. Un demi-siècle de méditations et de veilles, au fond d'une cellule, dans le silence du cloître, n'était quelquefois pas trop, aux yeux d'un bénédictin, pour rédiger un bon ouvrage. De nos jours, au contraire, on a hâte d'en finir avec les recherches; on ne passe plus par le particulier pour arriver au général et aux synthèses hasardées. Cette tendance fâcheuse vers une généralisation prématurée a porté un coup funeste à la vraie science, et c'est à peine si, au milieu de l'entraînement général vers cette déplorable manière, la voix de quelques-uns des vrais maîtres peut encore se faire entendre. Mais, avec tout le talent possible, les excès n'ont qu'une influence momentanée, et déjà nous avons d'éminens exemples d'une saine réaction. On n'en veut ici pour preuve que le livre de M. Massiou, qui s'est préservé avec sagesse de tous ces écarts. M. Massiou n'a point dédaigné l'étude des faits, il a dépouillé avec attention, avec persévérance, nos grandes collections historiques, il a fouillé dans nos archives, il a enfin consumé bien des heures dans l'examen difficile et aride des chartes et des vieux titres. Aussi, je le répète, malgré quelques imperfections et quelques longueurs, l'*Histoire de la Saintonge et de l'Aunis*, qui n'aura pas moins de huit à dix volumes, a sa place marquée au-dessus de beaucoup d'ouvrages moins modestes, dont le succès peut être plus bruyant, mais sera à coup sûr moins durable.

HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE EN FRANCE, par M. Géruzez (1). — Le tableau de la littérature française au XVe et au XVIe siècle, dans son côté le plus actif, le plus puissant, dans la tribune politique, la chaire et le théâtre, tel est l'objet de ce livre. L'auteur, avant d'aborder le fond même de son sujet, esquisse, en remontant souvent dans le passé, la situation morale et politique de cette grande époque placée sur la limite indécise du moyen-âge et de la société moderne. Il montre l'idée de la réforme éclatant, dès le XIIe siècle, en de menaçantes tentatives, la papauté travaillant elle-même à sa ruine, la renaissance des lettres aidant à l'insurrection religieuse. Dans ses études sur l'éloquence politique, M. Géruzez ne se borne pas seulement à juger les orateurs au point de vue littéraire; il examine les doctrines, les théories, et cherche, avant tout, à mettre en lumière les opinions et les passions du temps. Ainsi, aux états-généraux de 1484, les trois ordres se dessinent nettement, chacun dans son attitude. Mais il nous semble que M. Géruzez a exagéré, outre mesure, la valeur oratoire de ces harangues où l'aphorisme cicéronien remplace le verset biblique. Quelques hommes de sens et de courage signalèrent, il est vrai, des abus réels; mais leur éloquence, peu faite aux luttes parlementaires, leur opposition incomplète ou exagérée pour le temps n'amena que des réformes partielles et peu profondes. La preuve immédiate de ce fait se rencontre dans la querelle qui fut émue le jour même de la clôture des sessions. On demanda par qui seraient supportés les frais de cette grande assemblée nationale. « Par le tiers-état, répondit la noblesse. Mon devoir n'est pas de payer, mais de me battre. — Par le tiers-état, répondit à son tour le clergé. Je prie pour le royaume, et ne lui dois pas d'impôts. » Le chancelier fut consulté. « Je plains le peuple, dit-il, mais cette fois encore, je le crains bien, ce peuple sera l'âne qui portera le bagage de tous. » Du reste, les luttes de la tribune politique ne se présentent que comme un fait exceptionnel dans l'histoire de l'ancien gouvernement de la France. Sa forme même ne pouvait les admettre. Mais chaque jour, dans une autre tribune plus puissante alors, dans la chaire chrétienne, la parole propageait d'utiles enseignemens, provoquait de sages réformes. Ces prédicateurs du XVe siècle, qui attaquaient avant Luther les bénéfices et les indulgences et proclamaient sous le règne de Louis XI que la liberté seule est de droit divin, méritaient, certes, un souvenir dans cette même université de Paris, où la plupart d'entre eux avaient enseigné le droit canon et les cas de conscience. Leurs sermons laissent percer, à travers des croyances fortes, quelque chose de la verve cynique de Rabelais, et leurs attaques sans cesse renouvelées contre les magistrats corrompus, *dont les robes rouges sont teintes du sang des pauvres*, contre l'église, où le mal est partout, ce besoin vague de garanties plus formelles, de libertés plus étendues, cette impatience de toute inégalité sociale, font pressentir déjà, sous

(1) 1 vol. in-8°, chez Angé, rue Guénégaud.

une forme barbare encore et dans la sphère même de l'orthodoxie, le grand mouvement qui doit bientôt s'accomplir. Calvin monte à son tour dans la tribune religieuse. M. Géruzez, dans le jugement qu'il a porté de ce chef de la réforme française, a su se défendre sagement de l'enthousiasme ou de la prévention. Il reconnaît, dans le prédicant de Genève, une intelligence active et forte, mais un cœur sec et dur, une ambition sans limites du pouvoir et de la renommée, et il signale les contradictions fréquentes du réformateur, qui écrit un traité de la clémence, fait brûler Servet, et réclame pour lui-même l'infaillibilité qu'il refuse au souverain pontife. Sévère à l'égard de Calvin, parce qu'il est juste, M. Géruzez garde cependant une pitié vive pour les martyrs de sa foi. Que la persécution parte de Genève ou du Louvre, il s'en indigne et la flétrit, parce qu'il a la conscience de ce respect qu'on doit toujours aux hommes rares qui donnent leur vie pour une conviction.

Le supplice d'Anne Dubourg, qui meurt en répétant au bourreau : Je suis chrétien, et prêche, du haut de son bûcher, la tolérance aux calvinistes, la vie si pure de l'Hôpital, ont donné à ce livre le texte de curieuses leçons. On lira surtout avec intérêt les pages d'études neuves en certains points de vue, que l'auteur consacre à l'admirable et cynique odyssée du curé de Meudon. « Panurge, dit M. Géruzez, c'est l'opposition au XVIe siècle. Panurge se taira quand un ordre nouveau se sera assis sur les ruines de la féodalité. Quand Pantagruel sera Louis XIV, Panurge demeurera muet; il ne reprendra la parole qu'au moment où la monarchie s'ébranlera sur ses fondemens, et alors il trouvera un nouveau parrain. Ce parrain, ce sera Beaumarchais, et Panurge se nommera Figaro. » Le XVIe siècle, buveur, sceptique, bouffon, mais triste encore, se révèle tout entier dans les mystères horrifiques de la chronique de Pantagruel, et M. Géruzez a surpris plusieurs fois avec bonheur le secret de ces mystères.

Le travail de M. Géruzez est-il complet, et toujours suffisamment approfondi? Ne pourrait-on pas lui reprocher, avec raison, de n'avoir exclusivement étudié les sermonnaires qu'au point de vue du rhétorisme, d'en avoir même omis plusieurs? Ses aperçus sont ingénieux, mais ils se perdent parfois en filets assez minces, et sa pensée, alors un peu timide comme sa phrase, hésite et louvoie autour du sujet. Appelé à la difficile mission de suppléer M. Villemain à la Faculté des Lettres de Paris, M. Géruzez remplit depuis cinq années sa tâche avec persévérance. La partie de son cours qu'il publie aujourd'hui mérite l'attention par l'élégance soutenue du style, et par l'importance d'un sujet aussi neuf que curieux.

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, nouvelle édition, par M. Augustin Thierry (1). — La critique n'a plus à juger cette histoire. Sa destinée est faite et sa place marquée au premier rang des

(1) 4 vol. in-8°, 5e édition illustrée, chez Tessier, quai des Augustins.

plus beaux livres. Dans ce drame de la conquête, on retrouve, en effet, près de l'érudition qui épuise les textes, près de la critique élevée qui les éclaire d'un jour nouveau, l'art qui les colore, et rend aux hommes du passé, aux individus comme aux races, leur physionomie particulière, leurs passions et leurs instincts. Un intérêt toujours soutenu s'attache à cette lutte d'une province contre un royaume, et la philosophie comme l'histoire a plus d'un enseignement sévère à recueillir dans le récit de cette merveilleuse expédition de Guillaume, où se révèle, pour la dernière fois, l'instinct des conquêtes territoriales. D'aventureuses peuplades se rencontrent déjà bien avant l'invasion romaine, dans cette puissante Angleterre que la tradition des anciens jours nommait la contrée aux vertes collines, les unes venues à travers l'océan germanique, les autres de la côte sud-ouest des Gaules. Les Romains, à leur tour, plantent les aigles impériales chez les Bretons séparés du reste du monde; ils oppriment l'île pendant quatre cents ans, et ne la quittent, disent les annales des Logriens, que pour aller repousser, sur le sol même de leur pays, les invasions *des hordes noires*. Avec les Romains paraissent les Saxons, *les hommes aux longs couteaux*, les Alamans ou *les hommes par excellence*, les Franks, *rudes aux combats*. Les races primitives et les races étrangères se mêlent, s'égorgent, se multiplient sur ce sol labouré par tant de guerres, et pour faire comprendre, dans le XIe siècle, les résistances prolongées ou les soumissions faciles à la conquête de Guillaume, pour expliquer ces lois, ces haines, ces privilèges qui doivent se continuer jusqu'à notre temps, le grand écrivain fait revivre, dans leurs origines mêmes, avec un admirable sentiment du passé, toutes ces hordes qui seront plus tard un célèbre peuple; ses recherches savantes éclairent ainsi, sur l'un de ses points les plus importans, la question, encore indécise, des diverses variétés de l'espèce humaine en Europe, et des grandes races primitives auxquelles ces variétés se rattachent.

Les causes de l'expédition normande, la régularisation de la conquête, la destinée politique des Anglo-Normands, la destinée parallèle des Anglo-Saxons, la fusion des langues, des mœurs et des peuples, telles sont, on le sait, les hautes questions que se pose tour à tour M. Thierry; c'est là le côté philosophique et profondément original du livre, comme le récit en est aussi le côté vraiment épique. On suit avec une sorte d'effroi, et toujours avec un triste sentiment de pitié pour ces temps de désordres et de ravages, ces migrations inquiètes, ces luttes sans repos qui traînent après elles l'esclavage ou la mort; ces misères des vaincus qui gardent sous leur joug l'impérissable amour de la patrie. Traditions populaires, traditions religieuses, chroniques saxonnes ou normandes, chants nationaux sur les victoires ou les défaites, légendes des saints, M. Thierry a tout interrogé, et de mille faits puisés aux sources mêmes, et toujours étudiés avec une rare sagacité d'érudition, il a reconstruit, vivant et tout barbare, un passé plein de vérité et de poésie.

La cinquième édition de l'*Histoire de la conquête* a été soumise à une révision sévère, et a reçu dans les notes et dans les pièces justificatives de notables accroissemens. Irréprochable sous le rapport typographique, elle est enrichie de vignettes qui reproduisent, avec une scrupuleuse vérité de costumes, les scènes les plus saillantes du récit, et la célèbre tapisserie de Bayeux. Le recueil de ces vignettes est un véritable atlas archéologique. La popularité du beau livre de M. Thierry nous dispensait, dans ces quelques lignes, de toute analyse; mais les grands travaux entrepris par l'illustre historien nous donneront plus tard l'occasion de rendre un hommage plus étendu à ce noble martyr de la science, et de mieux caractériser son talent.

§ V — SCIENCES.

HISTOIRE DES SCIENCES MATHÉMATIQUES EN ITALIE, par M. Libri (1). — La lecture de ce livre inspire deux sentimens qu'il est trop rare de trouver unis; non-seulement elle fait admirer l'érudition variée, solide, discursive, les vues élevées, les ingénieux aperçus du grand mathématicien qui a écrit ces pages, mais aussi elle fait vivement aimer l'auteur inspiré par tant d'idées généreuses. L'*Histoire des Sciences Mathématiques en Italie* n'est pas l'exposition sèche et spéciale des variations et des progrès des sciences exactes dans cette noble contrée, depuis la première introduction de l'algèbre parmi les chrétiens jusqu'à la mort des derniers disciples de Galilée; c'est plutôt l'histoire du génie scientifique dans ses rapports avec les autres élémens du développement intellectuel. Il y a dans chaque volume deux parties bien distinctes; la première est consacrée à une exposition générale du développement propre des sciences mathématiques, de l'influence qu'elles ont exercée sur les lettres et sur les arts, et de l'influence réciproque qu'elles en ont subie; la seconde s'adresse exclusivement aux hommes spéciaux et comprend des notes explicatives et souvent des fragmens et des traités inédits publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi et des autres dépôts littéraires. Ce livre a donc le rare mérite de ne pas s'être fait d'avance un public isolé, mais d'être intelligible à tous dans son texte, sinon dans ses pièces justificatives; il introduit dans les sciences historiques des élémens tout nouveaux et désormais indispensables, c'est-à-dire l'influence des mathématiques sur la civilisation.

La France, on le sait, n'est pour M. Libri qu'une patrie adoptive, et c'est avec une noble et fière pitié pour la vieille terre des arts et de la science accablée sous le despotisme autrichien, c'est avec un juste orgueil pour tout ce passé intellectuel, que M. Libri reporte ses regards et ses études sur l'Italie, *Italia lacerata, Italia mia*, comme le dit, avec Magalotti, l'épigraphe du

(1) Chez Renouard, rue de Tournon, 6. — Tomes I et II, in-8°.

livre. Si l'illustre mathématicien dédie son ouvrage aux amis qu'il a laissés en Italie, il n'a pas oublié qu'après les malheureux évènemens politiques auxquels il a été généreusement mêlé, la France, cette mère commune des idées et de la civilisation, *alma mater,* qui a toujours une place à offrir parmi ses enfans au génie exilé, lui a presque immédiatement ouvert l'Institut et la Faculté des sciences. M. Libri exprime ses sentimens à cet égard avec une simplicité vraiment touchante : « Malgré mes efforts, dit-il à la fin de sa préface, je sens combien je suis resté au-dessous de mon sujet. Peut-être ceux à qui j'offre cet ouvrage avaient-ils espéré davantage de moi; mais qu'ils songent que, livré aussi à d'autres travaux, j'ai été forcé, par la perte de mes manuscrits, de recommencer toutes mes recherches, et que je les ai terminées en peu de temps dans un pays où les ouvrages italiens sont fort rares; qu'ils songent surtout que j'ai travaillé dans l'exil, loin de tout ce que j'aimais le plus, loin de tout ce qui avait animé mes premières années, et que les distinctions si flatteuses et les honneurs si peu mérités dont on m'a comblé en France n'ont pu qu'adoucir les regrets qui me reportent si souvent vers le pays où je suis né. » M. Libri songe à Michel-Ange travaillant tantôt aux fortifications de Florence, tantôt aux fresques du *Jugement Dernier;* à Machiavel écrivant ses chefs-d'œuvre au sortir d'une conspiration avortée; à Campanella expiant par la torture et vingt-sept années de cachot ses efforts contre le despotisme espagnol en Italie, et, d'après ces glorieux exemples des maîtres, il rêve pour sa première patrie un nouveau et vif développement intellectuel, qui lui rendrait peut-être cette énergie que les séductions du plaisir, le scepticisme du cœur, le manque d'une forte volonté et surtout le découragement qui suit d'infructueuses tentatives, ont, à son sens, amollie et fatiguée.

M. Libri croit à la poésie, il croit surtout à cette force morale qui ne s'éteint jamais complètement chez les peuples, mais dont les variations expliquent les progrès ou la décadence de la gloire littéraire des nations. Ce point de vue supérieur, ces grandes pensées, fort rares dans les livres de science, animent l'ouvrage de M. Libri et lui donnent un caractère original et propre. L'ardeur politique du citoyen y apporte aussi une vie nouvelle; l'auteur est préoccupé de cette idée que la démocratie et l'esprit commercial peuvent s'allier avec les plus sublimes créations de l'imagination et de l'esprit; il cite l'exemple du brevet d'apothicaire accordé à Dante et de ce petit marchand de Pise qui donna l'algèbre aux chrétiens, et il se demande si Léonard de Vinci sans habits en hiver, si Colomb revenant enchaîné de l'Amérique, si Tasse à l'hôpital, attestent la protection si vantée des grands et des princes. Mais, à côté de ces sentimens, fort naturels chez un homme qui a vu de près le despotisme, le souvenir toujours prochain du bûcher de Jordano Bruno et de la persécution de Galilée, n'a-t-il pas inspiré à M. Libri des préventions évidentes contre le christianisme? La théorie qu'il propose pour le déluge, et qui s'appuie sur les savantes et sceptiques leçons de M. Letronne; ses insinuations contre l'influence du pouvoir pontifical sur les lettres, sa partialité

pour la civilisation romaine, qui s'inspire de Gibbon, et qui semble ne pas toujours reconnaître les bienfaits nouveaux apportés par la religion nouvelle, m'en paraissent une preuve convaincante. Dans la position qu'il a prise, M. Libri ne s'est-il pas placé un peu trop exclusivement au point de vue de l'Italie, où s'opère lentement et sous le joug de l'étranger cette révolution intellectuelle qu'un gouvernement facile a rendue plus prompte chez nous au XVIIIe siècle? Je n'aurais pas le courage de blâmer une conviction inspirée par d'aussi nobles sentimens que l'amour sincère de la patrie opprimée; mais pour nous, qui, libres de toute influence sacerdotale, avons passé par la haine de la théocratie, puis par l'indifférence, avant d'arriver à l'impartialité, nous ne comprenons plus ces préventions. Quoi qu'il en soit, et malgré ce reproche de vivacité un peu injuste à l'égard du christianisme, le livre de M. Libri respire à toutes les pages une morale austère et élevée, qui pourrait paraître à quelques-uns inspirée par l'Évangile.

Ce qui intéresse singulièrement dans le livre dont nous avons à parler, c'est le progrès sans bornes des sciences exactes. A-t-on surpassé Phidias dans les arts et Homère dans la poésie? La philosophie elle-même ne revient-elle pas encore à l'étude de Platon et d'Aristote? Il n'en est pas ainsi des mathématiques, et elles offrent le vrai tableau du progrès indéfini à travers les générations, qui recueillent l'héritage scientifique et le lèguent à leurs fils, perfectionné encore. L'origine des sciences en Italie se perd dans les cosmogonies antiques, et la civilisation des Étrusques en offre la première trace incontestable. Par malheur, les inscriptions étrusques sont écrites de droite à gauche, comme les idiomes sémitiques, et nous ne connaissons que l'alphabet, et non la langue. Quant aux chiffres, ils ressemblent beaucoup à des chiffres romains renversés. Il n'y a là qu'incertitudes et ténèbres, même dans les calculs chronologiques, car l'année, chez les anciens Italiens, n'était pas de même durée dans chaque ville, et les mois variaient de seize à trente-neuf jours. On a parlé, il est vrai, de la science fulgurale des prêtres étrusques, qui auraient connu les paratonnerres. Mais leurs menaces de la foudre, malgré le témoignage de Pline, de Tite-Live et de Zozime, étaient du charlatanisme, et il n'y faut pas plus croire qu'aux aérostats que supposerait l'excursion aérienne de Dédale. L'ouvrage de Lydus, *De Ostentis*, publié par M. Hase, dément cette supposition, et montre que les Étrusques ne cherchaient à préserver leurs vaisseaux de la foudre que par des voiles en peaux de phoques. D'ailleurs, les Étrusques n'étaient pas entièrement dépourvus de connaissances scientifiques; un fragment de Labéon, cité par Lydus, montre qu'on avait alors sur le foyer central de la terre les mêmes idées qu'aujourd'hui. La chimie et la mécanique devaient aussi jouer un certain rôle chez un peuple qui découvrait les voûtes à voussoir, inconnues à l'ancienne Grèce et à l'Égypte, qui exécutait des statues de cinquante pieds de long, et des peintures qui ont pu parvenir jusqu'à nous. Cependant, tandis que l'imitation des Grecs triomphait chez les Étrusques, la science d'obser-

vation, la méthode expérimentale, et, par suite, l'arithmétique et la géométrie, étaient cultivées dans le sud de l'Italie. Les recherches des pythagoriciens sur les vibrations des corps sont les plus anciennes expériences de physique qui soient parvenues jusqu'à nous, et les premières notions sur la nature du soleil, sur la sphéricité et la rotation de la terre, sont siciliennes. Au reste, c'était l'enfance de la science; les pythagoriciens se formaient de bizarres idées sur certains points : ainsi, Philolaüs croyait à un soleil de verre, le grand citoyen Empédoclès à deux soleils. Archytas, le maître de Platon, le célèbre général, avait, il est vrai, commencé à appliquer la géométrie à la mécanique, et essayé le premier de résoudre le problème de la duplicité du cube; mais les conquêtes des Romains, plus occupés de guerres que de sciences, arrêtèrent ces progrès. Archimède, dont Leibnitz disait : « Ceux qui sont en état de le comprendre, admirent moins les découvertes des plus grands hommes modernes; » Archimède, né l'an 467 de Rome, fut tué, malgré Marcellus, par un soldat de la ville éternelle, comme si le génie de la science n'avait pu s'accorder avec le génie des conquêtes. Ce savant était arrivé à mesurer les espaces curvilignes dans la quadrature de la parabole et à préparer le calcul des limites, qui prépara à son tour l'analyse moderne. Le rapport entre la sphère et le cylindre, la difficile et ardue synthèse du traité des spirales, l'invention des centres de gravité, d'où dépend la statique, doivent aussi se rapporter à lui. Mais ses machines, sa défense de Syracuse et sa mort rendirent surtout populaire ce grand géomètre, qui paya aussi son tribut à la tyrannie, puisque (et on n'a jamais relevé ce fait) il construisit, selon Athénée, un vaisseau destiné aux plaisirs honteux d'Hiéron.

Mais Rome soumettait le monde à un empire, et négligeait toujours les sciences; on est étonné d'apprendre que le nom des heures ne fut introduit, dans la ville du peuple-roi, qu'après la loi des douze tables. Les mathématiques étaient si peu avancées, que les jurisconsultes commettaient une erreur sur la surface du triangle équilatéral, et que Sulpicius Gallus, prédisant les éclipses, était regardé comme un prodigieux savant. On ne trouve guère d'autre trace de la culture de la physique chez les Latins, que certains vers de Lucrèce, entre autres ce remarquable passage sur la chute des graves :

Nullam rem posse sua vi
Corpoream sursum ferri, sursumque meare.

Plus tard, César écrivit un livre sur l'astronomie et réforma le calendrier, et les sciences firent quelque progrès sous Auguste. Mais l'esprit de Rome n'était pas scientifique. On ne connut bientôt d'autres *mathématiciens* que les astrologues, tour à tour chassés et rappelés par la superstition des empereurs. Les *Questions naturelles* de Sénèque, et l'*Histoire naturelle* de Pline, fournissent pourtant quelques notions curieuses à M. Libri sur l'état des connaissances des Romains. On y trouve trace d'observations attribuées vulgairement à des savans modernes, ainsi le développement de l'électricité par

la chaleur, le grossissement que produisent les globes de verre par réfraction, les prismes, la diminution de la chaleur dans les hautes régions atmosphériques, la différence de densité entre les diverses parties des comètes, et le refroidissement produit par l'évaporation. Malgré ces observations fort incomplètes, les sciences mathématiques et naturelles n'étaient pas en progrès. Galien raconte, dans un de ses écrits, que des cordonniers et des teinturiers balançaient sa réputation médicale. Le christianisme, occupé de la conquête du monde, ne songeait guère à la science,et quelques débris rares se conservaient encore dispersés çà et là. Le souvenir de la belle Hipathia, moins célèbre par ses livres sur l'analyse indéterminée, que par la mort sanglante que des chrétiens lui firent subir dans les rues, et quelques écrits de Diophante jetèrent à peine un faible éclat à Alexandrie. Les invasions des Goths et des Huns furent loin d'amoindrir l'ignorance universelle. L'astrologie elle-même, dit M. Libri, était une erreur trop savante pour Attila; il cherchait l'avenir dans les fissures de certains os qu'il faisait calciner. Toute la science se réfugia dans les deux livres de géométrie tirés par Boëce d'Euclide, et les chrétiens ne connurent rien de plus en mathématiques avant les Arabes. Les irruptions des Lombards, la courte et brillante apparition de Charlemagne, furent des phases nouvelles de cette décadence scientifique. Les chrétiens ne conservèrent plus les premières notions du mouvement des astres que parce qu'il fallait déterminer le jour de Pâques.

Avant d'arriver aux Arabes, qui se répandirent sur le monde avec Mahomet, et à leur influence sur le développement scientifique, M. Libri entre dans des détails extrêmement curieux et pleins de sagacité, sur la source orientale des sciences grecques, qu'il suit dans Aristote et dans cette école alexandrine qui brilla pendant huit siècles, sur les traductions arabes des ouvrages grecs, et les commentaires d'Avicenne, Nassir-Eddyn et Averroës, et sur Bagdad, devenu un instant le centre du monde civilisé. Mais de qui les Arabes avaient-ils reçu l'algèbre? cette science remonterait-elle à l'analyse indéterminée de Diophante? Alors où Mohammed-ben-Musa aurait-il pris la méthode algébrique? M. Libri établit avec une grande lucidité et une grande puissance de démonstration, que c'est aux Hindous, dont nous avons adopté les chiffres au XII[e] siècle, qu'il faut faire remonter la glorieuse découverte de l'algèbre. Deux traités récemment publiés, l'un de Brahmegupta, l'autre de Baschara Acharia, l'établissent formellement. Il est fort curieux de voir que la solution trouvée par Euler était connue depuis dix siècles aux Indes. Les Hindous avaient d'ailleurs des tables des sinus,et des instrumens énormes en maçonnerie, pour l'observation des astres; ils mesuraient le temps par des clepsydres, et ils possédaient les théorèmes fondamentaux de la trigonométrie sphérique. M. Libri, avec une rare impartialité, respecte les traditions et restitue les découvertes à leurs vrais auteurs. Ainsi il faut rendre à ces mêmes Chinois qui croyaient voir un lapin dans la lune, la boussole, la poudre, apportée en Europe par les Mongols, et peut-être aussi l'imprimerie. Quant

aux Arabes, ils ont conservé la science des Grecs et des Hindous; s'ils se sont laissé entraîner par leur imagination aux sciences occultes, il faut remarquer que l'alchimie a précédé la chimie, et que la propriété admirable des nombres nous a peut-être valu l'algèbre.

Ici se termine la vaste introduction de M. Libri. Après toutes ces révolutions, dit-il, après tant de barbarie, on retrouve encore l'Italie. On la verra désormais placée à l'avant-garde de la civilisation, diriger, pendant plusieurs siècles, la marche intellectuelle de l'Europe. Nous pourrions suivre plus loin M. Libri; mais nous aimons mieux attendre les volumes suivans, pour entrer avec lui dans le sujet spécial de son livre : l'histoire des mathématiques en Italie depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Cet ouvrage, écrit d'un style vif, qui ne se ressent que fort rarement de l'origine étrangère de l'auteur, nourri de recherches et de vraie science, est d'une fort attachante lecture; on prend à suivre l'histoire de ces révolutions scientifiques, de ces grands génies tour à tour persécutés ou triomphans, le même intérêt que l'auteur prend lui-même à la raconter.

Sans donner une idée complète du développement des lettres depuis quelques mois, ce bulletin suffit cependant à constater les différentes tendances de la littérature de ces derniers temps. Pour apprécier dans son ensemble la valeur de ces publications fort diverses, il faut y rattacher les livres importans auxquels la *Revue* a déjà consacré un examen spécial, comme le *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle* de M. Villemain, et l'*Essai sur la Métaphysique d'Aristote* de M. Ravaisson, et ceux dont elle n'a pas encore parlé, comme les *Journaux romains* de M. Victor Le Clerc et les *Origines du Théâtre moderne* de M. Magnin. Ces ouvrages, remarquables à tant de titres, montrent, ainsi que les écrits moindres que nous avons examinés dans ce bulletin, combien depuis quelque temps les travaux sérieux et surtout les livres d'histoire et de philosophie prédominent sur les autres parties de la littérature. On est frappé de ce résultat quand on parcourt avec quelque attention le *Journal de la Librairie*, publié chaque semaine à Paris. La poésie y figure à peine çà et là dans les tentatives volontiers malheureuses de quelques disciples des *Orientales* et des *Méditations*; quand les maîtres y prennent place, ils ne s'y montrent guère en progrès, et il y a presque aussi loin des *Feuilles d'Automne* aux *Voix intérieures* que de *Jocelyn* à *la Chute d'un Ange*. D'un autre côté, la littérature romanesque, qui s'est tristement réfugiée dans le feuilleton, comme en un dernier asile, n'apparaît guère dans le *Journal de la Librairie* que pour des réimpressions de fragmens déjà disséminés dans les journaux quotidiens. Le public trouvera sans doute que les morceaux de M. Alfred de Musset et les romans de George Sand interrompent presque seuls et avec quelque succès le gaspillage bavard des écrivains d'imagination; mais ce n'est pas à nous de le dire. Quoi qu'il en soit, les travaux graves ont

tenu le premier plan cette année, et semblent devoir le conserver encore en 1839. Tandis qu'au Théâtre-Français, M[lle] Rachel ramène la foule aux drames sévères de Corneille et de Racine, plusieurs grands ouvrages dont la publication sera prochaine, les *Lettres sur les Mérovingiens*, de M. Augustin Thierry, le *Grégoire VII*, de M. Villemain, les *Origines de la Littérature française*, de M. Ampère, l'*Hippocrate*, de M. Littré, continueront sans doute ce désirable retour vers la saine littérature et les études sérieuses. Dans cette appréciation du mouvement de la presse, il ne faut pas oublier les réimpressions. Une seconde édition des *Mélanges philosophiques*, de M. Jouffroy, augmentée d'un nouveau et admirable morceau sur la méthode à suivre pour résoudre le problème de la destinée humaine, une troisième édition des *Fragmens*, de M. Cousin, augmentée d'un nouveau volume, sur lequel nous aurons occasion de revenir, sont surtout à noter. Quant aux réimpressions d'ouvrages anciens, il est juste de mettre à part les magnifiques éditions de saint Jean Chrysostôme et de saint Augustin, et aussi la nouvelle collection des *Mémoires sur l'Histoire de France*, de M. Michaud. Malgré le caractère un peu commercial de cette dernière publication, il faut la distinguer des entreprises industrielles, comme le *Panthéon littéraire*, dirigé par M. Aimé-Martin, qui a cru, en digne auteur des *Lettres à Sophie*, devoir faire entrer les œuvres de Lantier parmi les *chefs-d'œuvre de l'esprit humain*.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 octobre 1838.

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'énumérer de nouveau tous les actes de l'opposition depuis la formation de ce ministère. Nous l'avons fait souvent, et, chaque fois, il nous est arrivé, bien involontairement, d'irriter l'opposition rien qu'en lui rappelant ses propres actes. Nous nous abstiendrons aussi de parler de son langage. Nous copierons, quelque jour, dans les principales feuilles des partis opposans, les phrases et les épithètes dont elles font le plus habituellement usage, et l'on verra si ce langage est celui, nous ne dirons pas d'une nation polie et éclairée, mais même d'un peuple civilisé. Hier encore, un journal, repoussant le reproche qu'on a fait à l'opposition de vivre sur les vieilles attaques du libéralisme d'autrefois, usait de cette noble comparaison : « Autant vaudrait entendre un accusé de fraude ou de vol reprocher au procureur-général de répéter contre lui des réquisitoires prononcés contre tous ses prédécesseurs coupables des mêmes délits. » Et quelques lignes plus bas, le même journal demande la révocation des lois de septembre!

Puisque les choses en sont arrivées à ce point, il faut bien les subir. Nous ne croyons pas que la liberté soit en danger pour cela. Que l'opposition accumule les injures, les fausses nouvelles, les accusations calomnieuses, qu'elle accueille indistinctement tout ce qui sert sa passion, qu'elle crie avec fureur au despotisme, à l'anéantissement du régime constitutionnel; l'administration, modérée, conciliante, occupée avec ardeur des intérêts du pays, prêtant une oreille attentive à toutes les réclamations qu'on lui adresse, n'en poursuivra pas moins sa tâche. Elle la continuera avec zèle et courage, nous l'espérons, tant que cette tâche sera possible; la rage des partis ne la lassera pas. Mais, comme il faut tout prévoir, il n'est peut-être pas inutile

de se demander ce que deviendrait le pays, si l'opposition triomphait, et si le ministère tombait devant de telles attaques; en un mot, ce que serait un cabinet né de circonstances semblables.

Nous avons vu que les divers organes de la presse opposante ont affiché la prétention, quelques-uns de parler au nom des hommes les plus influens de l'opposition de la chambre, et d'autres, celle de les compter parmi leurs collaborateurs. Il s'ensuit que l'opposition de la presse doit être regardée, en l'absence de la chambre, comme l'organe de l'opposition parlementaire; et, puisque tous les intérêts et tous les principes ont été mis en commun, il n'y a pas la moindre injustice et la moindre exagération à établir une sorte de solidarité entre tous les membres des partis coalisés. Qu'a donc voulu l'opposition depuis la séparation de la chambre, et quel est en ce moment le programme des exigences et des volontés qu'elles a mises au jour par ses divers organes réunis dans un but commun?

D'abord la réforme électorale, formulée pour les uns, et c'est le plus grand nombre, par le principe du suffrage universel;

L'abolition de la législation de septembre, également demandée par une majorité dans l'opposition;

L'intervention du gouvernement français en Espagne, question qui compte encore moins de dissidens dans l'opposition que les deux questions précédentes.

En ce qui est des autres questions extérieures, l'opposition voulait encore qu'on renonçât à exiger l'expulsion de M. Louis Bonaparte; elle veut qu'on déclare la guerre à l'Europe plutôt que de laisser exécuter le traité des 24 articles que la France a signé. Elle exige, en outre, pour première garantie, que la chambre se mette sous la présidence de M Odilon Barrot, et pose encore, comme condition de son entrée au pouvoir, quelques articles sur lesquels nous aurons à revenir. Mais examinons d'abord ceux-ci.

Il y aura bientôt deux ans que M. Thiers reconduisit M. Guizot, qui venait lui proposer une alliance, et avec cette alliance un portefeuille ministériel, en lui disant : « Les hommes sans les choses! » En effet, les choses sont restées en dehors de l'alliance qui a eu lieu depuis, si bien restées, qu'une feuille qui se donne pour l'organe du parti doctrinaire, se montre, sans trop d'embarras, favorable à l'intervention en Espagne. D'un autre côté, un journal qui passe pour renfermer la pensée de M. Thiers disait, il y a peu de jours, que M. Thiers est partisan de l'intervention, comme il l'a toujours été. L'opposition avait cependant donné à entendre, vers la fin de la dernière session, que l'opinion de M. Thiers à l'égard de l'Espagne avait éprouvé quelques modifications.

Espère-t-on ramener la chambre élective à l'intervention? Cette opinion se présente-t-elle avec plus d'avantage que l'an dernier? Nous le verrons tout à l'heure.

Plus que personne nous avons admiré la conduite de M. Thiers quittant

le ministère à cause de la question d'Espagne, et compromettant de nouveau sa fortune politique en remontant à la brèche par un discours sur cette question, au début de la dernière session. Admirable discours qui a été suivi du vote de la majorité contre la question.

M. Thiers se présentera donc de nouveau avec cette opinion, à laquelle il a amené M. Guizot et ses amis, et en faveur de laquelle se sont ralliés à lui ses ennemis les propagandistes, qui espèrent voir sortir de l'Espagne, à l'aide de nos armées, toutes les tempêtes que Casimir Périer, aidé de M. Thiers et de M. Guizot entre autres, avait renfermées dans une outre, assez crevassée, grace à de nouveaux efforts.

Il en est de l'Espagne comme de la réforme électorale, comme de tout. Chacun espère en voir surgir la réalisation de ses espérances, même les légitimistes, qui se consoleraient d'une intervention dirigée contre don Carlos, en songeant aux embarras qui pourraient en résulter pour le gouvernement.

Déjà, en ce qui est de l'Espagne, nous verrions donc se former un ministère où M. Guizot débuterait par une renonciation, sinon à une opinion, du moins à un parti bien pris et bien arrêté de n'en pas avoir une, et où le parti doctrinaire figurerait par ses individualités, abstraction faite de tous ses principes.

En effet, le parti doctrinaire n'a fait que marcher de concessions en concessions depuis sa séparation du pouvoir, si bien qu'on peut dire qu'il n'a rien gardé de lui-même, et qu'il s'est dépouillé de ses vêtemens pièce à pièce, depuis le 6 septembre.

L'amnistie, qu'il avait long-temps combattue, et qu'il avait refusée à toutes les demandes, lui a d'abord semblé dangereuse, puis trop restreinte. Les doctrinaires prophétisaient un sinistre avenir, les jours du roi étaient plus que jamais en danger, les ennemis de l'ordre social allaient abattre toutes les digues qu'on avait élevées contre eux. Bientôt, voyant le pays tranquille, les doctrinaires ont trouvé l'amnistie trop restreinte, et se sont mis à déclarer qu'ils l'eussent faite plus large. Dieu sait quand, il est vrai! Maintenant ils font partie d'une coalition où la majorité demande l'abolition des lois de septembre!

Le parti doctrinaire n'est pas encore pour la réforme électorale et le suffrage universel; mais il a déjà cédé tant de terrain dans la coalition, qu'on ne peut prévoir les modifications qu'il est encore destiné à subir, surtout si ses alliés lui lancent souvent des attaques telles que celle-ci : « Les ministériels repoussent la réforme, parce qu'elle déplaît à la cour; les doctrinaires la repoussent, parce qu'il entre dans leur système, dans leur plan aristocratique, de dominer les élections, et par suite le pouvoir par la grande propriété. » Ces paroles sont extraites du *Siècle* du 26. Nous les citons pour répondre à un journal qui nie, en termes hautains, que personne dans l'opposition ait blâmé les doctrinaires de leur refus de coopérer à la réforme électorale. Le même journal, rédigé sous l'influence de M. Odilon Barrot, dit encore :

« Le remède des doctrinaires à tous les abus dont se plaint la société, ce serait peut-être de leur confier le gouvernement; mais celui-là ne paraîtrait rassurant qu'à leurs adeptes. On se souvient, en effet, non seulement des actes de certains ministres du 11 octobre et du 6 septembre, mais de leurs professions de foi publiques sur l'intervention personnelle du roi dans les affaires et sur la légitimité des rémunérations accordées aux frais de l'état, soit aux localités, soit aux individus qui servent le gouvernement par leurs votes. Ce qui nous porte à supposer que les doctrinaires, ne pouvant faire accepter leur moyen, finiraient par adhérer à celui qui obtient l'assentiment presque unanime de l'opinion (la réforme électorale), c'est d'abord qu'il y a parmi eux des lumières et de la prévoyance; c'est ensuite que sur d'autres questions ils prennent conseil de l'expérience et reviennent d'eux-mêmes aux idées de l'opposition qu'ils ont eu à une autre époque le malheur de combattre. Ainsi, nous avons été charmés de lire hier dans le *Journal Général* un article sur l'Espagne dans lequel on ne reconnaît plus du tout les dispositions de M. Guizot, collègue de M. Molé au 6 septembre, ni même l'hésitation du ministre du 11 octobre, qui disait : « On peut suivre également *l'une ou l'autre* « *conduite*. » La feuille doctrinaire, après avoir présenté un exposé trop fidèle de la situation de l'Espagne et des dangers qui entourent le trône de la jeune reine, reprochait avec autant de force que de sens à M. Molé la violation des traités, l'inertie honteuse du gouvernement et cette quasi-trahison qui contemple dans une coupable immobilité les misères croissantes d'une nation amie et la chute rapide de toutes nos alliances. Puisque les doctrinaires se sont éclairés sur ce point, nous ne devons pas désespérer de les voir revenir prochainement à la vérité sur d'autres qui ne sont pas moins graves. »

Dans des questions d'intérêt matériel, dans celle des chemins de fer, les doctrinaires ont aidé puissamment à faire exclure le gouvernement qui demandait à exécuter lui-même les lignes principales.

Qu'on se rappelle maintenant ce qu'étaient les doctrinaires quand ils avaient le maniement des affaires, et qu'on les suppose, un moment, rentrés au ministère avec leur goût inné de lois de rigueur ou d'exception, avec l'irritabilité qui leur est propre, avec cette fièvre d'organisation aristocratique et un peu jésuitique qui les travaille, avec l'ardeur qu'ils mettent à dominer; qu'on se les figure approchant leurs lèvres ardentes de la coupe du pouvoir, et qu'on juge de leurs embarras, de leurs tentations et de leur supplice, en se voyant maîtres de tout, après avoir proclamé l'indépendance absolue des fonctionnaires, la nécessité de gracier même les contumaces qui refusent toute grace, après avoir déclaré l'état incapable d'exécuter de grands travaux, après avoir dit et écrit tout ce qu'ils disent et écrivent depuis un an, dans un crescendo qui, s'il continuait, arriverait demain à l'abrogation des lois de septembre! La logique nous montre, en pareil cas, les doctrinaires dominés par leurs propres manifestations et par leurs amis de l'opposition, mais dominés surtout par M. Thiers, qui aurait accompli une tâche immense

en soumettant des antagonistes si rebelles à son opinion la plus prononcée, et à qui reviendrait ainsi de droit la direction suprême de ce ministère.

Assurément, si le mal que nous prévoyons pouvait être diminué, ce serait par cette domination toute naturelle de M. Thiers sur des collègues qui se trouveraient dans une position si fausse; mais M. Thiers lui-même serait-il le maître de son ministère? C'est ce qui nous reste à examiner.

Par la vivacité, par les ressources de son esprit, par l'éminence et la diversité de son talent, et surtout par l'attitude qu'il a gardée lors des premières offres d'alliance qui lui furent faites par les doctrinaires, M. Thiers se trouve destiné à la première place dans le cabinet dont nous parlons, et son influence y effacera toutes les autres influences. M. Thiers absorbera donc les doctrinaires; mais toute la force de caractère qu'il a montrée durant ses divers ministères l'empêchera-t-elle d'être absorbé lui-même par les influences qu'il a dû prendre pour auxiliaires. M. Thiers est ouvertement opposé à la réforme; son esprit est trop juste pour n'avoir pas vu que le cens actuel est aujourd'hui la meilleure garantie des libertés de la France, et que l'étendre indéfiniment, c'est ouvrir les colléges électoraux aux intrigues des deux partis qu'il a combattus si énergiquement, la restauration et la république. Mais la réforme électorale et le suffrage universel sont le cri de ralliement des enfans perdus de la coalition, qui veulent entrer au pouvoir en brisant les portes. Ceci fait, sera-t-il séant ou même possible de les fermer sur eux, et de repousser la pétition de la réforme électorale? Et les lois de septembre, que M. Thiers a élaborées avec M. Guizot, ces lois plus nécessaires que jamais, les donnera-t-il à dévorer à la presse en remerciement de l'appui qu'elle lui prête aujourd'hui? Le fera-il? Ou bien obéissant à ses intérêts d'homme d'état, et frappé, dès son entrée au pouvoir, de cette illumination soudaine qui lui donna, en 1830, toutes les qualités gouvernementales le lendemain du jour où il cessa sa pénible tâche de journaliste, M. Thiers repoussera-t-il brutalement ceux qui le soutiennent? De leur côté, M. Guizot et son parti, s'abandonnant à leur nature, reprendront-ils leurs anciens erremens, recommenceront-ils laborieusement l'œuvre de la quasi-légitimité commencée, suspendue et reprise par eux tant de fois? Alors qu'aurons-nous gagné à ce puissant ministère qui devait réparer tous les désastres essuyés et causés par celui-ci, depuis l'expédition de Constantine et l'amnistie jusqu'au traité d'Haïti et à l'établissement français de Stora? L'opposition, irritée de ses mécomptes, sera encore plus violente et plus débordée qu'aujourd'hui. Les partisans du suffrage universel attaqueront le gouvernement avec plus d'audace. Nous aurons les doctrinaires, les doctrinaires ayant passé deux fois, dans un an, de droite à gauche, et de gauche à droite, les doctrinaires devenus un embarras pour le pouvoir et pour l'opposition. Nous aurons M. Thiers, talent immense, esprit généreux et énergique à la fois, caractère dont nous apprécions toutes les ressources, que nous avons défendu contre d'infâmes calomnies, parties de ses amis actuels, même quand nous étions ses ardens adversaires;

mais M. Thiers avec l'intervention, base de son ministère, et uni par cet acte politique à des hommes qu'il serait forcé de répudier sur tous les autres points. Qu'aura donc gagné la France, et qu'auront gagné eux-mêmes M. Thiers et M. Guizot?

On nous dira qu'à ce compte les ministères seraient éternels. Nous répondrons d'abord, qu'à notre avis, l'état incomplet, défectueux, de quelques branches de l'administration, ainsi que les secousses fâcheuses et trop multipliées de notre ordre social, tiennent aux fréquens changemens de ministres. Nous avons eu souvent l'occasion de dire, même alors que nous n'approuvions pas la marche du gouvernement, à l'époque où les doctrinaires étaient au pouvoir, par exemple, qu'un cabinet qui durerait dix ans ferait plus de bien à la France que vingt ministères successifs de six mois, fussent-ils composés des plus hautes capacités du pays. Cependant nous rassurerons ceux qui trouvent le temps trop lent au gré de leur ambition. Non, les ministères ne seront pas éternels; car, dès que l'opposition sera convaincue qu'on ne pénètre pas dans les affaires par la violence, sa violence cessera. Quand la presse verra que la fureur ne mène à rien, sa fureur fera place à la modération; car la presse ne peut pas se tromper long-temps d'une manière aussi grossière qu'elle le fait, pressée qu'elle est par ses doubles intérêts, représentés par ses lecteurs et par les hommes d'état qui lui donnent l'influence et l'autorité, même en recevant son appui. La presse peut bien oublier un moment le premier de ces intérêts, dans l'espoir qu'elle sera dédommagée par le succès de l'œuvre qu'elle entreprend; mais, quand tout lui manquera à la fois, elle suivra bientôt une marche plus profitable pour elle. Ce n'est donc pas seulement l'intérêt du gouvernement, c'est le bien du pays, c'est l'avenir même de la presse, c'est la moralité politique, qui veulent que l'administration actuelle ne s'écroule pas devant les attaques dont elle est l'objet, pour faire place à une autre, formée sous les auspices de dix partis violens et ennemis entre eux. Obéir à une opposition de ce caractère, ce serait donner une prime magnifique à l'injure, à la violence, à la calomnie; et cette opposition le sait si bien elle-même, que son premier cri est pour l'abolition des lois de septembre, cette digue opposée aux calomniateurs et à ceux qui vivent d'injures et de diffamations.

Pour les hommes d'état égarés dans cette cohue, ils se dégageront, dans cette attente salutaire, d'alliés suspects dont l'enthousiasme ressemble beaucoup à du dédain, et qui déguisent à peine leur haine contre leurs amis d'à présent, comme on l'a vu par les citations que nous avons faites, et que nous pourrions multiplier. On s'est donné quelques momens d'ivresse, soit. Mais une orgie de ce genre ne peut durer toujours, et il nous semble qu'il serait bien temps de rentrer dans la réflexion et dans le calme. Quand ceux qui ont de l'avenir politique, et une ambition qui n'a pas dessein d'ajourner ses résultats à l'époque du retour de la convention nationale ou des états-généraux, montreront l'exemple de la modération, les opinions ne tarderont

pas à reprendre leur niveau naturel. Quand le suffrage universel ne sera pas réclamé dans les rangs où figurent les auteurs des lois de septembre, quand chacun marchera sous son drapeau, quand l'émeute ne se déguisera pas en garde national, quand chacun articulera nettement ce qu'il veut, ce qu'il espère, et surtout ce qu'il repousse et ce qu'il redoute, alors la guerre parlementaire sera possible. Jusque-là on ne fait qu'escarmoucher pour la guerre civile, et la majorité qui aurait le malheur de livrer le ministère aux partis dans l'irritation où ils sont, livrerait tout l'ordre social et toutes nos libertés à leurs ennemis les plus acharnés. L'ordre et la liberté périraient à la fois, malgré les efforts des chefs actuels de l'opposition, qui n'auraient qu'une alternative, celle de se faire ses serviteurs aveugles, ou de passer à ses yeux pour des transfuges. Et dans ce dernier cas, où trouveraient-ils la force qu'il leur faudrait pour résister à l'opposition, après l'avoir aidée à désarmer le pouvoir pièce à pièce?

En fait de force et d'appui donnés au gouvernement, nous avons besoin de chercher l'explication de quelques lignes qu'on lisait, il y a deux jours, dans le *Journal des Débats* Remarquant le bruit que fait l'opposition au sujet de quelques prétendues conversions politiques, le *Journal des Débats* déclare qu'il n'aime ni le bruit ni l'éclat dans les conversions. Ce qu'il aime dans les conversions politiques, dit-il, c'est une certaine gradation habile et étudiée. Selon lui, il y a une théorie pour les conversions, une règle à suivre, une discipline à observer, non moins dans les matières de la politique que dans celles de la religion, et il y a un grave inconvénient à s'en écarter.

Quant aux conversions religieuses qui se mêlent ici, très mal à propos, aux conversions politiques, nous ferons remarquer au *Journal des Débats* que saint Paul, et quelques hommes non moins illustres, qui ont eu justement de ces illuminations soudaines, n'eussent pas été admis à l'honneur de compter dans ses rangs. Mais pour s'en tenir aux conversions politiques, on devrait désirer que l'adresse fût inscrite sur cette lettre morale du *Journal des Débats*, qui se décide à l'écrire, dit-il, malgré son aversion pour toute question qui engage exclusivement les personnes, d'où il s'ensuit que des personnes sont *engagées* dans cet article. La suscription qui manque à cette épître eût amené une réponse qui n'eût pas été tardive, sans doute. Nous ne saurions croire qu'elle s'adresse collectivement à une autre feuille. Si c'était à nous, par exemple, nous ne pourrions que nous trouver très honorés de recevoir des leçons de conversion politique de la part d'un maître aussi expert et aussi consommé en pareille matière que l'est le *Journal des Débats;* et assurément, quand nous voudrons connaître le secret des conversions habiles et graduelles, c'est là que nous irons nous instruire. Néanmoins nous laisserons ce secret dormir encore dans les cartons du *Journal des Débats;* il nous est inutile. Partisans de l'homme honorable qui figure à la tête du cabinet, nous avons appelé l'attention publique sur ses qualités brillantes, sur sa connaissance parfaite des hommes et des affaires, pendant les trois années

qui ont précédé son ministère, tandis que l'attention se portait ailleurs, et que les prédilections du *Journal des Débats* étaient sur une autre voie. Depuis l'établissement de ce ministère, auquel nous avons contribué de notre faible part, et autant qu'il était en nous, notre adhésion n'a pas varié; elle lui a été acquise, car il était la réalisation des vœux que nous avions exprimés hautement. Ces vœux étaient l'amnistie et le système de conciliation, opposé au système d'intimidation doctrinaire que défendait avec une rare énergie le *Journal des Débats*.

Du 15 avril jusqu'à la session, le *Journal des Débats* était indécis, il soutenait les doctrinaires d'une voix qui tombait successivement chaque jour, il est vrai, et avec une ardeur qui s'éteignait à mesure que le ministère prenait plus d'assiette. La gradation recommandée par le *Journal des Débats* a eu son cours; le ministère, qu'il voyait d'un œil un peu louche, est devenu, pour lui, le défenseur de l'ordre, de la liberté et de la monarchie. Quant à nous, nous lui avions reconnu cette qualité quand le *Journal des Débats* vantait encore les doctrinaires, dont l'opposition grondait déjà. Bientôt la sympathie du *Journal des Débats* pour le parti doctrinaire ne s'exprima plus que par de brusques écarts, par des éclairs d'opposition, qui devinrent de plus en plus rares, et qui se sont enfin dissipés pour faire place aux rayons de bienveillance dont il couvre le ministère. La conversion du *Journal des Débats* s'est faite sans bruit et sans éclat; elle a été telle qu'il les aime et qu'il les préfère, et il a passé du centre droit au centre gauche en évitant ces secousses brusques et imprévues qu'il condamne. Ces convictions subites, dont le privilége n'est qu'à Dieu, dit-il, ne sont pas son fait. Les convictions du *Journal des Débats* se modifient, en effet, dans le plus grand ordre, selon des formes et des combinaisons très humaines et toutes vulgaires, et sans la participation divine. Les conversions d'en haut, nous le reconnaissons, portent un cachet tout différent.

Nous sommes aussi très portés à repousser les questions qui semblent engager les personnes. C'est pourquoi nous nous sommes sincèrement réjouis, et réjouis en silence, en voyant le *Journal des Débats* revenir à un ministère droit et loyal, et le déclarer digne de soutenir les intérêts et l'honneur du pays, ce que nous savions et disions long-temps avant le *Journal des Débats*. Il est très vrai que le système de conciliation, et que la politique du ministère d'amnistie, qui commence une ère nouvelle, ont reçu plus de force par l'adhésion du *Journal des Débats*, adhésion qui eût été aussi bien venue, et peut-être plus efficace, si elle eût été moins graduelle. On doit toutefois en féliciter le gouvernement, car le *Journal des Débats*, dont nous ne méconnaissons ni l'habileté, ni le talent, est une force incontestable. Seulement il ne faut pas en abuser, et le *Journal des Débats* fera bien, à l'avenir, de ne pas analyser trop sévèrement les conversions d'autrui. De sa part, et pour nous servir de sa morale, ce serait, nous l'en avertissons, plus qu'une mauvaise action : ce serait une maladresse.

L'opposition fait grand bruit du passage de la princesse de Beira et du prince des Asturies à travers les Pyrénées. Nous voudrions voir l'opposition chargée de garder les Pyrénées, et d'intercepter toute communication avec l'Espagne de ce côté de la France. Tout ce qu'il est humainement possible de faire, en ce genre, a été exécuté. Les cordons militaires ont été encore resserrés, toutes les mesures prises avec plus de rigueur; mais un passage isolé peut déjouer les meilleures mesures. Nous ne croyons pas que la cause du prétendant gagne beaucoup à l'arrivée de la princesse de Beira; sa présence au camp de don Carlos ne sera, au dire des personnes qui connaissent le mieux les affaires du carlisme espagnol, qu'un élément de discorde de plus introduit dans son sein. Quant au passeport donné, selon les journaux, par M. de Saint-Aulaire à la princesse et à son fils, d'accord avec M. de Metternich, c'est une de ces inventions quotidiennes sur lesquelles s'est déjà épuisée toute notre admiration. En tout autre temps, il suffirait d'indiquer l'impossibilité de ce fait, et de demander si un ambassadeur du roi des Français pourrait commettre un acte aussi hostile à un gouvernement allié de la France; mais en ce temps-ci, il n'est pas superflu de démentir une pareille assertion, et nous le faisons.

Les mutations qui ont eu lieu dans le personnel des préfets ne pouvaient être approuvées par l'opposition. Elle n'y a vu que des arrangemens de famille, du népotisme, comme elle dit. Heureusement on sait à quoi s'en tenir, et M. de Montalivet, qui s'occupe si sérieusement et avec une expérience si consommée des intérêts des départemens, trouvera partout la justice qu'on lui refuse dans quelques journaux. Croira-t-on, par exemple, que c'est M. Fonfrède qui force la main à M. de Montalivet dans un choix, M. Decazes dans un autre; que le ministre a obéi à des influences de famille et de coterie, en nommant M. Meunier, beau-frère de M. Odilon Barrot; en faisant passer, de la sous-préfecture de Jonzac à la préfecture du Tarn, M. Narjot, beau-frère de M. Duchâtel; en nommant M. Desmousseaux de Givré, beau-frère de M. Villemain? L'éloignement de M. le comte de Preissac de la préfecture de Bordeaux a suscité encore d'autres griefs. M. de Preissac doit, dit-on, sa disgrace, si disgrace il y a, à son neveu, député de l'opposition. Il est vrai qu'on avait déjà dit, en d'autre temps, que M. de Preissac avait été nommé à la préfecture de Bordeaux, grace à son neveu, qui ne figurait pas alors dans l'opposition. Le moyen de contenter l'opposition, pourra-t-on nous le dire? On nous assure qu'une longue querelle s'était engagée entre le préfet de la Gironde et le procureur-général, que l'un se faisait défendre par une feuille doctrinaire, l'autre par une feuille libérale ou radicale, toutes deux opposées au gouvernement, et que l'administration souffrait de ce conflit et de ce scandale. L'éloignement des deux fonctionnaires serait-il motivé par ces circonstances? Nous l'ignorons; mais, en tout cas, ce motif nous semblerait suffisant. Quant à la nomination de M. de l'Espée, ancien député doctrinaire, on a très bien fait observer à la presse qui se récrie contre la nomina-

tion d'un ancien député, attendu qu'il est officier d'état-major, qu'elle en agit étrangement avec l'armée, en la repoussant des fonctions civiles, en même temps qu'elle signale à l'animadversion publique les militaires députés qui s'élèvent en grade. Encore une fois, comment satisfaire l'opposition?

Il n'y a qu'une manière de savoir les choses, c'est de les savoir de près. On parle maintenant beaucoup de l'empire et on ne sait plus bien ce que c'était que l'empire. Un journal, qui en veut à M. le comte Molé, exhumant un des discours insérés au *Moniteur* en 1813, en faisait dernièrement une arme contre lui : c'est de bonne guerre. Il est piquant pourtant de savoir au juste comment la chose se passa. L'empereur, qui n'était guère contrarié souvent par le corps législatif, se lassa, on ne sait pourquoi, d'avoir à choisir un président de ce corps parmi les candidats qu'on lui soumettait, et qui étaient élus par leurs collègues. Il voulut choisir lui-même et directement ce président, en dehors de la chambre, et décida qu'un sénatus-consulte serait porté en ce sens. Qui conseilla cette mesure à l'empereur? Le journal n'hésite pas à désigner M. Molé comme instigateur. Avec un peu de réflexion, on aurait senti que l'empereur n'avait guère besoin qu'on lui conseillât de tels actes : ils lui venaient de lui-même et trop naturellement. Dans tous les cas, M. Molé, conseiller d'état, dans la position élevée, mais secondaire, où il se trouvait alors, n'était nullement consulté pour des sénatus-consultes qui se délibéraient dans des conseils de *cabinet*, si tant est qu'on délibérât beaucoup sur ce que la volonté d'un seul avait déjà tranché. Mais c'était simplement le tour de M. Molé, conseiller d'état, de porter, comme orateur du gouvernement, le sénatus-consulte au sénat. L'empereur le fit venir et lui dit : « Écrivez ce qu'il faudra dire. » C'était la seconde fois que M. Molé avait à écrire sous la dictée de l'empereur, ce qui n'était pas petite affaire; la plume ne suivait pas aisément cette parole saccadée, à rapides et brusques retours. Cette fois la parole était plus brusque, plus heurtée et accélérée que jamais, et surtout le discours était étrange. Il n'y avait pas moyen d'en passer par là. M. Molé, rentré chez lui, fit l'exposé qu'il jugea le plus convenable, le plus bref, le plus ménagé dans la situation; déjà une fois il s'en était tiré de la sorte, ne disant pas ce qui lui avait été dicté; et, le discours ayant réussi au corps législatif, l'empereur avait été content. Mais cette fois il arriva qu'ayant prononcé à sa façon son exposé de motifs au sénat, il lut le lendemain dans *le Moniteur* un tout autre discours imprimé : l'empereur avait tenu à sa *dictée* et n'avait pas voulu la perdre. Or, dira le journal de l'opposition, il aurait fallu réclamer, protester, écrire une lettre au *Moniteur*, le sommer de l'insérer au nom de *la liberté de la presse*. A la bonne heure! Nous conseillons à ce journal, et à ceux de l'opposition en général, de savoir mieux l'histoire de la quinzaine qu'ils ne se rappellent celle de l'empire.

— On commence à s'occuper beaucoup en France de la réforme des prisons. Nous avons sous les yeux un ouvrage traduit de l'anglais, sous le titre d'*Esquisse de l'origine et des résultats des associations de femmes pour la réforme des prisons en Angleterre* (1). L'auteur, mistriss Fry, s'est particulièrement dévouée à l'amélioration des prisons pour les femmes. A la tête d'une association de femmes courageuses, généreuses, ou, pour parler plus simplement, chrétiennes, cette personne de mérite a multiplié les observations, les essais; elle pratique et elle écrit. Mlle Ulliac Trémadeure, qui pratique elle-même, et que M. le ministre de l'intérieur a chargée d'une mission au sein de nos prisons de femmes, vient de traduire l'ouvrage de mistriss Fry. C'est par de telles études et de semblables comparaisons où la charité se conforme à l'expérience, où la ferveur morale s'appuie humblement à la patiente statistique, qu'on arrivera pas à pas à des effets sûrs et durables. En 1815, Mme de Krüdner faisait une visite à Saint-Lazare; elle prêchait éloquemment ces femmes vicieuses, et poussait tout d'un coup leur sensibilité aux gémissemens et aux larmes: mais *rien ne sèche si vite qu'une larme.* Le bien s'obtient plus lentement, avec moins de larmes encore que de sueurs. Le livre de mistriss Fry, traduit et augmenté par Mlle Trémadeure, sera donc consulté comme indispensable par les hommes d'état et les gens de bien qui s'occupent de cette œuvre méritoire. Les résultats de Newgate et de Lancastre se combineront avec ceux de nos Saint-Lazare. La reconnaissance publique s'attachera aux noms des écrivains *praticiens* qui poursuivent cette œuvre sainte des Howard selon la méthode positive des Parent-Duchâtelet.

(1) 1 vol. in-8°, chez Didier, quai des Augustins, 47.

LETTRES

SUR LA SITUATION EXTÉRIEURE.

VIII.

Monsieur,

Un évènement grave, mais qui ne devait pas être inattendu, occupe tous les esprits en Angleterre; c'est la démission de lord Durham. Vous savez qu'après les derniers troubles du Canada, lord Durham fut investi par le gouvernement anglais du commandement général des possessions britanniques dans l'Amérique du Nord, avec une accumulation de titres et de pouvoirs extraordinaires qui donnaient à cette importante mission toutes les apparences d'une dictature. On pouvait d'autant plus s'y tromper que jamais circonstances politiques n'auraient mieux justifié pareille mesure. Une révolte avait éclaté dans les deux provinces du Canada; les troupes anglaises avaient fait contre les insurgés une campagne d'hiver qui avait eu ses dangers et ses revers, bien que la victoire fût définitivement restée aux autorités de la métropole. Toronto, capitale de la province supérieure, était tombée par surprise entre les mains des mécontens, je devrais dire des indépendans; car il ne s'agissait de rien moins que du renversement de la domination britannique et de la formation des deux Canadas en république indépendante. Ce n'est pas tout. Les conséquences de ces évènemens menaçaient d'entraîner l'Angleterre dans une guerre avec les États-Unis, dont la population, dans les états limitrophes, avait manifesté, de paroles et d'action, la plus vive sympathie pour les insurgés canadiens, et les avait, sur quelques points, efficacement assistés. Enfin, dans la plus grande des deux provinces, la constitution coloniale était suspendue de fait et de droit, après une série de refus multipliés de concours qui avaient amené les affaires à ce point extrême de confusion, à cette situation violente et presque désespérée. Cependant, à l'époque où l'ouverture du Saint-Laurent permettait à lord Durham de se rendre à Québec, sur un des plus beaux vaisseaux de la marine britannique, la révolte était vaincue dans le Bas-Canada par les troupes anglaises, dans le Haut-Canada par des milices loyalistes, que commandait un homme fort énergique, peu difficile sur le choix des moyens, et qui avait rallié autour de lui un nombre assez considérable de nouveaux colons, très attachés à la mère-patrie. Mais sous cette tranquillité renaissante et toute à la surface, combien d'embarras, combien de dangers! Dès le commencement des troubles, il avait été fait à Québec et à Montréal beaucoup d'arrestations; les geôles avaient reçu aussi des prisonniers de guerre. Ce n'étaient pas, en général, des hommes

obscurs et de la dernière classe du peuple. La plupart, au contraire, appartenaient à des familles connues et influentes; eux-mêmes avaient dans la société du pays une position personnelle assez élevée, soit qu'ils exerçassent des professions libérales, soit qu'ils fussent de riches propriétaires, soit même que la confiance de leurs concitoyens les eût portés à la chambre d'assemblée, pour y faire au gouvernement anglais cette opposition persévérante qui avait entièrement désorganisé l'administration du Canada. De ces prisonniers, les uns étaient réellement coupables ou de conspiration ou de révolte à main armée, les autres n'étaient que suspects, à fort bon droit, il est vrai; et en les faisant arrêter, on avait voulu enlever d'avance à l'insurrection les hommes qui se seraient mis à la tête du gouvernement qu'elle aurait essayé de fonder, si elle avait obtenu quelque avantage important. Il ne manquait pas de gens en Amérique et en Angleterre qui appelaient sur ces vaincus toutes les rigueurs de la loi, tous les abus de la force, qui imposaient au ministère, comme un devoir sacré, une réaction impitoyable, pour punir les méchans, disaient-ils, et rassurer les bons citoyens, qui, au péril de leur vie, avaient si courageusement maintenu la glorieuse intégrité de l'empire. Je crois qu'il y eut même un moment où le sentiment national se prononça fortement pour une répression très vigoureuse, dont l'énergie aurait pu se confondre avec la cruauté sans encourir la réprobation populaire. Le ministère anglais, je le dis à son honneur, sut résister à cet entraînement, et lord Durham, d'accord avec lui, partit d'Angleterre bien décidé à ne pas exagérer la répression, à user de clémence, à répandre le moins de sang possible. Ils avaient raison l'un et l'autre. Comment l'Angleterre civilisée, comment le gendre de lord Grey, comment un ancien ministre de la réforme auraient-ils pu, à la face de l'Europe, renouveler au Canada les exécutions inutiles, les froides atrocités qui ont déshonoré, pendant toute la guerre de l'indépendance dans l'Amérique du Sud, et le gouvernement espagnol et la plupart des chefs dont il s'est servi? D'ailleurs, si les morts ne reviennent pas, les vivans, qui restent toujours en plus grand nombre, se souviennent et se vengent, eux, les leurs et leur pays; et il se serait encore présenté un autre inconvénient dans l'application d'un système impitoyable au Canada : c'est qu'il aurait fallu couvrir le pays de commissions militaires pour échapper à la juridiction ordinaire, qui, à peu d'exceptions près, aurait absous les accusés politiques ; mais c'eût été aggraver le mécontentement général, et peut-être provoquer de nouveaux désordres au sein d'une population sourdement agitée, qui avait perdu les garanties publiques, et ne se serait pas vu, sans frémir, dépouiller encore des garanties privées. Je vous dirai tout à l'heure quelle fut la conduite de lord Durham relativement aux questions de personnes.

Les questions de personnes se présentaient les premières; mais de plus graves et de plus difficiles apparaissaient dans le lointain. Il ne s'agissait pas seulement de réformer quelques abus, d'améliorer quelques lois, de faire quelques concessions. Il y avait à réorganiser un gouvernement constitu-

tionnel et représentatif; car on ne pouvait songer, et ce n'était dans l'intention d'aucun parti, à maintenir la plus importante de ces colonies, le Bas-Canada, sous une administration facultative, sous un commandement à peu près dictatorial, quand les autres provinces ont leurs parlemens et jouissent, bien que sous certaines restrictions, des libertés et franchises constitutionnelles de la Grande-Bretagne. On ne pouvait pas non plus se contenter de remettre tout simplement en vigueur la constitution sous l'empire de laquelle était né le conflit actuel, sans que plusieurs dissolutions successives de la chambre d'assemblée, et des changemens fréquens de gouverneurs eussent empêché le dissentiment primitif de dégénérer en lutte ouverte. La partie essentielle de la mission de lord Durham consistait donc dans un examen profond de tous les élémens religieux et nationaux qui composent la situation politique du pays, afin de substituer à l'ancienne constitution, qu'il n'était pas possible de rétablir, un système nouveau de garanties publiques, système qui devait toujours aboutir, avec les modifications commandées par les circonstances, à la satisfaction du premier besoin de notre temps, la discussion régulière des intérêts généraux entre le souverain et les sujets, au moyen d'une représentation nationale élective. La solution du problème confié au libéralisme et à la sagacité de lord Durham embrassait deux données capitales qui répondent elles-mêmes aux deux causes dominantes des troubles du Canada: il s'agissait, en premier lieu, de dissimuler le plus possible au Canada tout entier, qu'avec tous les élémens d'une puissante indépendance, il n'était qu'une colonie, membre subordonné d'un grand corps, dont il doit recevoir l'impulsion et suivre les mouvemens; puis il fallait essayer de fondre la race française et catholique du Bas-Canada, dans l'unité d'une population coloniale, régie par les mêmes lois, fière du même nom, ralliée autour des mêmes intérêts. Je ne sais, monsieur, de ces deux parties du problème, laquelle est la plus facile, ou pour mieux dire, la moins difficile à résoudre; mais je crois que vous reconnaîtrez ici l'exposition nette et précise du problème tout entier.

Lord Durham avait ses idées arrêtées sur le gouvernement futur des Canadas, lorsqu'il a solennellement annoncé son intention de déposer ses pouvoirs et de retourner en Angleterre. Il a déclaré lui-même aux délégués de toutes les colonies qu'il avait appelés à Québec pour s'entourer de leurs lumières, que déjà il avait mûri un projet d'organisation, susceptible, à ses yeux, de concilier les intérêts, de satisfaire les besoins respectifs de la métropole et de ses possessions coloniales, et de rattacher celles-ci plus solidement que jamais à l'empire de la Grande-Bretagne. On peut assurément, sans injustes préventions contre lord Durham, douter du parfait accomplissement de ce programme, même en avouant, comme je le fais, que l'attention la plus suivie de ma part ne m'a point encore donné la clé des projets de lord Durham. Tout au plus soupçonné-je qu'il s'agit peut-être de l'union des deux provinces (le Haut et le Bas-Canada), ce qui reproduirait un plan conçu

vers 1822 par lord Bathurst, alors secrétaire d'état des colonies; mais ce n'est pas ici le lieu de développer un pareil sujet, qui demanderait un travail spécial. Je m'empresse néanmoins d'ajouter qu'à mon sens le moment de la séparation du Canada d'avec la métropole n'est pas venu, et que certaines combinaisons, très praticables aujourd'hui, pourraient encore le retarder pour long-temps. Lord Durham avait dans l'intelligence et dans la volonté les lumières et le sérieux nécessaires pour découvrir ces combinaisons; il avait autour de lui des esprits assez pénétrans, assez souples, assez pourvus de connaissances spéciales pour en préparer le succès, et je ne doute pas que sa retraite, si elle se confirme, n'ait une fâcheuse influence sur le sort du Canada. Il avait incontestablement réussi dans les questions de personnes, dont il me reste à vous parler, et dans la pacification matérielle du pays, préliminaires indispensables pour aborder le problème d'organisation sur un terrain mieux disposé.

Voici donc la conduite tenue par lord Durham à l'égard des personnes. Il n'y a pas eu, si je ne me trompe, à proprement parler, de procès ni d'exécutions politiques dans le Canada. Les procès et les exécutions, en très petit nombre, qui ont eu lieu, se rapportent à des meurtres commis pendant l'insurrection et à propos de l'insurrection, c'est-à-dire que ces actes n'ont pas été considérés comme crimes d'état, et qu'en les accusant ou les punissant, on a entendu venger le sang répandu, et non pas la domination anglaise compromise. Cependant il y avait dans les prisons de Montréal et de Quebec des prisonniers ou des criminels d'état accusés de haute trahison, comme chefs moraux de l'insurrection et moralement convaincus, soit par leurs antécédens, soit par des papiers saisis, de complicité dans la conspiration. De ceux-là, les moins dangereux pour l'avenir, ou les moins formellement compromis pour le passé, furent élargis par des mesures successives. A la fin de juin, il paraît que huit individus de cette catégorie, dont un seul porte un nom anglais, étaient encore détenus à Montréal. Seize autres, dont le célèbre M. Papineau, fugitif dès le commencement des troubles, étaient ou cachés ou sortis du territoire anglais. Or, c'est à ces vingt-quatre criminels d'état que s'applique une ordonnance rendue le 28 juin par lord Durham en conseil spécial, *afin de pourvoir,* comme porte le titre, *à la sécurité de la province du Bas-Canada.* L'ordonnance dont il s'agit dispose que les huit détenus de Montréal, ayant avoué leur crime de haute trahison, et s'étant soumis au bon plaisir de sa majesté la reine, et les seize autres contre lesquels ont été lancés des *warrants* de haute trahison, s'étant enfuis ou cachés, ces vingt-quatre individus seront, autant que faire se pourra, déportés aux Bermudes, parce que la reine veut que toute poursuite pour crime de haute trahison soit abandonnée, *et que d'un autre côté il est nécessaire de pourvoir à la sécurité future de la province.* Il leur est de plus défendu de quitter les Bermudes ou de revenir, sans autorisation et grace spéciale, sur le territoire anglais, sous peine de mort, et tous les autres prévenus sont amnistiés, sauf

les meurtriers du lieutenant Weir et d'un sieur Joseph Bertrand. Vous comprenez, monsieur, l'esprit de cette ordonnance. Le gouvernement anglais et lord Durham ne veulent pas d'exécution pour crimes d'état (et, pour le dire en passant, c'est un exemple glorieux que la révolution de juillet, que son gouvernement et son roi ont donné les premiers dans le monde); ils ne veulent pas non plus que les chefs de la révolte jouissent du triomphe d'une absolution éclatante, comme la chose eût été à craindre, si on les avait déférés à la juridiction légale du pays. Il ne faut ni verser leur sang, ni les tenir éternellement en prison sans les juger, ni leur permettre de renouer les fils plutôt relâchés que rompus du vaste complot dont ils étaient les chefs. Que fait lord Durham? Il prononce leur déportation dans une colonie anglaise, non pas dans une colonie pénale, où ils seraient confondus avec les malfaiteurs et les prostituées des trois royaumes, mais au milieu d'une population honorable, qui vit librement par le commerce et l'agriculture. Tout semble concilié : les devoirs de la politique et les sentimens de l'humanité envers des hommes que la raison cosmopolite absout, quand le patriotisme anglais les condamne, et qui peut-être eussent été, avec la consécration du succès, les Adams ou les Jefferson de l'indépendance canadienne. Mais, monsieur, ce qui était à la fois politique et humain, n'était pas légal; lord Brougham, lord Ellenborough et lord Lyndhurst, qui sont tous les trois, en leur qualité d'anciens avocats, de nobles et savans lords, l'ont démontré fort doctement; et leur science, aiguisée par l'esprit de parti, fortifiée par une profonde haine personnelle contre lord Durham, a réussi enfin, après maints efforts inutiles, à paralyser entre ses mains les pouvoirs dont il avait été investi. J'arrive, vous le voyez, à la cause immédiate de la démission de lord Durham.

Depuis que lord Durham est parti pour le Canada, quelques-uns de ses actes ont été, dans les deux chambres du parlement anglais, l'objet des plus vives attaques. Ainsi l'on a sévèrement censuré, avec cette aigreur et ce *cant* si peu charitable qui soulevaient le cœur de lord Byron, le choix que lord Durham avait fait pour l'accompagner dans sa mission, d'un M. Turton, jurisconsulte éminent et très versé dans les questions coloniales, mais qui avait eu le malheur, il y a quelque vingt ans, de se trouver compromis dans une affaire assez scandaleuse avec sa belle-sœur. Déjà, dans cette discussion, lord Melbourne s'était vu forcé de sacrifier le protégé de lord Durham à l'acharnement de ses vertueux accusateurs. Mais l'ordonnance du 28 juin présentait aux ennemis du gouverneur-général des colonies américaines l'occasion de lui porter un coup décisif; ils la saisirent avec empressement, et à peine cette ordonnance fut-elle connue en Angleterre, que lord Brougham proposa dans la chambre un bill d'indemnité qui avait pour but d'annuler l'ordonnance, et de mettre son auteur à l'abri de toutes poursuites. L'objet ultérieur, le but réel, étaient d'embarrasser le ministère, d'obtenir un vote formel de censure contre lord Durham, comme ayant violé la loi, de le

blesser dans son orgueil, qu'on sait très irritable, et finalement de le réduire à l'impuissance, s'il ne préférait, ce qu'on eût aimé mieux encore, renoncer à ses fonctions. Le ministère fut effectivement très embarrassé; puis, comme il jugea à propos de reconnaître l'illégalité fort contestable de la conduite de lord Durham, le vote de censure fut obtenu des deux chambres, et enfin lord Durham, exaspéré contre ses ennemis, assez mécontent de la tiédeur de ses amis ou de ses défenseurs naturels, les conseillers responsables de la couronne, sentant, comme tout le monde, que désormais son autorité morale aurait perdu la plus grande partie de son ascendant, prit la résolution de se retirer. Cela nous vaudra, dans la session prochaine, une belle lutte entre l'ex-gouverneur-général du Canada et son ancien collègue dans le ministère de la réforme. J'oserais prédire que lord Brougham devenu en cette occasion, pour satisfaire ses ressentimens, le chef et l'allié des tories, lord Brougham qui n'a pas, dans le caractère, la même dignité que son adversaire, lord Brougham qui prêche aujourd'hui le radicalisme après avoir, en 1834, aigrement prêché contre lord Durham la nécessité de s'arrêter sur la voie périlleuse des innovations, lord Brougham que les tories méprisent en le caressant, que les whigs détestent, dont les radicaux se défient et que la cour n'aime ni n'estime, j'oserais prédire que lord Brougham, malgré son immense esprit, n'aura pas le dessus dans la lutte qui se prépare.

Au premier abord, la retraite de lord Durham m'a paru une nouvelle cause d'affaiblissement pour le ministère anglais, et en elle-même et par les conséquences qu'elle peut avoir au Canada. Il est certain que le cabinet n'a pas été fort heureux sur cette question au point de vue parlementaire. Soutenu par des majorités éclatantes sur le principe du maintien de la domination britannique, à tout prix, dans les colonies de l'Amérique du Nord, il a vu ensuite modifier *essentiellement*, par sir Robert Peel, le projet de loi qu'il avait présenté pour régler les pouvoirs de lord Durham. Puis est survenu le bill d'indemnité au sujet de l'ordonnance du 28 juin; et il lui a fallu encore courber la tête devant l'opposition, ce qu'il a fait de très mauvaise grace, au risque évident de perdre l'instrument qu'il avait choisi pour la pacification du Canada, et de se faire un ennemi de plus. Maintenant, reste à savoir l'effet que produira, sur les bords du Saint-Laurent, la démission de lord Durham. N'est-il pas à craindre qu'elle ne rende quelque courage aux mécontens, qu'elle ne provoque une nouvelle explosion qui serait encore favorisée par la population des états limitrophes de l'Union? Car le fond des sentimens n'a pas subi d'altération chez l'Américain du Nord en faveur d'une séparation complète entre l'Europe et le Nouveau-Monde, et ces sentimens trouvent, en ce moment même, un aliment de plus dans la prolongation d'un vieux différend entre l'Angleterre et les États-Unis, pour la fixation des frontières au nord et à l'ouest. Si le départ de lord Durham était le signal d'une reprise d'hostilités, si l'insurrection, comprimée l'année dernière et au commencement de celle-ci, reparaissait en force, de pareils évènemens pourraient en-

traîner la chute d'une administration qui, cependant, n'en serait pas aussi coupable que ses adversaires.

Une réflexion se présente ici tout naturellement à ma pensée. On reproche quelquefois à notre chambre des députés de sacrifier les grands intérêts aux petites choses, de ne pas dignement apprécier la portée politique de certains votes, qui rejaillissent d'une manière fâcheuse sur le crédit du pays et la puissance du gouvernement au dehors. Cela est vrai; mais notre parlement n'est pas le seul qui commette de pareilles fautes. Voilà, monsieur, le parlement anglais, exercé de plus longue date aux affaires et plus politique, dit-on, qui, pour une mesquine subtilité de légiste, servant de couvert à l'esprit de parti et à des rancunes personnelles, compromet la tranquillité d'une colonie importante, et avec elle l'intégrité de l'empire britannique. Aussi n'est-ce que justice envers les meneurs de cette intrigue, lord Brougham, lord Ellenborough et lord Lyndhurst, de répéter sur leur compte le mot d'un journal anglais : « Ces messieurs ont beaucoup d'esprit; ils ont découvert un infaillible moyen pour faire un petit empire avec un grand. »

Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous justifier ces longs détails. Vous jugez sans doute, comme moi, la personne de lord Durham assez importante, et la question de savoir si le Canada restera aux Anglais, assez grave pour mériter notre plus sérieuse attention. C'est assurément, après ce qui nous concerne directement, un des points les plus intéressans de l'histoire contemporaine.

La question belge vient d'être remise à l'ordre du jour de la politique, et par le progrès des travaux de la conférence, et par l'ouverture des états généraux, qui a eu lieu récemment à La Haye. Vous avez vu que dans le discours de la couronne, le roi des Pays-Bas se plaint de n'avoir pas encore reçu de réponse à sa déclaration du mois de mars dernier, qu'il continue à traiter les Belges d'insurgés, ce qui n'est peut-être pas de fort bon goût à la veille d'un arrangement définitif, et que de ce côté on ne parle que des *droits* de la Hollande, comme s'ils étaient menacés, comme si l'Europe hésitait à sanctionner toutes les prétentions du cabinet de La Haye, comme si le traité des 24 articles devait subir d'importantes modifications. Je ne comprends pas ces plaintes. Il est vrai que le roi des Pays-Bas n'a pas reçu encore de réponse officielle; mais il sait probablement à quoi s'en tenir sur les dispositions de la conférence, et je ne crois pas qu'il ait à s'en plaindre, malgré la lenteur avec laquelle on a procédé à Londres. Il sait ou doit savoir que le cabinet de Saint-James n'a pas montré une grande partialité en faveur du nouveau souverain de la Belgique, quels que soient les liens qui l'attachent à la famille royale et l'affection qu'on lui porte en Angleterre, quelle que soit la part que lord Palmerston ait personnellement prise à son élévation. La conférence n'a pas répondu par une acceptation immédiate à la déclaration néerlandaise du mois de mars; mais la non-exécution du traité pendant sept années, par le seul fait de l'inutile obstination du roi Guillaume, avait fait naître des dif-

ficultés, avait soulevé des questions qu'il fallait mûrement examiner. Le roi Guillaume ne s'attendait pas, sans doute, à ce qu'au premier mot sorti de sa bouche, la Belgique reconnaissante et soumise lui portât les clés de Venloo, lui payât l'arriéré de la dette, ne demandât point à l'Europe une révision quelconque du procès jugé en 1831, n'essayât point de se soustraire à quelques clauses évidemment trop rigoureuses de l'arrangement qu'elle avait accepté alors pour en finir et pour prendre rang parmi les nations. Or, la Belgique a réclamé, comme elle devait le faire, et contre le paiement de l'arriéré que rien ne justifierait, et contre le partage de la dette, partage réglé sur des documens incomplets, sur des données inexactes et sans débats contradictoires entre les deux parties; elle a réclamé aussi contre certaines stipulations relatives à la navigation des eaux communes et intermédiaires. Elle en avait pleinement le droit, car s'il est vrai de dire, selon l'expression d'un homme d'état anglais, que la Belgique n'existe pas en dehors du traité des 24 articles, ceci ne doit certainement s'entendre que des stipulations territoriales, les seules qui fussent d'intérêt européen, ainsi que le faisait observer M. le comte Sébastiani dans une dépêche du 1er mars 1831, adressée au prince de Talleyrand. Et vraiment, c'était, il me semble, bien assez de reconnaître que l'inexécution du traité pendant sept ans n'avait pas fait perdre au roi des Pays-Bas ses droits sur une partie du Luxembourg et du Limbourg, sans aggraver encore les sacrifices de la Belgique par le maintien de clauses financières que la conférence elle-même n'avait adoptées en 1831 qu'avec une certaine hésitation, avec des réserves qui indiquaient une conscience alarmée sur la justice de son verdict, et faute des renseignemens qui l'auraient obligée à prendre une résolution différente.

Ce que la Belgique avait le droit de faire, elle l'a donc fait. Depuis qu'elle avait cessé de craindre pour son existence, plusieurs de ses publicistes avaient eu le loisir d'étudier et de vérifier les calculs en vertu desquels la conférence lui avait imposé en 1831 une dette de 8,400,000 florins de rente annuelle; et de cet examen était résultée la preuve qu'on l'avait surchargée. A la reprise des négociations, le gouvernement belge ne manqua point de faire valoir ce résultat, et pour le corroborer, il nomma une commission spéciale, chargée d'informer officiellement sur tous les élémens de la dette. MM. Dujardin et Fallon, très versés l'un et l'autre dans ces matières, se rendirent à Paris, où le ministère des finances leur communiqua des documens précieux et d'une incontestable exactitude, sur cette partie de la dette belge qui provenait du temps de la réunion avec la république et l'empire. On décomposa encore d'autres chapitres, et on trouva qu'il y avait eu de la part du cabinet de La Haye, qui avait fourni les chiffres, exagération des charges que devait supporter la Belgique. Telles sont les bases sur lesquelles est fondée une demande de réduction, faite à la conférence par le plénipotentiaire belge, et appuyée par les mêmes commissaires spéciaux, MM. Fallon et Dujardin. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que le plénipo-

tentiaire français reçut l'ordre de soutenir cette demande avec force, d'insister sur une réduction considérable de la dette, et en général de ne s'arrêter qu'aux limites du raisonnable et du possible, toutes les fois qu'il s'agirait des intérêts de la Belgique. Ainsi la question n'est pas sortie des termes que j'avais nettement posés dans mes premières lettres : adoucissement en faveur de la Belgique dans les clauses financières du traité, et dans les stipulations fluviales; maintien des stipulations territoriales, je ne dirai pas contre la Belgique, mais dans le sens de son acquiescement primitif, acquiescement inévitable alors, contre ses regrets et ses protestations d'aujourd'hui.

Comme nous tâchons de faire ici de la politique sérieuse, j'ai voulu, en traitant avec vous la question belge, me défendre de toute illusion, de tout entraînement sentimental, de toute déclamation révolutionnaire, non pas faute de sympathie pour la Belgique, d'intérêt pour sa nationalité, d'attachement pour la cause libérale en Europe; et, sous ce rapport, M. de Mérode ne m'a pas rendu justice. Mais je croyais qu'il était essentiel de préciser tout de suite le possible, et je ne m'y suis pas trompé. D'ailleurs, je pouvais, en ma qualité de Français, au point de vue des intérêts de mon pays et de la situation générale, ne pas m'échauffer là-dessus comme les publicistes belges. Aussi ne me suis-je pas reproché le langage peut-être un peu dur que j'ai tenu dans cette polémique, et aujourd'hui comment me le reprocherais-je, moi qui sais que le gouvernement belge se reconnaît dans l'impossibilité absolue de demander à la conférence un changement quelconque dans les stipulations territoriales du traité de 1831? Pour la dette, c'était bien différent, quoique le traité fût un, et qu'il eût été intégralement signé par les plénipotentiaires belges, approuvé par le congrès, ratifié par le roi Léopold. Et néanmoins, je le répète, c'était bien différent; on invoquait l'équité, on rappelait les réserves de la conférence, ses hésitations, leur effet moral, que rien n'avait pu annuler. Pour les questions fluviales, l'intérêt de la Belgique se confondait avec celui de la Prusse, de la confédération germanique et de l'Angleterre. Ajoutez-y des principes de justice conformes à ces intérêts, et vous verrez qu'on pouvait, qu'on devait réussir à les faire résoudre en faveur de la Belgique. Pour les questions territoriales, au contraire, rien de pareil : les prétentions de la Belgique sur le Luxembourg condamnées dès l'origine, et par les autorités les moins suspectes; un échange de partie du Luxembourg contre partie du Limbourg consenti avec la plus grande peine, et cela se conçoit, par le roi Guillaume, par ses agnats de la maison de Nassau, par la confédération germanique; trois puissances, l'Autriche, la Prusse et la Russie, formellement opposées à toute modification; l'Angleterre plus qu'indifférente; le gouvernement belge, plus effrayé que satisfait des démonstrations populaires, des comités patriotiques et autres manifestations extralégales qui inquiètent toujours un gouvernement; la France, comprenant sans doute l'inconvénient d'avoir à portée de sa frontière la forteresse fédérale de Luxembourg, mais liée comme les autres puissances par ses engagemens de 1831,

ayant déjà beaucoup fait pour la Belgique, et ne se devant pas à elle-même de provoquer la guerre européenne, pour que les Hollandais ne soient pas à Venloo, et que les Belges conservent tout le Luxembourg. Voilà, monsieur, la situation tout entière; jugez si j'ai eu tort ou raison d'en apprécier rigoureusement les conséquences dès l'abord, et de ne pas les déguiser au peuple belge.

Il faut maintenant que je revienne sur ce qui s'est passé à La Haye dans le sein des états-généraux depuis l'ouverture de la session. On y trouve des manifestations dont il est impossible de ne pas tenir compte, et qui ont produit partout, je le sais de science certaine, une sensation très vive.

On avait remarqué, depuis 1834 à peu près, un mécontentement croissant de la part des états-généraux contre l'obstination du roi des Pays-Bas à rejeter le traité du 15 novembre. Dans les deux dernières sessions, ce mécontentement s'était prononcé avec plus de force. Les embarras financiers allaient en augmentant; la guerre européenne, sur laquelle avait paru compter le cabinet de La Haye, n'éclatait pas et ne semblait pas prochaine; la prospérité du royaume de Belgique s'affermissait et se développait chaque jour, ainsi que la solidité de son gouvernement; un état militaire fort onéreux écrasait la nation néerlandaise, et le patriotisme batave se fatiguait non moins que l'attachement à la maison d'Orange. Le roi sentit qu'il fallait enfin céder, et au mois de mars de cette année, se déclara prêt à signer les arrangemens conclus en 1831, et qu'il avait repoussés jusqu'à ce jour. C'est en conséquence de cette déclaration que la conférence de Londres a repris ses travaux, et cherche maintenant à terminer la question. Le roi Guillaume recueille aujourd'hui le fruit de la concession qu'il a faite aux désirs de son peuple. On a répondu à son discours par une adresse votée presque d'enthousiasme, par un acte éclatant d'adhésion à sa politique. On y prend l'engagement solennel de le soutenir, dans la lutte nouvelle que pourrait nécessiter la résistance des Belges. On lui fait un devoir de défendre des droits *irrévocablement acquis*, puisqu'ils sont consacrés par un traité que les puissances médiatrices ont maintes fois déclaré définitif et irrévocable. Et ce n'est pas une majorité équivoque, une majorité flottante qui tient un pareil langage au roi des Pays-Bas. C'est toute une assemblée. Onze dissidens auraient voulu une rédaction plus belliqueuse encore. Un seul membre, homme d'une grande influence, il est vrai, et d'un caractère fort élevé, trouvait cette manifestation imprudente et de nature à rendre plus difficile une transaction devenue nécessaire. Fort de cette adhésion, le gouvernement néerlandais ne peut manquer de défendre avec plus d'énergie et de raison que jamais l'intégrité du territoire et les droits de la famille régnante. Si quelque chose pouvait l'embarrasser désormais, ce serait même plutôt l'excès que le défaut d'ardeur, dans le cas où la nation et les pouvoirs publics viendraient à se persuader que l'acceptation tardive du traité des vingt-quatre articles par le roi exclut toute modification dans les arrangemens qu'il contient. Cependant, monsieur, quoique des journaux al-

lemands aient essayé, sous l'inspiration du cabinet de La Haye, de combattre le premier travail de M. Dumortier sur la dette belge, il me semble que cet honorable représentant a victorieusement établi, et dans cet essai et dans les explications toutes récentes qu'il vient de publier à Bruxelles, l'inexactitude des calculs fournis à la conférence par les plénipotentiaires néerlandais. La nécessité qui en résulte de réduire la part de la dette afférente à la Belgique, ne saurait être honnêtement contestée. Il est à espérer que la Néerlande elle-même finira par s'y rendre, s'il est vrai, comme je le crois, qu'on ait adopté à Londres, mais sans lui donner encore la forme officielle, un projet de dégrèvement dans la proportion de huit à cinq. Je vous parlerai donc protocoles, aussitôt que je le pourrai, et vous n'en rirez pas. Il n'y a que les sots qui se moquent de la diplomatie et des protocoles. Les protocoles et les traités sont pour les plus grands intérêts des nations, ce que sont les contrats de mariage et toutes les autres conventions légales pour les plus précieux intérêts des individus. La volonté des parties ne suffit pas davantage pour constituer une union légitime et donner un état dans la société civile, que l'insurrection pour constituer un gouvernement et donner sa place à un peuple au rang des sociétés politiques. Pour cela, il faut des protocoles, des traités et des plénipotentiaires, toutes choses qui valent bien de banales déclamations. Puisque le mot de protocole s'est présenté sous ma plume, je vous dirai, monsieur, en terminant cette lettre, que j'ai jeté les yeux sur un libelle intitulé : *le Dernier des Protocoles, par un ancien diplomate français*, qui vient de paraître ici. Je vous engage à ne pas vous laisser séduire par le titre, et si vous n'aimez pas les calomnies, l'histoire écrite en style bouffon, les ressentimens politiques descendant aux injures personnelles, à ne pas lire cette bizarre production de quelque orangiste en verve de scandale. Les Van de Weyer, les Lehon, les Nothomb, les Lebeau, sont au-dessus des ridicules que leur prête si généreusement ce pamphlétaire. Leur réponse est toute faite. C'est ce gouvernement qu'ils ont fondé, cette indépendance qu'ils ont établie, cette puissance nouvelle qu'ils ont donnée à la Hollande pour voisine et pour rivale; c'est enfin ce souverain de la Belgique, avec lequel il faut maintenant compter, que l'Europe tout entière apprécie et reconnaît, et que même à La Haye on appellera bientôt le roi Léopold.

***

F. BULOZ.